This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

PRESENTED TO
HOBART COLLEGE LIBRARY
BY
LAWRENCE CLARK, M. A.,
CLASS OF 1867.
A. D. 1894.

Digitized by Google

304

P.o.it. 1161 u
-5

4|6|110(5)

Digitized by Google

BESCHAFFT AUS MITTELN DER

Carl Friedrich von Siemens Stiftung

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot. inv. T.V.N.1. Aillamet Sc.

Digitized by Google

26795-43

Bayerische
Staatsbibliothek
München

cfs Pol-35002

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot del. T. V. N. II. Alliamet Sculp.

Digitized by Google

NEUVIEME JOURNÉE.

En laquelle, ſous le gouvernement de Madame Emilie, chacun deviſe de ce qui plus lui plaiſt.

Le jour eſtoit deja clair, & les fleurettes commençoient à s'épanouir par les prés, quand Madame Emilie ſe leva, & fit appeller ſes compagnes; & les hommes pareillement, leſquels venus & s'acheminant après elles, s'en allerent juſques à un petit bois, qui n'eſtoit gueres loin du Palais, arrivés dedans lequel ils y virent les beſtes rouſſes, comme Chevreuils, Cerfs & autres ſemblables, ſi aſſurées des chaſſeurs pour la peſte qui regnoit, qu'elles les attendoient comme ſi elles n'euſſent eu aucune peur, ou bien qu'elles fuſſent devenues privées. Et s'approchant ores de l'un & puis de l'autre, comme

Digitized by Google

ſi on les euſt dû atteindre, & les faiſant courir & ſauter, ils paſſerent là leur temps. Mais quand ils virent que le ſoleil commençoit à hauſſer, chacun fut d'avis de s'en retourner, & ſe couvrirent tous de branches de cheſnes, ayant outre ce les mains pleines ou de fleurs, ou d'herbes ſentant bon, tellement que qui les eut rencontrés, on n'en euſt ſçu dire autre choſe, ſinon que la mort ne les euſt ſçu vaincre, ou bien qu'elle les euſt tués tous joyeux. Ainſi donc chantant, & ſe gauſſant, s'en vinrent pas à pas au Palais où ils trouverent tout en ordre, & leurs ſerviteurs faiſant grande chere. Et quand ils ſe furent un peu repoſés, encore ne ſe mit-on a table, juſques à ce que la petite demi-douzaine de chanſons fuſt dite, l'une plus joyeuſe que l'autre, tant par les hommes que par les femmes. Après leſquelles on leur donna à laver, & le maiſtre d'hoſtel les fit tous aſſeoir comme il plut à la Reine, puis eſtant ſervis ils diſnerent joyeuſement. Et après quand ils furent levés de table, ils ſe prirent à danſer en rond, & à ſonner des inſtrumens quelque eſpace, puis chacun qui voulut s'en alla dormir. Mais quand l'heure accoutumée fut venue, tous ſe vinrent ranger en leur place pour deviſer, où la Reine regardant Madame Philomene, lui dit qu'elle donnaſt commencement aux Nouvelles de la préſente Journée. Laquelle en ſouriant commença en cette maniere.

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 3. *Lempereur Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE PREMIERE

Madame Françoise aimée de deux hommes, l'un que l'on nommoit Rinuce, & l'autre Alexandre, n'en aimoit pas un d'eux, s'en dépestra fort finement, en faisant entrer l'un pour mort en une sépulture, & l'autre en tirer cettui-là, & ni l'un ni l'autre ne put venir à bout de son entreprise.

Madame, il m'est fort agréable, puisqu'il vous plaist que j'aye l'honneur de rompre le premier bois en cette grande compagnie de liberté, où vostre majesté nous a mis pour parler de ce qu'il nous plaira, ne faisant aucun doute (si je fais bien) que ceux qui viendront après, ne fassent encore mieux. Or il me souvient, gracieuses Dames, que par plusieurs fois il a esté montré en nos propos, combien &

Digitized by Google

ce méchant homme, dont ci-dessus est parlé) duquel non seulement ores qu'il est mort, mais quand il estoit en vie, il n'y avoit homme si assuré en cette ville qui n'en eust peur quand il le voyoit; par ainsi tu t'en iras premierement vers Alexandre, & lui diras: Madame Françoise t'envoye dire, que maintenant est venu le temps que tu peux avoir son amitié que tu as tant désirée, & que tu coucheras avec elle si tu veux, par la façon & maniere que je te dirai. Un sien parent lui doit cette nuit faire apporter pour quelque occasion que tu sçauras après, le corps d'Estrangledieu, qui a esté ce matin enterré, & elle qui a peur de lui, ainsi mort comme il est, ne voudroit point qu'on le lui apportast; par quoi elle te prie, pour le plus grand plaisir & service que tu lui puisses faire, qu'il te plaise d'aller ce soir sur l'heure du premier somme en la sépulture où Estrangledieu est enterré, & te vestir des habits qu'il a, & là demeurer comme si tu estois lui-mesme, jusques à tant qu'on te vienne querir, & que sans dire ou sonner mot du monde, tu te laisses tirer de cette sépulture & apporter en sa maison, où elle te recevra, & puis tu pourras coucher avec elle, & t'en partir quand il te plaira, laissant faire à elle le demeurant; & s'il te dit qu'il est content de le faire, à la bonne heure. Mais où il diroit non, tu lui diras de ma part, qu'il ne se trouve jamais en lieu où je sois, & qu'il se

Digitized by Google

gardé sur sa vie de m'envoyer plus message ni ambassade. Après cela tu t'en iras à Rinuce Palermin, & lui diras : Madame Françoise est preste de faire tout ce qu'il te plaira, pourvu que tu lui fasses un grand plaisir : c'est à sçavoir que tu t'en ailles ce soir sur l'heure de minuit, en la sépulture, où Estrangledieu a esté ce matin enterré, & que sans sonner mot pour chose que tu oyes où sentes, tu le tires tout bellement dehors, & le lui apportes en sa maison, & là tu sçauras pourquoi elle le veut, & tu auras ton plaisir d'elle. Et où il ne te plairoit faire cela, elle te mande que tu n'ayes doresnavant à lui envoyer messager ni ambassade. La servante s'en alla vers tous deux, & leur dit à chacun par ordre ce que sa Maistresse lui avoit commandé. A laquelle chacun d'eux répondit qu'il iroit non seulement en une sépulture, mais en enfer s'il lui plaisoit. La servante fit la réponse à sa maistresse, laquelle attendit pour voir s'ils seroient si fols qu'ils le fissent. Quand la nuit fut venue, Alexandre Clermontois s'estant dépouillé en pourpoint, sortit de son logis sur l'heure du premier somme pour s'aller mettre au lieu d'Estrangledieu en la sépulture; toutefois y allant, il lui vint une grande peur en l'entendement, & commença à dire en soi-mesme : Mon Dieu, où est-ce que je vais? Quelle beste suis-je? Que sçai-je si les parens de cette femme s'estant par aventure apperçus que je l'aime,

Digitized by Google

& croyant ce qui n'eſt pas, ne lui font faire ceci pour me tuer en cette ſépulture? ce que advenant ce ſeroit mon dam, & n'en ſçauroit-on jamais autre choſe, qui leur portaſt dommage: ou que ſçai-je ſi quelque mien ennemi m'a pourchaſſé ceci, lequel eſtant par aventure aimé d'elle, lui veut faire ce plaiſir? Puis il diſoit: Mais prenons le cas qu'il ne ſoit rien de tout ceci, & que ſes parens me doivent porter en ſa maiſon, ſi faut-il que je croye qu'ils ne déſirent pas le corps d'Eſtrangledieu, pour le tenir entre leurs bras, ou pour le mettre entre les ſiens, mais il faut croire qu'ils en veulent faire quelque maſſacre, comme de celui qui par aventure leur a fait autrefois quelque déplaiſir. Cette-ci m'a dit que pour choſe que je ſente, je ne ſonne mot. Ho, & s'ils me crevoient les yeux, ou qu'ils m'arrachaſſent les dents, ou bien qu'ils me coupaſſent les mains, ou qu'ils me fiſſent quelqu'autre pareil tour, où en ſerois-je? comment pourrois-je eſtre ſans dire mot? & ſi je parle, ils me connoiſtront, & me feront par aventure déplaiſir; & quand bien ils ne m'en feront point, je n'aurai rien fait, car ils ne me laiſſeront point avec elle, & elle me reprochera après que j'aurai rompu ſon commandement, & ne fera jamais ce que je voudrai. Et en parlant ainſi il fut preſque tout preſt de retourner chez ſoi; toutefois la grande amour le pouſſa plus avant, avec argumens contraires

& d'une ſi grande force, qu'ils le firent aller juſques à la ſépulture qu'il ouvrit, où quand il fut entré, & qu'il euſt dépouillé Eſtrangledieu, & veſtu ſes habits, il ferma la ſépulture ſur ſoi, & ſe mit au lieu dudit Eſtrangledieu. Mais il n'y demeura gueres, qu'il commença à penſer en ſoi-meſme quel homme avoit eſté cettui-ci, & les choſes qu'il avoit autrefois ouï dire qui advenoient de nuit, non ès ſépultures des morts ſeulement, mais auſſi ailleurs, de ſorte que tout le poil de ſa perſonne commença à ſe hériſſer, & lui eſtoit avis à toute heure qu'Eſtrangledieu ſe duſt lever debout & l'eſtrangler là: mais eſtant ſupporté de fervente amour, il vainquit toutes ces peurs, & ſe tenant comme s'il euſt eſté lui-meſme le mort, il commença à attendre ce qu'il devoit advenir de ſoi. De l'autre part quand la minuit s'approcha, Rinuce ſortit de ſa maiſon pour faire ce que la Dame lui avoit envoyé dire, & en allant il entra en pluſieurs & divers penſemens des choſes poſſibles à advenir, comme de pouvoir tomber ès mains de la juſtice avec le corps d'Eſtrangledieu ſur ſes épaules, & eſtre condamné comme magicien à eſtre bruſlé, ou bien de venir en haine de ſes parens ſi on le ſçavoit, & pluſieurs autres ſemblables conſidérations, dont il fut preſque tout arreſté; puis changeant de propos, il dit: Mon Dieu, dirai-je non, pour la premiere choſe dont cette gentille-femme que

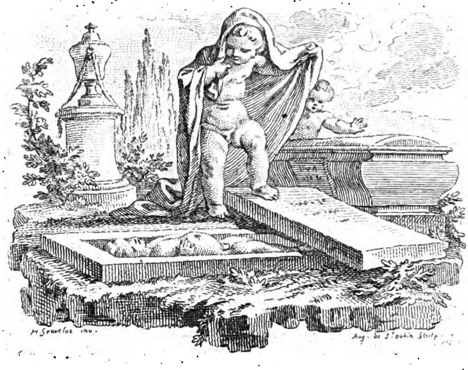
j'ai tant aimée m'a requis, & mesmement ayant par ceci à acquerir sa bonne grace? certes quand j'en devrois mourir, je m'essayerai de faire ce que je lui ai promis, & il s'en alla droit à la sépulture qu'il ouvrit légerement. Alexandre la sentant ouvrir (encore qu'il eust grande peur) ne sonna mot. Et Rinuce quand il fut dedans, croyant prendre le corps d'Estrangledieu, prit Alexandre par les pieds, & le tira hors, le chargeant sur ses épaules, & commença à prendre son chemin vers la maison de la Dame. Et allant ainsi par les rues, & n'y regardant autrement, il le heurtoit plusieurs fois, maintenant à un coin de rue, & tantost à un de ces bancs qui estoient au travers des rues, parce que la nuit estoit si noire & si obscure qu'il ne pouvoit voir où il alloit; & Rinuce estant déja auprès l'huis de la Dame qui estoit à la fenestre avec sa servante, pour voir si Rinuce apporteroit Alexandre, & déja armée d'excuses pour les envoyer tous deux, il advint que les gens du guet, qui s'estoient cachés en cette rue, attendant de prendre un banni, oyant le bruit des pieds de Rinuce, tirerent soudainement leur lanterne de dessous leurs habits, pour voir où ils iroient, & ce qu'ils devoient faire, & remuant leurs rondaches & javelines, crierent: Qui est-là? Rinuce les connut incontinent, par quoi n'ayant lors loisir de trop songer à ce qu'il devoit faire, il laissa cheoir Alexandre, & s'enfuit tant que

Digitized by Google

les jambes le purent porter. Alexandre s'estant levé (combien qu'il eust les habits d'Estrangledieu sur son dos, qui estoient fort longs) s'enfuit pareillement comme Rinuce ; ce que la Dame, au moyen de la clarté de la lanterne du guet, avoit vu aisément, & comme Rinuce portoit Alexandre chargé sur son dos, & pareillement avoit bien sçu découvrir qu'Alexandre estoit vestu des habits d'Estrangledieu, dont elle s'émerveilla grandement, mesme de la grande hardiesse de tous deux. Mais avec son estonnement, elle rit très-fort, quand elle vit jetter ainsi par terre Alexandre, & puis de les voir fuir. Et estant fort joyeuse d'un tel accident, & louant Dieu qui l'avoit ostée de l'empeschement de ceux-ci, elle rentra au logis & s'en alla à sa chambre, affermant avec sa servante, que sans aucun doute chacun d'eux l'aimoient fort, puisqu'ils avoient fait (comme il estoit vrai) ce qu'elle leur avoit enchargé. Rinuce dolent & maudissant son malheur, ne s'en retourna pas au logis pour tout cela, ains quand le guet fut parti de cette rue, il s'en retourna au propre lieu où il avoit jetté Alexandre, pour achever son entreprise ; mais ne le trouvant pas & faisant son compte que le guet l'en avoit emporté, il s'en retourna tout marri chez soi. Alexandre ne sçachant autre chose que faire, déplaisant aussi de son malheur, s'en retourna pareillement fort dolent en sa maison,

Digitized by Google

ſans avoir connu qui l'avoit porté. Et le matin venu qu'on trouva la ſépulture d'Eſtrangledieu ouverte, & qu'on ne l'y voyoit point, parce qu'Alexandre l'avoit jetté au fond de la foſſe, toute la ville de Piſtoye en parla en diverſes manieres, ceux qui eſtoient ſots, eſtimant que le Diable l'avoit emporté. Néanmoins chacun des deux amans fit entendre à la Dame ce qu'ils avoient fait, & demanderent ſon amour & ſa grace. Laquelle faiſant ſemblant à l'un & à l'autre de n'en rien croire, s'en dépeſtra honneſtement avec une courte réponſe de ne vouloir jamais rien faire pour eux, puiſqu'ils n'avoient fait pour elle ce qu'elle avoit demandé.



Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 4. Le Grand Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE SECONDE

Une Abbesse se levant en haste sans chandelle pour trouver une sienne Nonnain couchée avec son ami, ainsi qu'elle avoit esté advertie, & estant elle-mesme couchée lors avec un Prestre, pensant avoir mis sur sa teste son voile plié, y avoit mis les brayes du Prestre. Ce que voyant la Nonnain, & faisant que l'Abbesse s'en apperçut, elle fut absoute & eut plus grande commodité d'estre avec son ami qu'auparavant.

Déja se taisoit Madame Philomene, quand la Reine dit gracieusement à Madame Elise : Suivez. Laquelle incontinent commença ainsi : Mes très-cheres Dames, Madame Françoise se sçut dépestrer sagement, comme dessus est dit, de sa fascherie ; mais une jeune Nonnain, à qui la fortune fut favorable, se délivra (en parlant

Digitized by Google

gracieusement) d'un inconvénient qui lui advint tout soudain. Vous devez donc sçavoir qu'il y a en Lombardie un monastere très-renommé de sainteté & religion, auquel entre les autres Nonnains qui y estoient, il y avoit une jeune gentille-femme douée de merveilleuse beauté, qui se nommoit Ysabeau, laquelle un jour qu'un sien parent la vint voir par le treillis, devint amoureuse d'un beau jeune fils qui estoit avec lui, & lui la voyant très-belle, & ayant déja conçu avec les yeux ce qu'elle désiroit, s'amouracha pareillement d'elle. Ils soustinrent long-temps cette amour sans aucun fruit, non sans grande peine de tous deux. A la fin chacun d'eux estant assez soigneux de ceci, le jeune homme trouva un moyen pour pouvoir aller voir secrettement sa Nonnain : de quoi elle très-contente, il la visita non seulement une fois, mais aussi plusieurs à leur grand contentement. Toutefois advint à la longue, qu'il fut vu une nuit par l'une des femmes de la maison ainsi qu'il sortoit, sans que lui ni Ysabeau s'en apperçussent. Ladite femme avec quelques autres prirent conseil d'entrée de table, de l'accuser envers l'Abbesse, qui se nommoit Madame Usinbalde, bonne & sainte Dame selon l'opinion des Nonnains & de quiconque la connoissoit, puis s'aviserent, afin que sœur Ysabeau ne le sçust nier, de vouloir faire que l'Abbesse la trouvast couchée avec le jeune homme. Cela estant ainsi resolu, elles se

Digitized by Google

mirent par bandes pour faire le guet & les écouter, afin de surprendre cette pauvre Ysabeau dont elle ne se donnoit de garde, & n'en sçachant aucune chose il advint qu'elle fit venir une nuit son ami, ce que celles qui faisoient le guet sçurent incontinent. Lesquelles, quand bon leur sembla, après qu'une partie de la nuit fut passée, se mirent en deux bandes, l'une pour garder la porte de la chambre d'Ysabeau, & l'autre s'en alla courant à la chambre de l'Abbesse, & heurtant à sa porte lui dit : Sus, Madame, levez-vous tost, car nous avons trouvé que sœur Ysabeau a un jeune homme en sa chambre. L'Abbesse estoit cette nuit accompagnée d'un Prestre qu'elle faisoit souvent venir en un coffre, laquelle oyant cela, craignant que par aventure les Nonnains par trop grande haste, ou trop volontaires, poussassent si fort la porte qu'elle s'ouvrist, se dépescha de se lever debout, le mieux qu'elle put, & pensant prendre certains voiles pliés qu'elles portent sur la teste, qu'on appelle le pseautier, il lui advint de prendre les brayes du Prestre ; si se hasta si fort qu'elle les jetta sur sa teste, au lieu du pseautier, & sortit dehors, puis serra soudainement la porte après elle, en disant : Où est cette maudite de Dieu ? Et avec les autres qui estoient si échauffées & attentives à faire trouver la pauvre garce en faute, qu'elles ne s'apperçurent de chose que l'Abbesse portast

en la teste, elle arriva à la porte de la chambre qu'elle mit avec l'aide des autres par terre. Quand elles furent entrées dedans, elles trouverent les deux amans embrassés, lesquels estonnés d'une telle surprise, ne sçachant que faire, ne bougerent. La jeune Nonnain fut incontinent enlevée par les autres Nonnains, & menée au Chapitre par commandement de l'Abbesse, & le jeune homme demeura en la chambre, où il se revestit, attendant de voir quelle fin cette chose prendroit avec intention de faire mauvais parti à toutes celles qu'il pourroit attraper, si elles faisoient quelque mauvais tour à sa mie, & puis de l'emmener avec soi. L'Abbesse s'estant assise en Chapitre en la présence de toutes les Nonnains, qui ne regardoient que la pauvre coupable, commença à lui dire les plus grandes injures qui furent oncques dites à femme comme à celle qui avoit (si on l'eust sçu hors du couvent) contaminé par ses méchantes & vituperables œuvres la sainteté & bonne renommée du monastere, & encore ajousta-t'elle aux injures de très-grandes menaces. La jeune fille honteuse & timide, comme coupable qu'elle estoit, ne sçavoit que répondre, mais en se taisant rendoit compassion de soi-mesme aux autres. Et l'Abbesse continuant toujours de crier, il advint à la jeune fille de hausser sa vue, & vit ce que l'Abbesse portoit en sa teste, & les lassets des brayes qui

pendoient

Digitized by Google

pendoient des deux costés. Par quoi s'appercevant de ce que c'estoit, elle se rassura du tout, & dit : Madame, si Dieu vous soit en aide, attachez vostre coiffe, & puis dites-moi ce qu'il vous plaira. L'Abbesse qui n'entendoit point ce qu'elle vouloit dire, dit : Quelle coiffe, méchante garce ? As-tu bien la hardiesse de te gausser maintenant ? Te semble-t'il avoir fait chose qui mérite gausserie ? Alors la jeune fille lui dit encore une autrefois : Madame, je vous prie que vous attachiez vostre coiffe, & puis dites-moi ce qu'il vous plaira. Ce qui fut cause que plusieurs des Nonnains haussérent leur vue sur la teste de l'Abbesse, & elle pareillement mit la main dessus. Au moyen de quoi elles s'apperçurent très-bien pourquoi Ysabeau parloit ainsi ; aussi fit l'Abbesse de sa propre faute. Laquelle toutes les autres voyoient, sans qu'elle y sçust trouver aucune couverture ; ce qui fit qu'elle changea de langage, & commença à parler d'une autre sorte qu'elle n'avoit fait au commencement, venant à conclure, qu'il est impossible de se défendre des tentations de la chair. Et par ainsi elle dit que chacune se donnast (comme on avoit fait jusques à ce jour) secrettement du bon temps quand elle pourroit.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. *T. V. N. 5.* *Flipart Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE TROISIEME

Maistre Simon le médecin, à la priere de Brun & de Bulfamaque, pareillement de Nello, fit accroire à Calandrin qu'il estoit gros d'enfant; lequel pour toute médecine, donna aux dessusdits des chapons & de l'argent, & il fut gueri sans enfanter.

Après que Madame Elise eût achevé sa Nouvelle, & que toutes eurent rendu graces à Dieu, de ce qu'il avoit tiré cette pauvre jeune Nonnain des poignantes paroles & reproches de ses ennuyeuses compagnes, la Reine commanda à Philostrate qu'il suivist, lequel sans attendre autre commandement commença ainsi: Mes belles Dames, le maussade Juge Marquisan dont je vous fis hier un conte, m'osta

de la bouche une Nouvelle de Calandrin, que je vous voulois conter; & pource que tout ce que l'on dit de lui ne sçauroit estre que plaisant, quoique l'on ait assez parlé de lui & de ses compagnons, si vous dirai-je encore celle que j'avois hier déliberé de vous dire. On a par ci-devant assez fait connoistre qui estoit Calandrin, & pareillement les autres dont je dois parler en cette Nouvelle; & par ainsi sans vous en parler davantage, je dis qu'il advint qu'une tante de Calandrin mourut, & lui laissa deux cent livres pites en deniers comptans; au moyen de quoi Calandrin commença à dire, qu'il vouloit acheter une métairie, & comme s'il eust eu à employer dix mille écus, il n'y avoit couratier à Florence à qui il n'en eust propos; mais la pitié estoit quand on venoit au prix qu'on demandoit. Brun & Bulfamaque qui sçavoient tout cela, lui avoient dit plusieurs fois qu'il feroit mieux d'en faire bonne chere entr'eux, que de les employer en terre, comme s'il avoit à faire des jalets; mais ils ne l'avoient sçu conduire à cela qu'il leur donnast seulement une fois à disner. Par quoi s'en plaignant un jour, & estant survenu en ces entrefaites un leur compagnon qui se nommoit Nello, tous trois délibererent de trouver façon de se torcher le bec aux dépens de Calandrin; & sans y songer plus avant, ayant conclu entr'eux ce qu'ils avoient déliberé de

Digitized by Google

faire, s'attitrerent le lendemain matin, ainsi que Calandrin sortoit de sa maison; de laquelle lui n'estant encore gueres loin, Nello le vint rencontrer & lui dit: Bon jour, Calandrin. Et Calandrin lui répondit que Dieu lui donnast le bon jour, & le bon an. Après cela Nello s'arresta un peu, & commença à le regarder au visage. A qui Calandrin dit: Que regardes-tu? Nello lui dit: As-tu senti quelque chose cette nuit? Tu me sembles un autre homme que tu n'es. Calandrin commença incontinent à douter & dit: O comment? que te semble-t'il que j'aye? Nello dit: En bonne foi je ne le dis pas pour cela, mais tu me sembles tout changé. Dieu veuille que ce soit par aventure autre chose, & le laissa aller. Calandrin tout soupçonneux, ne sentant pour ceci chose du monde, suivit son chemin; mais Bulfamaque qui n'estoit gueres loin, le voyant parti d'avec Nello le va rencontrer, & l'ayant salué lui demanda s'il ne sentoit rien. Calandrin répondit: Je ne sçais. Toutefois Nello m'a tout à cette heure dit que je lui semblois tout changé, seroit-il bien possible que j'eusse quelque chose? Bulfamaque dit: Voire da que tu pourrois bien avoir quelque chose & non pas rien. Tu sembles demi mort. Calandrin croyoit déja avoir la fiévre; & voici Brun qui survint, lequel avant que de dire autre chose, dit: Calandrin, quel visage est-ce

Digitized by Google

là ? il semble que tu sois mort. Comment te sens-tu ? Calandrin oyant que chacun de ceux-ci disoit ainsi, crut pour certain en soi-mesme qu'il estoit malade, & tout soucié lui demanda : Que ferai-je ? Il me semble (dit Brun) que tu t'en dois retourner à la maison, & te mettre sur le lit, puis que tu te fasses bien couvrir, & que tu envoyes de ton eau à maistre Simon le médecin qui est tout nostre, comme tu sçais ; il te dira incontinent ce que tu auras à faire, & nous nous en irons avec toi, & s'il est besoin de faire quelque chose, nous la ferons. Et Nello s'estant joint avec eux, ils s'en retournerent tous avec Calandrin en sa maison, où quand il fut entré tout fasché qu'il estoit, il dit à sa femme : Vien & me couvre bien, car je sens un grand mal. Estant donc couché sur le lit, il envoya de son eau, par une petite fille, à maistre Simon, qui se tenoit lors au vieux marché à l'enseigne du melon ; & Brun dit incontinent à ses compagnons : Demeurez ici vous autres avec lui, & je m'en irai sçavoir ce que le médecin dira, & l'amenerai ici s'il en est besoin. Calandrin dit alors : Ha, compagnon mon ami, va t'y-en, & me sçache dire comme va le cas, car je me sens je ne sçai quoi ici dedans. Brun s'en estant allé vers le médecin, y arriva premier que la fille, qui portoit de son eau, & informa maistre Simon de tout le cas ; par quoi quand la fille fut venue

Digitized by Google

& qu'il eut regardé l'urine, il lui dit : Retourne-t'en, & dis à Calandrin qu'il se tienne chaudement, & que je l'irai voir tout à cette heure, & lui dirai ce qu'il a, & ce qu'il devra faire. La fille en fit ainsi le rapport, & n'arresta gueres après que le médecin vint, & Brun avec lui, & s'estant assis auprès de Calandrin il commença à lui taster le poux; & quelque peu après sa femme estant là, il dit : Vois-tu, Calandrin, à te parler en ami, tu n'as point d'autre mal, sinon que tu es gros d'enfant. Aussitost que Calandrin ouit ceci, il commença désespérément à crier & à dire : Hélas, ma femme, c'est toi qui m'as fait cela, parce que tu ne veux jamais faire autre chose qu'estre sur moi, je te le disois bien. La femme qui estoit fort honneste femme, oyant parler ainsi son mari, rougit toute de honte, & baissant le visage, sans répondre autre chose, sortit de la chambre. Calandrin continuant son courroux, disoit : Hé ! malheureux que je suis, comment ferai-je ? comment enfanterai-je cet enfant ? par où sortira t'il ? Je vois bien que je suis mort par la rage de cette mienne femme ; que Dieu lui donne autant de mal, comme je désire d'aise ; & si j'estois aussi sain, comme je ne le suis pas, je me leverois, & lui donnerois tant de coups, que je la mettrois en pieces ; combien qu'à dire le vrai il me soit bien employé, car je ne la devois jamais laisser monter sur moi ; mais qu'elle s'assure,

Digitized by Google

si je puis une fois guerir de cette-ci, qu'elle en pourroit mourir de désir, premier que de la laisser plus monter dessus. Brun, Bulsamaque & Nello, oyant les paroles de Calandrin, avoient si grand désir de rire qu'ils crevoient, toutefois il s'en abstenoient; mais le médecin esclatoit si fort de rire qu'on lui eust pu arracher toutes les dents. A la fin au long aller, Calandrin se recommandant à lui, & le priant qu'il lui donnast conseil & aide en ceci, le médecin lui dit: Calandrin, je ne veux point que tu te tourmentes ainsi, pource que, la Dieu grace, nous nous sommes sitost apperçus du fait, qu'avec peu de peine & en peu de jours, tu seras guéri, mais il est besoin d'y dépendre un peu. Calandrin dit alors: Hélas! Monsieur, oui pour l'amour de Dieu; j'ai ici deux cens livres, dont je voulois acheter une métairie, prenez tout s'il en est besoin, pourvu qu'il ne me faille point accoucher, parce que je ne sçais comment je ferois; car j'ai ouï si fort crier les femmes quand elles accouchent, encore que toutes, Dieu merci, ont le passage assez grand pour le faire, que je crois, s'il me falloit avoir telle douleur, que je mourrois plutost que d'accoucher. Le médecin lui dit: Ne t'en soucie, je te ferai faire un certain breuvage distillé, très-bon, & fort plaisant à boire, qui resoudra tout en trois matinées, & demeureras plus sain qu'un guardon; mais donne-toi soin d'estre puis

après ſage, & que tu ne tombes plus en ces folies. Or ça, il faut avoir pour faire cette eau demi-douzaine de chapons bons & gras, & pour les autres choſes qu'il y faut parmi, tu bailleras à un de ceux-ci cinq livres pites, à fin qu'il les achete, & qu'il me faſſe tout porter à la boutique, & je t'envoyerai, s'il plaiſt à Dieu, demain matin ce breuvage diſtillé, dont tu boiras un grand plein verre à chaque fois. Calandrin quand il ouit ceci, dit : Monſieur, je vous en laiſſe faire. Et ayant baillé cinq livres à Brun, & d'autre argent pour acheter demi-douzaine de chapons, le pria que pour l'amour de lui, il vouluſt prendre cette peine. Le médecin quand il fut parti, lui fit faire un peu de clairé, & lui envoya; puis Brun ayant acheté les chapons & leur ſuite, il les mangea avec le médecin & ſes autres compagnons. Cependant Calandrin but par trois matins du clairé, & après le médecin le vint voir & ſes compagnons pareillement, & lui ayant touché le poux, le médecin dit : Calandrin, tu es tout guéri ſans faute, & par ainſi tu feras déſormais tout ce que tu voudras, & ne garde plus la maiſon pour cela. Calandrin ſe leva tout joyeux, & s'en alla par la ville faire ce qu'il avoit à faire, louant grandement par tout où il s'abordoit pour parler à quelqu'un, la belle cure que maiſtre Simon avoit faite de lui, de l'avoir en trois jours fait dégroſſir ſans aucune peine. Et

Digitized by Google

Brun, Bulſamaque & Nello ſurent très-contens de s'eſtre pu moquer de l'avarice de Calandrin, combien que ſa femme s'en appercevant en grommelaſt fort avec ſon mari.

Digitized by Google

Digitized by Google

Eisen inv. T. V. N. 6. *NN Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE QUATRIEME

François Fortarigue joua à Boncouvent tout ce qu'il avoit, & pareillement l'argent de François Aniollier son maistre; puis courant après lui en chemise & disant qu'il l'avoit dérobé, le fit prendre par des paysans, vestit ses habits, monta sur le cheval de son maistre, & s'en vint à Sienne, laissant l'Aniollier en chemise, & à pied.

Les paroles que Calandrin avoit dites de sa femme, furent écoutées de la compagnie avec grandes risées; mais Philostrate se taisant, Madame Neiphile, comme il plut à la Reine, commença à dire : Vertueuses Dames, s'il n'estoit plus mal-aisé aux hommes de faire connoistre leur sens & vertu que leur sottise ou leur vice,

Digitized by Google

plusieurs se travailleroient en vain à mettre fin à leurs paroles; & ceci vous a esté assez manifesté par la folie de Calandrin, auquel n'estoit de besoin pour vouloir guérir du mal que sa simplicité lui faisoit croire, qu'il eust à déclarer en public les plaisirs secrets de sa femme; ce qui m'a fait souvenir d'une Nouvelle à celle là toute contraire, c'est à sçavoir comment la malice d'une homme surpassa le sens d'un autre, avec grief dommage & moquerie du surpassé, laquelle il me plaist de vous conter. Il y avoit à Sienne, n'y a pas encore beaucoup d'ans, deux hommes d'âge complet, appellés chacun François; mais l'un estoit des Aniolliers, & l'autre des Fortarigues, lesquels combien qu'en plusieurs autres choses ils fussent differens de complexion; néanmoins ils s'accordoient tellement en une, c'est à sçavoir que tous deux haïssoient leurs peres, qu'ils estoient devenus amis, & frequentoient plusieurs fois ensemble; mais estant avis à Aniollier, qui estoit beau & bien conditionné jeune homme, qu'il ne pouvoit s'entretenir gueres honnestement à Sienne de la pension que son pere lui donnoit, & ayant oüi dire qu'en la marque d'Ancone estoit venu pour légat du Pape un Cardinal fort son seigneur & ami, délibera de s'en aller vers lui esperant d'augmenter d'estat & de condition. Et ayant fait sçavoir cela à son pere, il conclud avec lui d'avoir en une

Digitized by Google

heure, ce qu'il avoit à lui fournir en six mois, afin de se pouvoir habiller & monter plus honorablement. Et cherchant s'il trouveroit quelque serviteur pour mener avec soi, il advint que Fortarigue en ouit parler, lequel sur l'heure vint devers Aniollier & commença le mieux qu'il put à le prier qu'il le menast avec soi, & qu'il lui serviroit de page, de serviteur, & de tout ce qu'il voudroit, sans vouloir autre salaire que ses dépens. A qui Aniollier répondit, qu'il ne le vouloit point mener, non qu'il ne le connust suffisant pour tout faire, mais parce qu'il jouoit, & outre ce, s'enivroit quelquefois. A quoi Fortarigue répondit qu'il s'abstiendroit de l'un & de l'autre, sans faute, & le lui assura par tant de sermens accompagnés de tant de prieres, qu'Aniollier, comme vaincu, dit qu'il en estoit content. Et s'estant mis en chemin, ils s'en vinrent disner une matinée à Boncouvent, où, quand Aniollier eust disné, voyant qu'il faisoit grand chaud, il fit apprester un lit au logis, & s'estant dépouillé avec l'aide de Fortarigue, il s'en alla dormir, & lui dit qu'aussitost qu'il oyroit sonner midi, il l'appellast. Fortarigue cependant qu'Aniollier dormoit, s'en alla à la taverne, & là ayant bu, commença à jouer avec aucuns de ceux qui y estoient, lesquels en peu d'heures lui gagnerent non seulement quelque argent qu'il pouvoit avoir, mais tous les habits qu'il avoit

ſur ſoi. Par quoi déſirant de ſe recouvrir il s'en alla ainſi en chemiſe comme il eſtoit, où Aniollier dormoit, & voyant qu'il dormoit très-fort, il lui prit tout l'argent qui eſtoit en ſa bourſe, & s'en retourna au jeu, où il le perdit auſſi bien comme il avoit fait l'autre. Aniollier quand il ſe fut éveillé, ſe leva & ſe veſtit, & demandant Fortarigue & ne le trouvant point, va penſer qu'il dormoit yvre en quelque lieu, comme il avoit autrefois accoutumé de faire; par quoi déliberant de le laïſſer, il fit mettre la ſelle & la malle ſur ſon cheval, penſant de ſe pourvoir d'un autre ſerviteur à Corſignan. Et voulant payer ſon hoſte, il ne trouva en ſa bourſe ni denier ni maille, dont il mena grand bruit & en fut toute la maiſon de l'hoſte troublée, diſant Aniollier qu'il y avoit eſté dérobé, & les menaçant de les faire tous mener priſonniers à Sienne. Alors voici venir Fortarigue nud en chemiſe, qui venoit pour dérober les habits d'Aniollier, comme il avoit fait l'argent de ſa bourſe, & le voyant ainſi preſt de monter à cheval, il lui dit: Qu'eſt ceci, Aniollier, nous en voulons-nous aller déja? Je te prie, attens un peu, tout à cette heure doit venir ici un homme qui a mon pourpoint en gage pour trente huit ſols, & je ſuis certain qu'il le rendra pour trente cinq, qui le voudra payer maintenant. Et durant ces paroles un autre ſurvint qui aſſura

Aniollier, que Fortarigue avoit esté celui qui lui avoit dérobé son argent en lui montrant la quantité de ce qu'il en avoit perdu; par quoi Aniollier très-courroucé, dit une battelée d'injures à Fortarigue, & s'il n'eust craint autre que Dieu, il l'eust outragé, & le menaçant de le faire pendre par la gorge, ou de le faire bannir de Sienne sur peine de la hart, il monta à cheval. Fortarigue faisant semblant qu'Aniollier menaçoit un autre & non lui, disoit: Hé, Aniollier, je te prie, laissons en paix toutes ces folies, car elles ne valent pas un bouton, & entendons à ceci, nous l'aurons pour trente-cinq en le payant tout à cette heure, là où, si nous attendons jusques à demain, il en voudra par aventure trente-huit, comme il me les presta, & il me fait ce plaisir parce que je m'en suis remis à son bon plaisir; je te prie, dis-moi pourquoi nous ne gagnons ces trois sols? Aniollier l'oyant ainsi parler se désesperoit, & mesme que ceux qui estoient là autour le regardoient, croyant comme il sembloit que ce ne fust Fortarigue qui eust joué l'argent d'Aniollier, ains qu'Aniollier eust encore du sien, lui disoit: Que diable ai-je affaire de ton pourpoint? que tu fusses pendu par la gorge, parce que tu ne m'as pas seulement joué mon argent, mais tu m'as retardé mon partement, & encore tu te moques de moi. Fortarigue ne s'émouvoit point pour cela,

Digitized by Google

comme si ce n'eust esté à lui qu'il parloit, & disoit ? Hé pourquoi ne me veux-tu faire profit de ces trois sols ? penses-tu que je ne te les puisse rendre ? je te prie, fais-le pour l'amour de moi, pourquoi as-tu si grand'haste ? nous arriverons encore ce soir de bonne heure à la Tourreniere. Or sus, tire à la bourse : je te promets que je pourrois chercher par toute Sienne, avant que j'en trouvasse un qui me fust si bien comme cettui--là, & de dire que je le laissasse où il est, pour trente-huit, il en vaut encore quarante ou plus, tellement que tu me ferois dommage en deux sortes. Aniollier qui enrageoit de deuil se voyant dérobé de cettui-ci, maintenant estre amusé de paroles sans plus lui vouloir répondre, tourna la teste de son cheval & prit son chemin vers Tourreniere. Au moyen de quoi Fortarigue estant entré en une malice subtile commença à trotter ainsi en chemise comme il estoit après lui, & l'ayant déja bien suivi une lieue toujours le priant de ce pourpoint, & Aniollier piquant fort pour s'oster cette fascherie des oreilles, il advint que Fortarigue vit des laboureurs en un champ sur le chemin qui estoient au devant d'Aniollier, ausquels Fortarigue en criant tant qu'il put, commença à dire : Prenez-le, prenez-le. Par quoi ceux-ci, l'un avec sa houe, l'autre avec une besche, vont couper chemin à Aniollier, croyant qu'il avoit dérobé

dérobé celui qui couroit après lui en chemiſe, & le prirent & arreſterent ; auquel par leur dire qui il eſtoit, & comme le cas alloit, il ne ſervoit de gueres : mais quand Fortarigue fut là arrivé, il dit à l'Aniollier avec un viſage courroucé : Je ne ſçai à quoi il tient que je ne te tue, traiſtre larron, qui t'enfuis avec le mien. Puis ſe tourna vers les payſans & leur dit : Voyez-vous, Meſſieurs, comment il m'avoit laiſſé en ordre au logis, après qu'il a eu joué tout ce qu'il avoit ? Je puis bien dire que, la grace à Dieu & à vous, j'ai autant recouvré, dont je vous ſerai tenu toute ma vie. Aniollier diſoit autant de ſon coſté, mais on ne le vouloit point écouter. Fortarigue avec l'aide des vilains, le deſcendit de cheval, & l'ayant dépouillé de tous ſes habits s'en reveſtit, puis monta à cheval, & vous laiſſa là Aniollier en chemiſe & pieds nuds, & s'en retourna à Sienne, diſant par tout qu'il avoit gagné à Aniollier le cheval, & tous ſes habits. Aniollier qui penſoit bien s'en aller richement vers le Cardinal en la marque d'Ancone, s'en retourna pauvre & en chemiſe à Boncouvent, & n'oſa de honte pour lors retourner à Sienne. A la fin on lui preſta quelques habits ſur le cheval qu'avoit chevauché Fortarigue qui eſtoit demeuré dans l'hoſtellerie, & s'en alla à Corſignan devers quelques parens qu'il y avoit, avec leſquels il demeura tant qu'il fut ſecouru par ſon

Digitized by Google

pere. Et ainsi la malice & méchanceté de Fortarigue empescherent la bonne volonté & entreprise d'Aniollier, combien qu'en temps & lieu il ne laissa pas la chose impunie.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 7. Ouvrier Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE CINQUIEME

Calandrin devenu amoureux d'une jeune garce, Brun lui fit un brevet, lui disant qu'aussitost qu'il en toucheroit la fille, elle le suivroit, laquelle s'en alla avec lui, où estant trouvé par sa femme, elle fit un terrible bruit au logis.

Après que la courte Nouvelle de Madame Neiphile fut achevée, sans que la compagnie en parlast, ou qu'elle en fust trop échauffée à rire, la Reine se tourna vers Madame Flammette, & lui commanda qu'elle suivist. Laquelle toute déliberée répondit que volontiers, & commença ainsi : Très gentilles Dames, il n'est chose, comme je crois que chacun de vous sçait, de quoi on puisse tant parler que toujours plus elle ne plaise, si celui qui en veut

Digitized by Google

parler sçait duement choisir le temps & le lieu qu'icelle chose requiert; par quoi nonobstant que plusieurs fois il ait esté parlé entre nous des faits de Calandrin, considerant, comme naguères disoit Philostrate, qu'ils sont tous plaisans, je prendrai la hardiesse de vous en conter une nouvelle, outre celles qui en ont esté dites, laquelle si j'eusse voulu, ou bien que je voulusse m'éloigner de la vérité, de fait (comme j'eusse bien sçu faire) j'eusse composée sous noms interposés; mais pource que se départir de la vérité des choses qui ont esté, diminue grandement, en faisant conte, le plaisir de ceux qui l'écoutent, je la vous dirai me fortifiant de la raison susdite, en la propre forme qu'elle a esté. Nicolas Carnaquin fut nostre citoyen & riche homme, lequel entre ses autres héritages en eut un à Camerata, où il fit faire un beau & somptueux bastiment, pour lequel faire tout peindre, il convint de marché avec Brun & Bulfamaque; & d'autant que la besogne estoit grande, ils associerent avec eux Nello & Calandrin, & commencerent à y besogner. Et pour ce qu'il y avoit encore quelque chambre meublée de lits, & autres choses nécessaires, & une vieille servante qui gardoit la maison sans qu'il y eust d'autres serviteurs, un des fils dudit Nicolas qui avoit nom Philippe, avoit accoutumé d'y venir quelquefois avec quelque garce pour son plaisir, parce qu'il estoit jeune & à marier, &

Digitized by Google

la tenoit un jour ou deux, puis l'envoyoit. Or advint une fois entre les autres qu'il y en emmena une qui se nommoit Colette, laquelle un ruffien nommé le Magnion qui l'entretenoit en une maison à Camaldoli, prestoit à louage. Cette-ci estoit belle femme & bien en ordre d'habits, & outre ce pour une femme de son mestier, elle avoit fort bonne contenance, & parloit bien. Or elle estant sortie de la chambre un jour sur l'heure de midi, en cotte, & ses cheveux entortillés autour de sa teste pour venir à un puits qui estoit en la cour du logis où elle se lava les mains & le visage, advint que Calandrin y vint pour querir de l'eau, & la salua privément. Elle après lui avoir répondu commença à le regarder, plus pource que Calandrin lui sembloit quelque nouvel homme, que pour autre désir. Calandrin commença pareillement à la regarder, & elle lui semblant belle, il commença à trouver quelques empeschemens, tellement qu'il ne revenoit point vers ses compagnons avec l'eau; mais ne la connoissant point il ne lui osoit dire mot. Elle qui s'estoit apperçue du regard de cettui-ci, le regardoit aucunefois pour se moquer de lui, en jettant quelque petit souspir. Au moyen de quoi Calandrin s'embabouina incontinent d'elle, & jamais il ne partit de la cour, jusques à ce que Philippe l'eust appellée & qu'elle montast en la chambre. Quand Calandrin fut retourné à la

Digitized by Google

besogne, il ne faisoit autre chose que souffler; de quoi Brun s'appercevant, qui toujours le harseloit, comme celui qui prenoit son passetemps à ses façons de faire, dit: Que diable as-tu, Calandrin? Tu ne fais que souffler. A qui Calandrin dit: Compagnon, si j'avois quelqu'un qui m'aidast un peu, je ferois bien mes besognes. Comment, dit Brun, ne se peut-il dire à personne? Calandrin dit: Il y a une jeune femme ici bas qui est plus belle qu'une face, laquelle est si amoureuse de moi, qu'il te sembleroit un grand cas, & je m'en suis apperçu tout à cette heure, quand je suis allé querir de l'eau. Nostre-Dame, dit Brun, garde-toi bien que ce ne soit la femme de Philippe. Je m'en doute, dit Calandrin, car il l'a appellée, & elle s'en est allée incontinent vers lui en la chambre; mais que me souciai-je de ceci? je tromperois tout le monde en semblables matieres, non seulement Philippe. Je te vais dire la vérité, compagnon, elle me plaist tant que je ne le sçaurois dire. Brun dit alors: Compagnon, je veux regarder qui elle est, & si elle est femme de Philippe, je t'accoustrerai tout ton cas en deux paroles, parce qu'elle est fort privée de moi; mais comment ferons-nous pour que Bulfamaque ne le sçache? Je ne puis jamais parler à elle qu'il ne soit avec moi. De Bulfamaque, dit Calandrin, je ne m'en soucie, mais gardons-nous de

Digitized by Google

Nello, car il est parent de ma femme, & nous gasteroit tout nostre cas. Tu dis bien, dit Brun. Or Brun sçavoit qui estoit cette-ci, comme celui qui l'avoit vu venir, & avec ce, Philippe le lui avoit dit. Par quoi s'estant un peu Calandrin parti de la besogne pour la voir, Brun conta toute l'histoire à Nello, & à Bulfamaque, & conclurent ensemble tout ce qu'ils lui devoient faire de cet amourachement. Et quand Calandrin fut de retour, Brun lui dit tout bellement : L'as-tu vue ? Calandrin lui répondit : Hélas ouï, elle m'a tué. Brun dit : Je veux aller voir si c'est celle que je pense, & si ce l'est, laisse après faire à moi. Quand Brun fut descendu en bas, & qu'il eut trouvé Philippe & cette garce, il leur dit tout par ordre quel homme c'estoit que Calandrin, & ce qu'il lui avoit dit, si conclut avec eux ce que chacun avoit à faire, & à dire pour avoir passe-temps de l'amourachement de Calandrin ; & quand il s'en fut retourné vers Calandrin, il lui dit : C'est celle mesme que je t'avois dit, & par ainsi il faut que cette chose se fasse sagement, parce que si Philippe s'en appercevoit, toute l'eau d'Arne ne te pourroit laver ; mais que veux-tu que je lui dise de ta part, s'il advient que je puisse parler a elle ? Calandrin répondit : Ho, ho, tu lui diras en premier lieu & tout premierement, que je lui désire mille muids de ce bon bien qui fait engrossir, & puis que je suis

son serviteur, & si elle ne veut rien. M'as-tu bien entendu ? Oui, dit Brun, laisse faire à moi. Quand l'heure de souper fut venue que ceux-ci laisserent besogne, & qu'ils furent descendus en bas en la cour, où Philippe & Colette estoient, ils voulurent là faire quelque séjour, pour faire plaisir à Calandrin. Et lors Calandrin commença à la regarder & à faire les plus nouvelles contenances du monde, & si secrettement qu'un aveugle s'en fust apperçu. Et de l'autre la garce faisoit tout ce qui lui estoit possible pour toujours l'enflammer davantage. Cependant Philippe & Bulfamaque & les autres qui estoient là faisant semblant de deviser, comme Brun leur avoit dit, & de ne s'appercevoir point de ceci, prenoient le plus grand passe-temps du monde des façons de faire de Calandrin. A la fin après quelque espace de temps il fallut, non sans grand ennui de Calandrin, s'en partir. Et en s'en allant vers Florence, Brun dit à Calandrin : Je te veux bien dire que tu la fais transir & fondre, comme la glace au soleil; par le corps-bleu si tu veux apporter ta guitarre, & que tu chantes un peu avec elle de ces chansons amoureuses que tu sçais, tu la feras jetter des fenestres en bas pour venir à toi. Alors dit Calandrin : Te semble-t'il, compagnon, te semble-t'il que je la doive apporter ? Oui certes, répondit Brun. A qui Calandrin dit : Tu ne me croyois pas

Digitized by Google

aujourd'hui, quand je te disois : Pour certain, compagnon, je m'apperçois que je sçai mieux faire ce que je veux que nul autre que je connoisse. Qui eust sçu faire sinon moi devenir sitost amoureuse une telle femme comme est cette-ci ? Volontiers que tantost l'eussent sçu faire ces jeunes écervelés, qui ne font tout au long du jour qu'aller ça & là, & ne sçauroient en mille ans assembler trois chateaux de noix tout de suite. Or je serai bien aise que tu me voyes avec mon petit luth, tu verras un beau jeu ; mais escoute à bon escient, je ne suis pas si vieux comme il te semble, elle s'en est bien apperçue, voire : mais je lui ferai bien mieux sentir, si je lui mets la patte dessus le dos ; par le vrai corps-bleu je lui ferai un jeu qu'elle courra après moi comme fait la folle après son enfant. Ho, dit Brun, comment tu la happeras ? il m'est avis déja que je te vois lui mordre avec tes dents faites à cheville de luts, sa bouche vermeillette & ses joues qui semblent deux roses, & après te la voir toute manger peu à peu. Calandrin oyant ces paroles, croyoit déja estre à mesme, & s'en alloit chantant & sautant si prestement qu'il ne pouvoit tenir sa peau. Or quand le lendemain fut venu, il apporta sa guitarre, & avec grand plaisir de toute la compagnie chanta une battelée de chansons, tellement, pour le faire court, qu'il entra en telle folie de voir souvent

Digitized by Google

cette-ci, qu'il n'en travailloit point le long du jour, ains mille fois le jour se mettoit à la fenestre, puis alloit à la porte, & après à la cour, pour voir cette-ci, laquelle finement, par l'avis de Brun, lui en sçavoit bien donner les occasions. Brun d'un autre costé faisoit la réponse aux messages de Calandrin, & pareillement il lui en faisoit quelquefois de la part d'elle; & quand elle n'estoit au logis (ce qui estoit le plus souvent) il lui faisoit apporter lettres d'elle, par lesquelles elle lui donnoit esperance de ce qu'il désiroit, lui remontrant qu'elle estoit chez ses parens, où il ne la pouvoit voir pour l'heure. Et en cette maniere Brun & Bulfamaque, qui tenoient la main à tout, avoient le plus grand passe-temps du monde de ce pauvre Calandrin, se faisant bailler quelquefois comme si elle l'avoit demandé, maintenant un peigne d'ivoire, tantost une bourse, puis une paire de couteaux, & autres semblables folies, lui apportant en échange de ce, certains anneaux contrefaits de nulle valeur, desquels Calandrin faisoit néanmoins grand cas. Et outre ce, ils tiroient de lui plusieurs beaux repas, & quelques autres petites honnestetés, afin qu'ils fussent soigneux de son entreprise. Or ceux-ci l'ayant entretenu bien deux mois en cette maniere, sans avoir rien fait plus avant que ce que vous avez ouï, & voyant Calandrin que la besogne que ses compagnons & lui faisoient

Digitized by Google

là, s'en alloit achever, il s'avisa que s'il ne mettoit fin à son entreprise, avant que la besogne fust du tout achevée, il n'y pourroit jamais après parvenir, & il commença à solliciter Brun plus fort qu'il n'avoit fait encore. Au moyen de quoi Colette estant un jour venue, & Brun ayant parlé à Philippe & à elle, & conclu avec eux ce qu'il estoit de faire, il dit à Calandrin : Vois-tu, compagnon mon ami, cette femme m'a bien promis mille fois de faire ce que tu voudras, dont elle n'en fait rien, & m'est avis qu'elle nous mene par le nez; par quoi puisqu'elle ne le fait comme elle le promet, nous lui ferons faire si tu veux, veuille-t'elle ou non. Hé, répondit Calandrin, je t'en prie pour l'amour de Dieu, qu'il se fasse tost. Lors Brun dit : Auras-tu bien la hardiesse de la toucher avec un morceau d'écrit que je te baillerai ? Oui bien, dit Calandrin. Or sus donc, dit Brun, fais seulement que tu m'apportes un peu de parchemin vierge, avec une chauvesouris vive, & trois grains d'encens, & une chandelle benite, puis laisse faire à moi. Calandrin demeura toute la nuit suivante avec tout ce qu'il put faire pour prendre une chauvesouris, & à la fin quand il l'eut prise, il l'apporta avec les autres choses à Brun, lequel se retira en une chambre à part, où il écrivit sur le parchemin certaines siennes folies, avec quelques caracteres qu'il porta à Calandrin, &

lui dit : Calandrin, Calandrin, sois tout assuré que si tu la touches avec ce mot d'écrit, elle viendra après toi incontinent, & feras tout ce que tu voudras. Par quoi si Philippe va aujourd'hui en quelque lieu hors de céans, approche-toi d'elle en quelque maniere que ce soit, & la touche : puis va t'en en la grange où est la paille, qui est toute près d'ici, car c'est le meilleur lieu qui soit céans, d'autant qu'il n'y va gueres jamais personne, & tu verras qu'elle y viendra, & quand elle y sera, tu sçais bien ce que tu as à faire. Calandrin fut le plus content homme du monde, & dit à Brun : Compagnon, laisse-moi faire. Nello, de qui Calandrin se gardoit, avoit de cette histoire le mesme passe-temps que les autres, & tenoit la main avec eux pour le tromper, & par ainsi il s'en alla, comme Brun lui avoit enchargé, à Florence devers la femme de Calandrin, & lui dit : Tesse, tu sçais combien ton mari te donna de coups sans aucune raison, le jour qu'il revint céans avec les pierres de Mugnon, & par ainsi j'ai volonté que tu t'en venges, & si tu ne le fais, ne me repute jamais pour ton parent & ami. Il est devenu amoureux d'une jeune femme là haut, qui est si malheureuse qu'elle se va enfermant souventefois avec lui, & n'y a gueres qu'ils se sont donné assignation d'estre ensemble à cette heure, & par ainsi je veux que tu t'en viennes pour le voir, & que tu le

chaſties bien. Auſſitoſt que la femme ouit cela, il lui ſembla bien que ce n'eſtoit point moquerie, mais s'eſtant levée debout, elle commença à dire : O larron manifeſte, me fais-tu cela ? Par la croix de Dieu il n'en ira ainſi que je ne t'en paye. Et ayant pris ſon manteau, & une femmelette, elle s'en alla plus viſte que le pas là haut avec Nello, & auſſitoſt que Brun la vit venir de loin, il dit à Philippe : Voici ce que vous ſçavez ; au moyen de quoi il s'en alla où Calandrin & les autres travailloient, & leur dit : Maiſtres, il faut que je m'en aille tout à cette heure à Florence, travaillez fort. Puis partit, & s'alla cacher en lieu où il pouvoit voir, ſans eſtre vu, ce que faiſoit Calandrin. Calandrin incontinent qu'il penſa que Philippe fuſt un peu loin, deſcendit en la cour, où il trouva Colette toute ſeule, avec laquelle il entra en propos, & elle qui ſçavoit bien ce qu'elle avoit à faire, s'approchant de lui, lui fit un peu meilleure chere qu'elle n'avoit accoutumé, ce qui fut cauſe que Calandrin la toucha avec ſon brevet, & auſſitoſt qu'il l'euſt touchée, il prit ſon chemin, ſans dire autre choſe, vers la grange où eſtoit la paille, là où Colette le ſuivit ; & quand elle fut dedans & la porte fermée, elle embraſſa Calandrin, & le jetta ſur la paille qui eſtoit là par terre, & monta à chevauchon ſur lui, lui tenant les mains ſur les épaules, ſans le laiſſer approcher

Digitized by Google

de son visage, elle le regardoit comme si sçust esté quelque chose qu'elle eust fort désirée, en lui disant : Hé, mon doux Calandrin, mon petit cœur, mon bien, mon repos, combien de temps ai-je désiré de t'avoir, & te pouvoir tenir à mon appetit ? Tu m'as avec ta gracieuseté tiré le fil de la chemise, tu m'as chatouillé le cœur avec ta guitarre. Est-il possible que je te tienne ? Calandrin qui à peine se pouvoit remuer, disoit : Hé, ma mie, laisse-moi te baiser. Et elle lui disoit : Mon Dieu, que tu as grand'haste. Laisse-moi te voir premierement à mon appetit, laisse saouler mes yeux de ce tien visage si doux. Brun & Bulfamaque s'en estoient allés là où Philippe estoit, & tous trois voyoient & entendoient tout ce mystere. Et estant déja Calandrin sur le point de vouloir baiser à toute force Colette, voici venir avec Dame Tesse Nello, lequel aussitost qu'ils arriverent, dit : Je fais vœu à Dieu qu'ils sont ensemble. Et quand ils furent à la porte de la grange, la femme qui estoit enragée, la poussa si fort qu'elle la mit dedans ; & quand elle fut entrée, elle vit Colette à chevauchon sur Calandrin, laquelle aussitost qu'elle vit Tesse s'enfuit, & s'en alla où estoit Philippe. Dame Tesse courut incontinent à belles ongles sur le visage de Calandrin, qui ne s'estoit encore levé, & le lui égratigna tout, puis l'ayant pris par le poil, & trainé par-ci, par-là, commença

Digitized by Google

à dire ; Laid chien blasmé que tu es, tu me fais donc cela, vieillard insensé, que maudite soit l'amour que je t'ai portée, je crois qu'il t'est avis que tu n'as pas assez affaire à ton logis, puisque tu es amoureux ailleurs, voici un bel amoureux. Vien ça, méchant, ne te connois-tu pas bien, ne te connois-tu pas bien, pauvre malheureux ? que qui t'espraindroit en une presse, il ne sortiroit point tant de jus de toi qu'il suffit à faire une sauce. Par la foi de Dieu ce n'estoit pas maintenant Tesse qui t'engrossoit, que Dieu la maudisse qui qu'elle soit, il faut bien dire que ce n'est chose qui vaille, puisqu'elle avoit désir d'un si beau joyau comme tu es. Quand Calandrin vit sa femme, il ne demeura ni mort ni vif, & n'eut la hardiesse de faire aucune défense contre elle ; mais tout égratigné & pelé, & rebuté qu'il estoit, il ramassa son chaperon & se leva, en priant humblement sa femme qu'elle ne criast point si elle ne vouloit qu'il fust taillé en piéces, parce que celle là avec qui elle l'avoit trouvé, estoit femme du maistre de la maison. Et Tesse lui dit : Soit, que Dieu la mette en mal an. Et Brun & Bulfamaque qui avoient ri leur saoul de cette feste, avec Philippe & Colette, vinrent là pour voir quel bruit c'estoit. Et après plusieurs paroles ayant appaisé la femme, ils conseillerent à Calandrin qu'il s'en allast à Florence, & qu'il ne retournast plus en ce lieu,

Digitized by Google

de peur que si Philippe entendoit rien de ceci, il ne lui fist outrage. Ainsi donc Calandrin pauvre & malheureux, tout pelé, & tout égratigné, retourna à Florence, ayant donné grands passe-temps à ses compagnons, à Colette & à Philippe.

Deux

H. Gravelot inv. T. V. N. 8. Lempereur Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE SIXIEME.

Deux jeunes hommes logerent chez un hoſte, l'un deſquels alla coucher avec ſa fille, & ſa femme par mégard avec l'autre; celui qui eſtoit avec la fille s'en alla après coucher avec l'hoſte, & lui conta tout le fait penſant le dire à ſon compagnon, dont ils eurent noiſe enſemble; mais la mere ſe raviſa, & s'en alla au lit de ſa fille, & là avec certaines paroles racouſtra le tout.

Calandrin qui avoit fait rire la compagnie tant d'autres fois, ne la fit pas moins rire à cette-ci, des folies duquel après que les Dames ſe furent tues, la Reine commanda à Pamphile qu'il ſuiviſt, lequel dit : Dames dignes de louange, le nom de Colette, qui fut aimée de Calandrin, m'a fait ſouvenir de la

Digitized by Google

Nouvelle d'une autre Colette, que je vous veux conter, parce que vous y verrez une soudaine prévoyance, par le moyen de laquelle une femme sage évita un grand scandale. En la plaine de Mugnon près Florence, fut nagueres un bon homme qui tenoit taverne à tous passans, pour leur argent, & encore qu'il fust pauvre personne, & eust maison bien petite, si logeoit-il aucunefois au soir par une grande nécessité, non un chacun, mais quelqu'un de sa connoissance. Cettui-ci avoit une sienne femme assez belle, de laquelle il avoit deux enfans, l'un estoit une belle jeune & gracieuse fille de l'âge de quinze à seize ans, qui encore n'estoit mariée; l'autre estoit un petit fils qui encore n'avoit un an passé, lequel la mere mesme alaitoit. De cette jeune fille devint amoureux un jeune & gracieux gentilhomme de nostre Cité, qui alloit & frequentoit souvent par ce chemin; & elle qui se tenoit bien fiere d'estre aimée d'un tel personnage, cependant qu'elle s'efforçoit de le tenir avec gracieux semblans en son amitié, devint pareillement amoureuse de lui; & plusieurs fois pour le contentement de chacune des parties, cet amour eust eu effet, si ce jeune homme, qui se nommoit Pinuccio, n'eust voulu éviter le deshonneur de la fille & de lui. Mais toutefois l'ardeur se multipliant de jour en jour, le désir vint à

Digitized by Google

Pinuccio de jouir de cette fille, & lui tomba en la pensée de trouver moyen de loger une nuit chez elle, avisant comme celui qui bien sçavoit les estres de la maison, que faisant cela il pourroit venir à bout de coucher avec elle, sans que personne s'en apperçust. Et tout ainsi qu'il lui vint en l'entendement, ainsi sans plus y songer, il le mit à exécution. Lui donc avec un sien fidele compagnon appellé Adrian, qui sçavoit déja cet amour, ayant pris deux chevaux de louage, & mis sur iceux deux malles, par aventure pleines de paille, sortirent de Florence, & prirent un grand tour. Enfin ils arriveient qu'il estoit déja nuit sur la plaine de Mugnon. Et là comme s'ils fussent venus de devers la Romanie, ils prirent leur chemin vers cette taverne, & heurterent à la porte du bon homme, lequel, comme celui qui estoit fort familier d'un chacun, ouvrit incontinent la porte, & Pinuccio lui dit: Or tu vois, bon homme, il faut que tu nous loges cette nuit, nous pensions entrer à Florence, mais nous n'avons sçu tant faire que d'arriver ici plutost qu'à l'heure que tu vois. A qui l'hoste répondit: Tu sçais bien, Pinuccio, comme je suis mal-aisé de loger tels personnages comme vous estes, toutefois puisque l'heure vous a ici surpris, & que vous ne sçavez où aller ailleurs, je vous logerai volontiers comme je pourrai. Quand

les deux jeunes hommes furent descendus de cheval & entrés en ce petit logis, ils logerent premierement leurs chevaux, & après ayant bien porté de quoi souper, ils firent souper l'hoste avec eux. Or est-il que l'hoste n'avoit qu'une chambrette fort petite, en laquelle estoient trois petits lits rangés le mieux que l'hoste avoit sçu, à sçavoir deux de l'un des costés du mur, & l'autre au rencontre de ceux-là, & de l'autre costé; encore y avoit-il si peu d'espace qu'à grande peine pouvoit-on passer entre deux. De ces trois lits, l'hoste en fit faire le moins mauvais pour les deux compagnons, où il les fit coucher; & un peu après aucun d'eux ne dormant encore, combien qu'ils en fissent le semblant, il fit coucher la fille en l'un des autres deux, & en l'autre il se mit avec sa femme, laquelle avoit mis le berceau où l'enfant estoit, auprès du lit où elle estoit couchée. Et les choses estant en cette maniere ordonnées, & Pinuccio les ayant ainsi toutes vues, après quelque espace de temps, lui estant avis que chacun estoit bien endormi, il se leva tout bellement, & s'en alla à la couchette où estoit la fille, & se coucha auprès d'elle, de laquelle, encore que ce fust avec grande peur, il fut joyeusement reçu, & prit avec elle le plaisir que plus ils désiroient. Or Pinuccio estant ainsi avec la fille, advint qu'un chat fit cheoir quelque

Digitized by Google

chose par la maison, dont le bruit éveilla la femme. Et craignant que ce ne fust quelqu'autre chose que ce n'estoit, elle s'estant ainsi levée sans chandelle, & à l'obscur, s'en alla là où elle avoit ouï le bruit. Adrian qui ne pensoit à aucune chose se leva par fortune pour aucune sienne nécessité du corps, pour laquelle expedier, il rencontra en allant le berceau que la femme avoit là mis, & ne pouvant passer outre sans l'oster, le prit & l'osta du lieu où il estoit, & le mit auprès du lit où il couchoit; & quand il eust fait ce pour quoi il s'estoit levé, il s'en retourna sans autrement se soucier du berceau, & entra en son lit. La femme après avoir cherché & trouvé que ce qui estoit tombé n'estoit grand'chose, ne se soucia autrement d'allumer la chandelle pour le voir; mais ayant crié après le chat, s'en retourna en la chambre, & s'en alla à tastons droit où son mari couchoit; mais n'y trouvant le berceau, elle dit en soi-mesme: O sotte que je suis, regardez ce que j'allois faire, par la foi de mon corps je m'en allois droit au lit de mes hostes; puis quand elle eut cheminé un peu plus avant, & trouvé le berceau, elle se coucha au lit, auprès duquel il estoit, avec Adrian, croyant estre couchée avec son mari. Adrian qui encore ne s'estoit endormi sentant ceci, la reçut bien & beau, & sans parler autrement, monta dessus pour

voir de plus loin, avec grand plaisir de la femme. Et les choses estant ainsi, & craignant Pinuccio que le sommeil ne le surprist avec la fille, il se leva d'auprès d'elle, quand il en eut pris le plaisir qu'il désiroit, pour s'en retourner dormir en son lit; & en y allant, ayant rencontré le berceau, il crut que c'estoit le lit de l'hoste, pour quoi ayant cheminé plus avant il se coucha avec lui, lequel pour la venue de Pinuccio s'éveilla. Lors Pinuccio croyant estre auprès d'Adrian, lui dit: Je te veux bien dire que jamais il ne fut une si douce chose comme est Colette, par le corps-bleu j'ai eu avec elle le plus grand plaisir que jamais homme eut avec femme, & si t'assure que j'ai fait six lieues depuis que je partis d'ici. L'hoste entendant ces nouvelles, & ne lui plaisant trop, dit premierement en soi-mesme: Que diable dit cettui-ci? Après estant plus courroucé que bien conseillé, il dit à Pinuccio: Ç'a esté une grande méchanceté à toi, & ne sçais pourquoi tu m'as fait cela; mais par le corps-bleu je t'en payerai. Pinuccio qui n'estoit pas le plus sage jeune homme du monde, s'appercevant de son erreur, ne pensa point à l'amender comme il eust bien pu faire, mais il dit: De quoi me payeras-tu? Que me sçaurois-tu faire? La femme de l'hoste, qui croyoit estre avec son mari, dit à Adrian. Escoute nos hostes qui ont

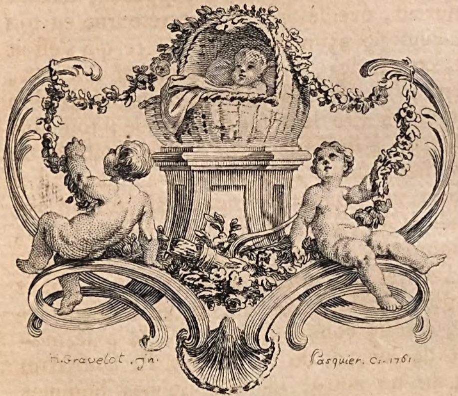
Digitized by Google

je ne sçais quelles paroles ensemble. Adrian dit en riant : Laisse-les faire , que Dieu les mette en mal-an , ils burent trop hier au soir. La femme ayant ouï à son avis crier son mari , & connoissant Adrian à la voix , connut incontinent où elle avoit esté , & avec qui , par quoi comme sage , sans en faire autre parole , elle se leva soudainement , & ayant pris le berceau de son petit fils , encore qu'il n'y eust aucune lumiere en la chambre , le porta par avis de pays auprès le lit où la fille estoit , & se coucha avec elle , & quasi comme si elle se fust éveillée pour le bruit de son mari , elle l'appella , & lui demanda quelles paroles il avoit avec Pinuccio. Le mari répondit : N'entens-tu pas ce qu'il dit avoir fait cette nuit à Colette ? La femme dit : il ment bien par sa gorge , car avec elle il n'a point couché , mais c'est moi qui y ait couché , t'assurant que je n'ai jamais cligné l'œil , depuis que je me mis dans le lit , & faut bien dire que tu es une grosse beste de le croire. Vous autres buvez tant le soir , qu'après vous allez songeant la nuit , & allez cà & là sans vous sentir , & vous semble que vous faites merveilles. C'est grand peché que vous ne vous rompez le col ; mais que fait là Pinuccio , pourquoi ne demeure-t'il en son lit ? De l'autre costé Adrian voyant que la femme couvroit sagement la honte d'elle , & de sa fille , dit : Pinuccio , je t'ai dit cent

fois que tu n'ailles jamais coucher hors de ta maison, car cette imperfection que tu as de te lever ainsi en songeant, & de dire les fables que tu songes pour véritables, te donneront un jour mal-aventure. Retourne ici, que Dieu te donne la mal-nuit. L'hoste entendant ce que sa femme & Adrian disoient, commença à croire très-bien que Pinuccio songeast. Par quoi l'ayant pris par les épaules il commença à le démener & à l'appeller, disant: Pinuccio, éveille-toi, & t'en retourne en ton lit. Pinuccio ayant recueilli tout ce qui s'estoit dit, commença, comme homme qui songeoit, à entrer en autres frenaisies, de quoi l'hoste se mit tost à rire le plus du monde; toutefois se sentant à la fin démener, il fit semblant de s'éveiller, & en appellant Adrian, dit: Est-il encore jour que tu m'appelles? Adrian répondit:Ouï, viens ici. Cettui-ci feignant bien, & montrant d'estre tout endormi, se leva à la fin d'auprès de l'hoste, & s'en retourna au lit d'Adrian. Et quand le jour fut venu & eux levés, l'hoste commença à rire, & à se moquer de lui, & de ses songes. Et ainsi d'un mot en un autre, les deux jeunes hommes ayant apresté leurs chevaux & mis leurs malles, & bu avec l'hoste, ils monterent à cheval, & s'en vinrent à Florence non moins contens de la maniere comme la chose estoit advenue, que de l'effet mesme d'icelle. Et puis

Digitized by Google

après ayant trouvé autres moyens, Pinuccio retourna avec Colette, laquelle fit accroire à sa mere que Pinuccio avoit songé. Au moyen de quoi se souvenant la mere du bon traitement que lui avoit fait Adrian, elle se persuada en soi-mesme d'avoir veillé toute seule.



Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 9 *Le Mire Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE SEPTIEME.

Talan de Mole ſongea qu'un loup déchiroit toute la gorge & le viſage à ſa femme, & il dit qu'elle s'en gardaſt, ce qu'elle ne fit, & cela lui advint.

La Nouvelle de Pamphile eſtant achevée, & la prévoyance de la femme fort louée de tous, la Reine commanda à Madame Pampinée qu'elle diſt incontinent la ſienne, laquelle commença ainſi : Je ne ſçais ſi vous ne connoiſſez point Talan de Mole, homme fort honorable, qui avoit pris pour femme une jeune fille nommée Marguerite, belle entre toutes les autres, mais au demeurant fantaſque, mal gracieuſe, & rioteuſe. Or advint une nuit qu'eſtant Talan avec cette ſienne femme aux champs en une belle maiſon qu'il y avoit, il lui ſembla

Digitized by Google

en ſongeant qu'il voyoit ſa femme qui s'en alloit par un bois fort beau, qu'ils avoient près de la maiſon ; & cependant qu'il la voyoit ainſi aller, il lui fut avis qu'il vit ſortir de l'un des endroits du bois un grand loup, qui ſauta ſoudainement à la gorge de cette-ci, & la tiroit en terre, & la vouloit emporter, jaçoit qu'elle criaſt à l'aide, & puis quand elle lui fut ſortie de la gueule, il lui ſembla qu'il lui avoit gaſté toute la gorge & le viſage; au moyen duquel ſonge le mari quand il fut levé au matin, dit à ſa femme : Ma femme, encore que ta mauvaiſe teſte n'ait jamais voulu permettre que j'aye de ma vie eu un bon jour avec toi, ſi ſerois-je toutefois déplaiſant qu'il t'advinſt mal, & par ainſi ſi tu veux croire mon conſeil, tu ne ſortiras d'aujourd'hui de la maiſon. Elle lui demanda la cauſe pour quoi, & il lui conta ſon ſonge tout par ordre ; mais elle ſecouant la teſte, dit : Qui mal te veut, mal te ſonge, tu fais fort le pitoyable de moi, mais ce n'eſt autre choſe, ſinon que tu ſonges de moi ce que tu voudrois voir ; toutefois je me garderai très-bien aujourd'hui & toujours de te rendre jamais joyeux de ceci, ni d'autre mal que j'aye. Je ſçavois bien, dit alors le mari, que tu devois dire cela, cependant te conſeillé-je derechef que tu demeures aujourd'hui en la maiſon, ou au moins que tu te

Digitized by Google

gardes d'aller en noſtre bois. La femme lui dit : Bien, je le ferai, puis commença à dire en ſoi-meſme : As-tu vu comment cettui-ci penſe malicieuſement m'avoir fait peur d'aller là en noſtre bois, où pour certain il doit avoir baillé aſſignation à quelque méchante femme, & il ne veut pas que je l'y trouve. Je ſerois bien ſotte, ſi je le croyois ; mais qu'il s'aſſure qu'il n'en ira pas comme il penſe, & il faut que je voye, ſi je devois demeurer tout le jour, quelle marchandiſe doit eſtre cette-ci, qu'il me veut faire aujourd'hui. Et auſſitoſt qu'elle eut dit ceci, & que ſon mari fut ſorti de la maiſon par un coſté, elle en ſortit de l'autre, le plus ſecrettement qu'elle put ſans tarder, & s'en alla au bois, où elle ſe cacha à l'endroit plus épais qui y fut, demeurant-là, attendant & regardant çà & là, ſi elle ne verroit venir perſonne. Et cependant qu'elle eſtoit en cette maniere ſans aucun ſoupçon de loup, en voici un qui ſortit auprès d'elle d'un fort taillis, grand & terrible, qui lui ſauta plutoſt à la gorge qu'elle n'eut loiſir, après l'avoir vu, de dire : Mon Dieu, aide-moi : & l'ayant empoignée commença à l'emporter, comme ſi c'euſt eſté un petit agneau, ſans qu'elle puſt crier, tant elle eſtoit ſerrée par la gorge, ni ſe pouvoir aider en quelque autre façon que ce fuſt. Par quoi le loup l'emporta ainſi, & il l'euſt eſtranglée ſans doute, ſi quelques

Digitized by Google

Bergers ne s'y fussent rencontrés, lesquels en criant au loup, le contraignirent de la lascher, desquels elle fut reconnue, ainsi déchirée & gastée qu'elle estoit, & emportée à sa maison, où elle fut pansée & guerie par un long soin des Médecins & Chirurgiens, mais non si bien qu'elle n'eust la gorge, & une partie du visage tellement gastée, que, où elle estoit auparavant belle, elle sembla toujours depuis fort laide & contrefaite. Au moyen de quoi ayant honte de se montrer en lieu où elle pust estre vue, elle pleura plusieurs fois sa mauvaise teste, & de n'avoir voulu en ce que rien ne lui coustoit, ajouster foi au songe véritable qu'avoit fait son mari.

Digitized by Google

Eisen inv. T. VN. 10. *Tardieu Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE HUITIEME.

Blondel bailla une trousse à Chiaque d'un disner, de laquelle Chiaque se vengea finement, faisant battre Blondel en diable.

Un chacun de la joyeuse compagnie dit, que ce que Talan avoit vu en dormant, n'estoit point songe, ains une vision, puisqu'il estoit ainsi advenu si à point, sans qu'il s'en fallust rien. Mais quand chacun s'en fut tû, la Reine commanda à Madame Laurette qu'elle suivist, laquelle dit : Tout ainsi, très-sages Dames, que ceux qui ont aujourd'hui parlé devant moi, ont pris leur thesme pour conter leurs Nouvelles, sur quelque chose qui a déja esté dite, ainsi la cruelle vengeance que raconta hier Madame Pampinée que fit l'écolier,

Digitized by Google

me fait prendre volonté de vous en conter une fort griefve à celui qui la souffrit, encore qu'elle n'ait esté si cruelle que cette-là. Et vous devez entendre qu'estant à Florence, un qui se nommoit par tout Chiaque, homme le plus gourmand & friand qu'on vit jamais, ne pouvant son revenu suffire à la dépense que sa friandise requeroit, au demeurant bien advenant, bien parlant, & disant plaisamment ce qu'il vouloit dire, il devint non pas du tout homme de cour, mais un chercheur de franches lippées, prenant plaisir d'estre toujours avec ceux qui avoient de quoi, & qui tenoient bonne table, avec lesquels il disnoit & soupoit fort souvent, sans attendre qu'on l'invitast. Or il y avoit pareillement en ce mesme temps un autre homme à Florence, qu'on appelloit Blondel, homme de petite stature, fort propre, & poli plus qu'une mouche, avec sa coëffe en la teste, & une crespelure blonde, si bien ordonnée qu'un cheveu ne passoit point l'autre, lequel faisoit le mesme mestier que Chiaque. Advint un matin en Caresme qu'il s'en alla là où l'on vend le poisson, & achetant deux fort grosses lamproyes pour Messire Vieri de Cherqui, il fut apperçu de Chiaque, lequel s'approcha de Blondel, & lui dit : Que veut dire ceci ? A qui Blondel répondit : Hier au soir l'on en envoya trois autres beaucoup plus grosses que celles ci, avec un estourgeon, à Messire Corse Donat ; mais cela
ne

Digitized by Google

ne lui suffisant encore pour festoyer certains gentilshommes, il m'a fait acheter ces deux autres. N'y viendras-tu pas? Tu sçais bien, répondit Chiaque, que j'y irai. Puis l'heure du disner estant venue, il s'en alla en la maison dudit Messire Corse, qu'il trouva avec quelques siens voisins, & n'estoit encore allé disner, lequel demanda à Chiaque ce qu'il alloit faire. Monsieur, répondit-il, je m'en viens disner avec vous, & avec vostre compagnie. Tu sois le bien venu, dit Messire Corse, & pource qu'il est temps, allons nous y-en. S'estant donc mis à table, ils eurent premierement des poix chiches, & de la tonine grasse, puis du poisson d'Arne fris, sans autre chose; ainsi s'appercevant Chiaque de la trousse que lui avoit baillée Blondel, & bien marri qu'il en estoit en soi-mesme, il délibera de l'en vouloir payer: & de fait gueres de jours ne passerent après qu'il rencontra Blondel, lequel avoit déja fait rire beaucoup de gens de cette tromperie. Et quand Blondel le vit, il le salua, & lui demanda en riant comment avoient esté bonnes les Lamproyes de Messire Corse. A qui Chiaque répondit: Avant qu'il soit huit jours tu le sçauras mieux que moi. Et sans laisser gueres traisner cette affaire, s'estant parti d'avec Blondel, il va convenir de prix avec un suffisant gagne-denier, auquel il bailla une bouteille de verre, & le mena tout auprès de la Halle de Cavicciulli, où

Digitized by Google

il lui montra un Chevalier nommé Messire Philippe Argenti, homme de grande taille, fort glorieux, furieux, & bizarre plus que nul autre, & lui dit : Tu t'en iras devers lui avec ce flacon en la main, & lui diras ainsi : Monsieur, Blondel m'a envoyé vers vous, & vous envoye prier qu'il vous plaise de lui enrubiner ce flacon de vostre bon vin clairet, parce qu'il se veut un peu réjouir avec ses amis ; & garde-toi bien qu'il ne te mette la main sur le collet, car il te feroit mal tes besognes, & si tu gasterois avec cela tout mon cas. Le gagne-denier dit : Ai-je à dire autre chose ? Non, dit Chiaque. Va seulement, & aussitost que tu auras dit cela, reviens t'en à moi avec le flacon, & je te payerai. S'estant donc le gagne-denier mis en chemin, il fit le message à Messire Philippe, lequel comme celui qui avoit le cerveau esventé, & à qui il ne falloit gueres dire de chose pour le mettre en colere, croyant que Blondel qu'il connoissoit très-bien, se moquast de lui, se leva tout enflammé par le visage, en disant : Quel enrubinement, & quels amis sont ceci ? que Dieu mette en mal-an & toi, & lui, & estendit son bras pour empoigner le gagne-denier ; mais le gagne-denier (comme celui qui estoit sur ses gardes) fut prompt & s'enfuit, & s'en retourna par un autre costé devers Chiaque, qui avoit tout vu, & lui recita ce que Messire Philippe lui avoit dit : Chiaque très-content

Digitized by Google

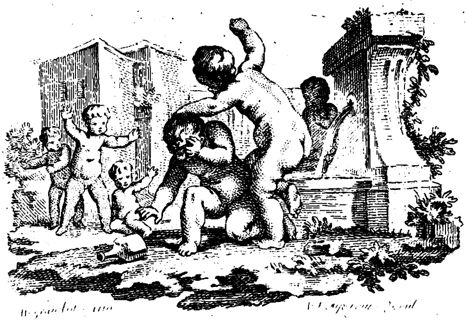
de ceci, paya le gagne-denier; & ne cessa jamais qu'il n'eust trouvé Blondel, auquel il dit: Y a-t'il long-temps que tu ne fus à la Halle de Cavicciulli? Certes non, répondit Blondel. Pourquoi me le demandes-tu? Pource, dist Chiaque, que Messire Philippe te fait chercher partout, mais je ne sçai ce qu'il te veut. Blondel dit alors: Bien je m'en vais doncques jusques-là, & parlerai à lui. Quand Blondel fut parti, Chiaque le suivit de près, pour voir comment le cas iroit. Messire Philippe n'ayant pu attraper le gagne-denier, estoit demeuré en une grande colere, & rongeoit entre ses dents, ne pouvant comprendre chose du monde des paroles que lui avoit dites le gagne-denier, sinon que Blondel (à l'instance de qui que ce fust) se moquast de lui. Et sur ce point qu'il ruminoit ainsi, voici venir Blondel, duquel aussitost que Messire Philippe le vit, il s'approcha, & lui donna un grand coup de poing sur le nez: Jesus, Monsieur, dit Blondel, qu'est-ceci? Messire Philippe l'ayant pris par les cheveux, & lui ayant arraché la coëffe de la teste, & jetté son capuchon par terre, le frappant incessamment, disoit: Traistre que tu es, je te le montrerai ce que c'est; quel enrubinement, & quels amis m'envoyes-tu demander? te semblai-je un petit enfant pour estre gaussé? Et disant ainsi, il lui enfondra avec ses poings, qui estoient durs comme fer, tout le visage, & ne lui laissa poil

Digitized by Google

en teste qui lui servist de rien, & le traisnant par la fange il lui déchira tout son habit de dessus le dos; & à ceci il estoit si affectionné que Blondel ne lui put jamais depuis le premier coup dire une parole, ni demander pourquoi il lui faisoit cela. Bien avoit-il entendu des enrubinemens & des amis; mais il ne sçavoit ce que cela vouloit dire. A la fin Messire Philippe l'ayant bien battu, & estant plusieurs personnes autour de lui, l'on eut toutes les peines du monde à le tirer de ses mains, ainsi mal en ordre comme il estoit, & lui dirent l'occasion pour laquelle Messire Philippe lui avoit fait ceci, le reprenant de ce qu'il lui avoit envoyé dire, & lui remontrant qu'il devoit désormais connoistre Messire Philippe, & qu'il n'estoit pas homme pour se jouer avec lui. Blondel en pleurant s'excusoit, & disoit que jamais il n'avoit envoyé querir du vin chez Messire Philippe. Mais après qu'il se fust un peu racoustré, il s'en retourna ainsi en ordre en sa maison, pensant bien que ceci devoit estre de la menée de Chiaque. Et quand après plusieurs jours l'apparence des coups orbes qu'il avoit eus au visage s'en fut allée, & qu'il commença à sortir du logis, advint que Chiaque le trouva, & lui demanda en riant: Blondel, comment te semble bon le vin de Messire Philippe? A qui il répondit: Aussi bonnes eusses-tu trouvé les Lamproyes de Messire Corse. Alors Chiaque

Digitized by Google

dit : Ce ſera doreſnavant à toi, quand il te plaira, à me donner auſſi bien à manger comme tu fis, & je te donnerai auſſi bien à boire comme tu as eu. Blondel qui connoiſſoit très-bien qu'il ne gagneroit rien de s'attacher à Chiaque, pria Dieu de faire ſa paix. Et de là en avant il ſe garda de plus ſe moquer de lui.



Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 11. *Flipart Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE NEUFVIEME

Deux jeunes hommes allerent au conseil à Salomon ; l'un pour demander comme il pourroit estre aimé, & l'autre comment il devoit chastier sa femme rioteuse ; il répondit à l'un qu'il aimast, & à l'autre qu'il allast au pont aux oyes.

Il ne restoit plus personne pour devoir dire sa Nouvelle, fors la Reine, laquelle voulut garder le privilege de Dioneo. Et après que les Dames eurent fort ri de ce pauvre malheureux Blondel, elle commença joyeusement à parler ainsi : Dames aimables, si nous considerons sainement l'ordre de toutes choses, il se connoistra facilement que toute la multitude générale des femmes est & doit estre sujette par nature, coutumes & loix, aux hommes, &

Digitized by Google

qu'il se faut gouverner selon leur discretion, par ainsi il faut que chacune qui veut & desire paix, repos & consolation avec ceux qu'il appartient, soit humble, patiente & obeissante, outre son honnesteté, qui est le grand & principal trésor de toute femme sage. Et quand encore les loix qui regardent le bien commun de toutes choses, ou bien l'usage & la coutume (comme nous voudrons dire) dont les forces sont très-grandes & dignes d'estre reverées, ne nous feroient en ceci sages, si est-ce que nature nous le démontre assez apertement, laquelle nous a fait, quant aux corps, délicates & tendres, &, quant aux cœurs, timides & peureuses, & benignes & pitoyables de pensée, & nous a donné les forces corporelles foibles, les voix plaisantes, & les mouvemens des membres doux, qui sont choses portant toutes témoignage que nous avons besoin de gouvernement d'autrui, & quiconque a besoin d'estre gouverné & secouru, la raison veut qu'il soit sujet & obeissant à son gouverneur. Qui avons-nous doncques pour aides & gouverneurs sinon les hommes ? Par quoi nous devons entierement estre sujettes à eux, en leur faisant honneur ; & celle qui se veut départir de cela, je suis de cet avis qu'elle n'est seulement digne de griefve reprehension, mais d'un grief chastiment. A laquelle consideration (combien que je l'ai eu autrefois) m'a encore fait retourner

ce que nagueres Madame Pampinée a raconté de la rioteuſe femme de Talan, à laquelle noſtre Seigneur envoya telle punition que ſon mari ne lui avoit pu donner. Et par ainſi il eſt entré en mon jugement que toutes celles qui ne veulent eſtre gracieuſes, benignes, & complaiſantes, ſont dignes (comme j'ai déja dit) d'un rude & mauvais traitement, ainſi que la nature, l'uſage, & les loix le commandent. Par quoi je vous veux raconter un conſeil que donna Salomon, comme médecin très-utile à guerir d'un tel mal celles qui ſont de telle ſorte, lequel conſeil toutefois je ne veux qu'aucune de celle qui n'eſt digne de telle médecine, penſe avoir eſté dit pour elle, combien que les hommes ayent accoutumé de dire en commun proverbe, qu'il n'eſt cheval mauvais ou bon qui ne demande l'éperon, ni femme mauvaiſe ou bonne, qui ne veuille qu'on la baſtonne. Leſquelles paroles, qui les voudroit interpreter pour paſſe-temps, encore toutes vous autres accorderiez facilement qu'il eſt ainſi. Et quand bien on les voudroit entendre mortellement, encore faudroit-il le confeſſer. Et qu'il ne ſoit vrai, les femmes ſont naturellement toutes habiles & complaiſantes, & par ainſi pour corriger l'iniquité de celles qui ſe laiſſent trop aller hors des termes qu'on leur a baillés, il faut le baſton qui les chaſtie; & auſſi pour ſoutenir la vertu des autres qui ne

Digitized by Google

ſe laiſſent point ainſi aller, il leur faut le baſton qui les ſoutienne, & qui leur donne crainte. Mais laiſſons pour le préſent le preſchement, & venons à ce que je veux dire, qui eſt, qu'ayant déja quaſi couru par tout le monde la très-haute renommée du miraculeux entendement de Salomon, & lorſqu'on ſçut qu'il eſtoit très-liberal d'en rendre certain quiconque en deſiroit l'experience, pluſieurs venoient à lui de toutes parts, pour lui demander conſeil en leurs plus urgentes affaires, entre leſquels un jeune gentilhomme fort riche, appellé Meliſſe, ſe partit de la Cité de Layſſe, d'où il eſtoit, & où il habitoit: & en chevauchant par pays pour venir vers Jeruſalem, il lui advint qu'en ſortant d'Antioche, il rencontra un autre jeune homme nommé Joſeph, qui tenoit le meſme chemin qu'il faiſoit, avec lequel il chevaucha quelque eſpace de temps, & comme la coutume eſt à gens qui vont par pays, il commença à entrer en propos avec lui, & ayant déja ſçu de Joſeph, ſa condition, & d'où il eſtoit, il lui demanda où il alloit, & pourquoi. A qui Joſeph dit, qu'il s'en alloit vers Salomon pour avoir conſeil de lui, quel moyen il avoit à tenir avec une ſienne femme qui eſtoit la plus rioteuſe & perverſe femme qui fut oncques, laquelle il n'avoit jamais ſçu guerir de ſa mauvaiſe teſte, par prieres, flateries, ni en quelqu'autre maniere que ce fuſt. Et après

cela il demanda pareillement à Melisse, d'où il estoit & où il alloit. A qui Melisse répondit : Je suis de Laysse, & tout ainsi que tu as un malheur, aussi en ai-je un autre : je suis riche jeune homme, & dépense mon bien à tenir bonne maison, & à faire honneur à tous ceux de ma Cité ; mais c'est une chose estrange à penser que pour tout cela je ne puis trouver homme qui m'aime : par quoi je m'en vais où tu vas, pour avoir conseil comment il se pourroit faire que je fusse aimé. Ainsi donc cheminerent ces deux ensemble. Et quand ils furent arrivés en Jérusalem, ils furent introduits devant Salomon, par le moyen d'un de ses gentilshommes, auquel Melisse dit son affaire en peu de paroles. A qui Salomon répondit : Aime. Et ceci dit, Melisse fut incontinent mis dehors. Et Joseph dit après ce, pourquoi il estoit là. A qui Salomon ne répondit autre chose, sinon : Vas-t'en au pont aux oyes. Et cela dit, Joseph pareillement fut incontinent osté de la présence du Roi. Et sortant, trouva Melisse qui l'attendoit, & lui dit ce qu'il avoit eu pour réponse. Lesquels pensant tous deux à ces paroles, & ne pouvant comprendre l'intelligence d'icelles, ni aucun fruit pour leur affaire, estimant estre moqués, ils se remirent en chemin pour s'en retourner. Or après qu'ils eurent cheminé quelques journées, ils arriverent à une riviere, sous laquelle

Digitized by Google

y avoit un beau pont. Et pource que lors passoit une grande caravane de chevaux & mulets chargés, ils furent contraints d'attendre jusques à ce qu'ils fussent passés; & estant déja presque tous passés, il y eut par fortune un mulet ombrageux qui eut peur, comme nous en voyons souvent, qui ne vouloit passer en façon que ce fust, au moyen de quoi un muletier prit une bille, & le frappa au commencement assez doucement pour le faire passer; mais le mulet se traversant ores d'un costé de la voye & tantost de l'autre, & quelquefois reculant, ne vouloit passer en une sorte ni en une autre; par quoi le muletier courroucé désespérément, commença à lui donner avec la bille les plus grands coups du monde, maintenant en la teste, tantost par les flancs, ores sur la croupe; mais tout cela n'y servoit de rien. Ce que voyant Melisse, & Joseph qui estoient là attendant pour passer, disoient souvent au muletier. Que feras-tu, dis, bourreau? le veux-tu tuer? que ne t'essayes-tu de le mener doucement? il en ira beaucoup plutost que de le bastonner, comme tu fais. Ausquels le muletier répondit: Vous connoissez vos chevaux, & je connois mon mulet, laissez-moi faire avec lui. Et cela dit, il recommença à le charger de coups, dont il lui en donna tant d'un costé & d'autre, que le mulet passa outre, de sorte que le muletier gagna le jeu.

Digitized by Google

Et quand Melisse & Joseph voulurent partir, Joseph demanda à un bon homme qui estoit assis au bout du pont, comment s'appelloit ce lieu ? A qui le bon homme répondit : Monsieur, ce lieu ici se nomme le pont aux oyes. Ce qu'ayant entendu Joseph, il se va incontinent souvenir des paroles de Salomon, & dit à Melisse : Compagnon, je t'oserois bien assurer que le conseil qui m'a esté donné par Salomon pourroit bien estre bon & véritable, parce que je connois fort clairement que je ne sçais pas bien battre ma femme ; mais ce muletier m'a enseigné ce que j'ai à faire. De là à quelques jours après qu'ils furent venus à Antioche, Joseph retint Melisse aucuns jours chez soi, pour se reposer : & estant Joseph fort honorablement recueilli de sa femme, il lui dit qu'elle fist apprester à souper de telle sorte que Mélisse le lui deviseroit. Lequel voyant que Joseph le vouloit ainsi, se délibera en peu de paroles de vouloir deviser ; mais la femme comme elle avoit toujours de coutume, ne fit pas ainsi comme Melisse avoit devisé, ains fit quasi tout le contraire, quoi voyant Joseph, il lui dit tout courroucé : Ne t'avoit-on pas dit en quelle maniere tu devois faire apprester ce souper ? La femme se tournant fierement lui dit : Que veut dire maintenant ceci ? que ne soupes-tu si tu veux souper ? il m'a esté dit autrement, il m'a plu de le faire ainsi : s'il te plaist,

Digitized by Google

qu'il te plaiſe, ſinon, paſſe-t'en. Meliſſe s'émerveilla de la réponſe de la femme, & la blaſma bien fort. Joſeph oyant ceci, dit: Ma femme, tu es encore telle que de coutume; mais croi moi que je te ferai changer de complexion; & ſe tournant vers Meliſſe, dit: Mon ami, nous verrons tantoſt ſi le conſeil de Salomon aura eſté bon; mais je te prie qu'il ne t'ennuye point de le voir, & que tu reputes à jeu ce que je ferai tantoſt, & afin que tu ne m'empeſches, ſouviens-toi de la réponſe que nous fit le muletier, quand nous avions compaſſion de ſon mulet; à qui Meliſſe dit: Je ſuis en ta maiſon, où je n'ai déliberé de faire ſinon ce qu'il te plaira. Joſeph ayant trouvé un baſton rond d'un jeune cheſneau, s'en alla en la chambre où ſa femme s'en eſtoit allée grommelant de dépit, & l'ayant priſe par les cheveux il la jetta à ſes pieds, & commença à la battre déſeſperément avec le baſton. La femme commença premierement à crier, puis à uſer de menaces; mais voyant que pour tout cela ſon mari ne ceſſoit de frapper, elle commença, eſtant déja toute froiſſée, à réquerir merci pour Dieu, & qu'il ne la tuaſt point, diſant encore outre cela, qu'elle ne feroit jamais ſinon ce qu'il lui plairoit. Joſeph pour tout ceci ne laiſſoit à charger deſſus, ains avec plus grande furie une fois que l'autre, ores par les coſtés, & maintenant par les cuiſſes, & tantoſt ſur les

Digitized by Google

épaules, la battant fort, lui rabbatoit les coutures, & jamais il ne cessa jusques à ce qu'il fut las, tellement que pour le faire court, il n'y eut os ni endroit de la bonne Dame qui ne fust meurtri & froissé de coups. Et cela fait, il s'en vint vers Melisse, & lui dit: Nous verrons demain quel miracle aura fait le conseil d'aller au pont aux oyes, puis se reposa un petit, & après s'estre lavé les mains, il soupa avec Melisse. Et quand il fut heure de s'en aller reposer, ils s'en allerent coucher. La pauvre malheureuse femme ne se put à grande peine lever de terre, & se jetta sur le lit, où elle reposa le mieux qu'il lui fut possible, puis le lendemain matin se leva de bonne heure, & fit incontinent demander à son mari ce qu'il vouloit avoir pour disner. Lui se riant de ceci avec Melisse, le dit: & l'heure de disner venue, ils trouverent le disner tout prest, ainsi que Joseph l'avoit ordonné. Au moyen de quoi ils louerent grandement le conseil qu'ils avoient mal entendu du commencement. Et quelques jours après s'estant parti Melisse d'avec Joseph, & retourné qu'il fut en sa maison, il dit à quelque homme sage qui y estoit, ce qu'il avoit eu de Salomon. Lequel lui dit: Il ne te pouvoit donner conseil meilleur ni plus véritable, tu sçais bien que tu n'aimes personne, & que tous les honneurs & plaisirs que tu fais, tu ne les fais point par amitié que tu portes à autrui;

Digitized by Google

mais pour ta gloire. Aime-donc, comme te dit Salomon, & tu seras aimé. Ainsi donc fut chastiée la mauvaise teste de la femme, & le jeune homme en aimant fut aimé.

Don

Digitized by Google

Boucher inv. T. V. N. 12. *Le Mire Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE DIXIEME.

Page

Don Jean, à la priere & requeste de son compere Pierre, fit l'enchantement pour faire devenir sa femme une Jument, & quand ce vint à lui attacher la queue, le compere Pierre, en disant qu'il n'y vouloit point de queue, gasta tout l'enchantement.

Cette Nouvelle que dit la Reine, fit un peu murmurer les Dames, & rire les hommes; mais après qu'elles se furent appaisées, Dioneo commença à parler ainsi: Gracieuses Dames, entre plusieurs Colombes, un Corbeau noir y ajoute plus de beauté que ne feroit pas un Cigne fort blanc; & pareillement entre plusieurs sages, aucunefois un moins sage est non seulement pour croistre la splendeur & beauté à leur maturité, mais encore plaisir & soulas;

au moyen de quoi vous autres Dames estant toutes discrettes & modestes, moi qui ai plutost faute de cerveau qu'autrement, en faisant par mon défaut reluire davantage vostre vertu, vous me devez plus aimer, que si avec plus de valeur je la faisois devenir plus obscure, & par conséquent je dois avoir plus de licence, en me montrant tel comme je suis, & plus patiemment dois-je estre supporté de vous autres, en disant ce que je dirai, que je ne ferois si j'estois beaucoup plus sage. Je vous dirai donc une Nouvelle qui ne sera pas trop longue, en laquelle vous comprendrez combien il faut soigneusement observer les choses commandées par ceux qui font quelque chose par force d'enchantement, & combien il faut peu y faillir, pour gaster tout ce que l'enchanteur auroit fait. Il y eut l'an passé à Barlette un Prestre nommé Dom Jean de Barole, lequel, pource que le benéfice qu'il servoit estoit trop petit pour en pouvoir vivre, commença à porter sur une Jument qu'il avoit, de la marchandise çà & là par les foires de la Pouille, & à acheter & vendre, & allant ainsi par pays, il prit grande accointance avec un qui s'appelloit Pierre de Trois-Saints, qui faisoit ce mesme mestier, avec un sien asne, & en signe d'amitié, à la mode du pays, il ne l'appelloit jamais sinon compere Pierre, & toutes les fois qu'il venoit à Barlette, toujours le menoit à son pauvre benéfice, & là il le couchoit avec

Digitized by Google

lui, & lui faisoit la meilleure chere qu'il pouvoit. Compere Pierre estant d'autre part fort pauvre, & ayant seulement une petite maisonnette en son village de Trois-Saints, qui n'estoit quasi assez grande pour lui, & pour son asne, toutes les fois que Dom Jean arrivoit à Trois-Saints, il le menoit en sa maison, où il le recevoit & honoroit le mieux qu'il pouvoit en reconnoissance de l'honneur qu'il recevoit de lui à Barlette. Toutefois quand se venoit à coucher, compere Pierre ne le pouvoit traiter comme il eust bien désiré, car il n'avoit qu'un petit lit où il couchoit avec sa femme, & estoit force que Dom Jean couchast sur un peu de paille auprès de sa jument, qui estoit logée en une petite estable auprès de l'asne. La femme sçachant le recueil & bon traitement que le Prestre faisoit à son mari, quand il alloit à Barlette, avoit plusieurs fois voulu aller coucher, quand il venoit là, avec une sienne voisine, qui se nommoit Zite Cataprise, afin que le Prestre couchast au lit avec son mari, & l'avoit dit plusieurs fois au Prestre, mais il ne l'avoit jamais voulu; & une fois entre les autres il lui dit: Commere Jeannette, ne vous tourmentez point pour moi, car je suis bien, parce que quand il me plaist je fais devenir cette jument une belle fillette, & suis le mieux du monde avec elle, puis quand je la veux, je la fais retourner jument, & par ainsi je ne l'abandonnerois jamais. La jeune femme s'en

émerveilla, & le croyant fermement, le dit à son mari, lui disant outre ceci : Si estant ton ami, comme tu dis, que ne te fais-tu enseigner cet enchantement afin que tu puisses faire une jument de moi, & faire tes besognes avec l'asne & la jument, & nous gagnerions doublement, & quand nous serions retournés à la maison, tu me pourrois faire retourner femme, comme je suis? Compere Pierre qui estoit un peu plus lourdaud qu'autre chose, crut très-bien ceci, & s'accorda à ce conseil, & commença le mieux qu'il sçut à solliciter Dom Jean qu'il lui enseignast cette chose : Dom Jean s'efforça de le démouvoir de cette sottise; mais n'y pouvant plus contredire, il lui dit : Or sus, puisque vous le voulez, nous nous leverons demain matin devant le jour, comme nous avons accoutumé, & je vous montrerai comme il se fait, il est vrai que ce qui est le plus mal-aisé en cette affaire, c'est d'attacher la queue, comme tu verras. Compere Pierre, & commere Jeannette ayant à peine dormi de toute la nuit, attendoient ce fait ci avec si grand désir, qu'aussitost qu'il fut presque jour, ils se leverent, & appellerent Dom Jean, lequel s'estant levé en chemise, s'en vint en la chambre de compere Pierre, & dit : Je ne sçais personne en ce monde à qui je fisse ceci, sinon à vous, & par ainsi puisqu'il vous plaist, je le ferai; mais il vous faut faire ce que je vous dirai, si vous voulez que cela se

Digitized by Google

fasse. Ceux-ci promirent de faire tout ce qu'il diroit ; au moyen de quoi Dom Jean ayant pris une chandelle, la mit en la main de compere Pierre, & lui dit : Regarde bien comment je ferai, & retiens bien ce que je dirai ; mais garde-toi d'autant que tu t'aimes, que pour chose que tu oyes ou que tu voyes, de ne dire une seule parole, car tu gasterois tout, & prie Dieu seulement que la queue se puisse bien attacher. Compere Pierre prit la chandelle, & dit qu'il le feroit très-bien. Après cela Dom Jean fit dépouiller commere Jeannette toute nue, & la fit mettre à quatre pieds en terre, comme sont les jumens, lui recordant pareillement que pour chose qu'il advint elle ne sonnast mot, & commençant avec les mains à lui toucher le visage & la teste, commença à dire : Ceci soit une belle teste de jument ; & touchant les cheveux : Ceci soit beaux crins de jument ; & puis lui touchant les bras, dit : Et ceci soit belles jambes & beaux pieds de jument ; puis lui touchant l'estomach, & le trouvant dur & rond, fit réveiller & lever debout tel qui n'y estoit appellé, & dit : Et ceci soit belle poitrine de jument, & autant en fit-il sur l'échine, au ventre, aux fesses, aux cuisses, & aux jambes, & à la fin ne lui restant plus autre chose à faire que la queue, ayant levé la chemise & pris le pinot avec lequel il plantoit les hommes, il le mit incontinent en la raye faite pour cela, & dit : Et ceci soit la

belle queue de la jument. Compere Pierre qui jusques ici avoit attentivement regardé tout ce qui s'estoit fait, voyant cette fin, & lui estant avis que cela n'alloit point bien, lui dit: Ho, Dom Jean, je n'y veux point de queue, je n'y veux point de queue. Mais l'humeur radicale par laquelle toutes plantes se prennent, estoit déja coulée, quand Dom Jean l'ayant tiré dehors, dit: Hélas! compere Pierre, qu'as-tu fait? Ne t'avois-je pas dit que tu ne sonnasses mot, pour chose que tu visses? La jument estoit presque toute faite, mais tu as gasté tout le cas en parlant, il n'y a plus d'ordre de la refaire meshui. Compere Pierre dit: Vraiment nous en sommes bien, je n'y voulois pas telle queue, pourquoi ne me disiez-vous, fais-la toi? & avec ce, vous l'attachez trop bas. Pource, dit Jean, que tu ne l'eusses sçu pour la premiere fois attacher comme moi. La jeune femme oyant ces paroles se leva debout, & dit à bon escient à son mari: Ha! beste que tu es, pourquoi as-tu gasté tes besognes & les miennes? Où as-tu jamais vu de jument sans queue? Tu es pauvre, mais ainsi Dieu me soit en aide, s'il ne te seroit bien employé que tu le fusses encore plus. N'y ayant donc plus de moyen de pouvoir faire de la jeune femme une jument, pour les paroles qu'en avoit dites compere Pierre, & elle marrie & faschée se revestit, & compere Pierre tascha à faire son mestier accoutumé, avec un asne,

Digitized by Google

comme il souloit, & n'alla point avec Dom Jean à la foire de Betonte, ni jamais plus depuis ne le requit d'un tel service. Combien il fut ri de cette Nouvelle mieux entendue par les Dames que Dioneo ne vouloit, celle-la le pense, qui encore en rira : mais estant les Nouvelles achevées, & le soleil commençant à perdre sa chaleur, la Reine connoissant que la fin de son gouvernement estoit venue, elle se leva debout, & s'osta la couronne qu'elle avoit sur sa teste, & la mit sur celle de Pamphile, qui estoit demeuré le dernier à recevoir cet honneur, lui disant en sous-riant : Sire, il ne vous est demeuré petite charge, ayant à amender pour estre le dernier, les fautes de moi & des autres, qui ont tenu le lieu que vous tenez, dont Dieu vous preste autant de grace, comme il m'en a presté de vous faire Roi. Pamphile ayant reçu de bon cœur cet honneur, répondit : Vostre vertu & celles de mes autres sujets, fera en sorte que je meriterai, comme les autres ont fait, d'estre loué. Et ayant donné ordre avec le maistre-d'hostel, comme ses prédécesseurs avoient fait, aux choses nécessaires, il se retourna vers les Dames qui attendoient, & dit : La discretion, mes Dames, de nostre Reine d'aujourd'hui, pour donner quelque repos à vos forces, vous donna licence de parler de ce qui plus vous plairoit, par quoi vous estant déja reposées, je suis d'opinion qu'il soit bon de

Digitized by Google

retourner à nostre loi accoutumée, & par ainsi je veux que demain chacune de vous pense de parler de ceci ; c'est à sçavoir de ceux ou celles qui ont fait liberalement ou magnifiquement quelque chose en cas d'amitié ou d'autre chose ; car ces choses en les disant & faisant, embraseront, sans aucun doute, tellement nos cœurs bien disposés à faire toute bonne œuvre, que nostre vie, qui ne peut estre autre que brieve, se perpetuera pour louable renommée en ce corps mortel, ce que chacun qui ne sert, sinon à la panse, comme font les bestes brutes, doit non seulement desirer, mais aussi chercher & accomplir de son pouvoir. Le thesme plut à toute la joyeuse compagnie, laquelle s'estant toute levée, chacun s'adonna par la permission du nouveau Roi aux passe-temps accoutumés, selon que plus il lui venoit à gré, jusques à l'heure de souper, auquel ils furent servis diligemment & par bon ordre ; puis après icelui, se leverent de table pour aller au bal accoutumé. Et quand on eut chanté par aventure mille petites chansons, plus recreatives de paroles que de musique, le Roi commanda à Madame Neiphile, qu'elle en chantast une en son nom. Laquelle tout incontinent commença avec une voix claire à chanter joyeusement ainsi :

Moi jeune fille volontaire,
Chante sur la saison nouvelle,

Digitized by Google

Pensant au bien que ne puis taire.
Par les verds prés, vois m'esgarant,
Entre fleurs blanches & vermeilles,
Comme lis, roses & pareilles,
Puis les voyant tout comparant,
Au teint de l'ami apparant,
Qui m'a prise & tient, comme celle
Qui n'a désir fors de lui plaire,
Moi jeune fille volontaire.
Et quand je trouve quelque fleur,
Qui me semble à lui bien semblable,
Je la baise & cueille, comme aimable,
Parlant à elle par douceur,
Et lui descouvre tout mon cœur,
Puis l'attache à ma guirlande,
Sous mes blonds crins que j'en veux taire,
Moi jeune fille volontaire.
Le plaisir qui de la fleur vient,
Aux yeux, tout tel plaisir me donne,
Comme si je visse en personne,
Celui qui d'amour me tient,
Ce qu'outre en le sentant provient,
Dire, en crains la moindre estincelle,
Les souspirs témoignent l'affaire,
Moi jeune fille volontaire.
Tels souspirs ne me sont pesans,
Comme à quelqu'une d'entre vous,
Mais sortent du cœur chaud, & doux,
Et vers amour s'en vont aisans,
Qui, les sentant forts & plaisans,

S'émeut, & vient de sorte telle,
Que j'en dis : Là, viens moi complaire,
Moi jeune fille volontaire,
Chante sur la saison nouvelle,
Pensant au bien que ne puis taire.

La chansonnette de Neiphile fut grandement louée, & par le Roi, & par toutes les Dames, après laquelle le Roi commanda qu'un chacun s'en allast reposer, pource qu'une grande partie de la nuit estoit déja passée.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gravelot inv. del. T.V.N.XIII. *L.Lempereur Sculp.*

Digitized by Google

DIXIEME JOURNÉE.

En laquelle on devise sous le gouvernement de Pamphile, de ceux qui ont fait liberalement, ou magnifiquement, quelque chose en fait d'amitié ou autre bonne œuvre.

Le soleil commençoit presque à se lever, quand le Roi s'estant éveillé fit appeller les Dames, & ses compagnons ; & après qu'ils furent tous venus, & eurent conclu ensemble du lieu où ils devoient aller à l'ébat, il se mit devant au beau petit pas, accompagné de mes Dames Philomene & Flammette, tous les autres les suivant après, parlant & devisant & répondant beaucoup de choses de ce qu'ils devoient devenir, s'en allerent ainsi passant le temps, puis ayant fait un grand tour, s'en retournerent

Digitized by Google

au palais, parce que le ſoleil commençoit déja trop fort à s'échauffer. Et ayant fait rincer les verres autour de la fontaine, qui voulut boire, but un peu; puis ils s'en allerent promener parmi l'ombre plaiſante du jardin, juſques à l'heure du diſner. Et après qu'ils furent hors de table, & que ceux qui avoient voulu dormir furent éveillés, ils s'aſſemblerent au lieu qui plut au Roi, comme ils avoient de coutume, & là, il commanda à Madame Neiphile de dire la premiere Nouvelle : laquelle joyeuſement commença ainſi.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 14. L. F. Le Mire? sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE PREMIERE

Un Chevalier Florentin servit le Roi d'Espagne, duquel il lui sembla estre mal recompensé. Au moyen de quoi le Roi lui montra par experience certaine, que ce n'estoit pas sa faute, mais le malheur du Chevalier, lui faisant après de grands dons.

Je dois reputer à une très-grande grace, mes cheres Dames, que le Roi m'ait donné le premier lieu à parler d'une si grande chose comme est la magnificence, laquelle, tout ainsi comme le soleil où est la beauté, ornement, clarté & lumiere de tout le ciel, ainsi est-elle de toute vertu. J'en dirai donc une petite nouvelle fort plaisante à mon advis, laquelle ne pourra estre sinon utile & profitable à ramentevoir. Vous devez donc sçavoir qu'entre les autres vertueux

Digitized by Google

Chevaliers qui aient esté long-temps en nostre Cité, Messire Roger de Figiouan a esté l'un d'iceux, & par aventure le plus homme de bien. Lequel estant riche, & de grand cœur, & voyant qu'à bien considerer la qualité de la façon de vivre, & des coutumes de nostre Toscane, lui qui y demeuroit, n'y pourroit gueres, ou point faire démonstration de sa prouesse, délibera de vouloir estre quelque temps au service d'Alfonse Roi d'Espagne, la renommée & valeur duquel paissoit en ce temps-là celle de tout autre Prince. Si s'en alla honorablement en ordre d'armes, de chevaux & de train, devers lui en Espagne, duquel il fut gracieusement reçu. Demeurant donc là Messire Roger, & vivant opulemment, faisant en faits d'armes choses merveilleuses, il se fit bientost connoistre pour un vaillant homme. Et ayant déja demeuré long-temps, regardant fort aux façons de faire du Roi, il lui fut avis qu'il donnoit assez peu discrettement, maintenant à un & tantost à un autre, places, chasteaux, villes & baronnies, comme les donnant à gens qui ne les meritoient point. Et pource qu'il voyoit qu'on ne lui donnoit rien, qui se reputoit pour tel qu'il estoit, il pensa que pour cette occasion sa renommée en diminuoit de beaucoup; si se délibera de s'en aller, & de fait il demanda congé au Roi, qui le lui accorda, & lui fit present d'une des meilleures mules sur qui on monta

Digitized by Google

jamais, & la plus belle, que Messire Roger aima fort pour le grand chemin qu'il avoit à faire. Et après cela le Roi donna charge à un de ses gentilshommes sage & discret, de trouver le moyen qu'il pust chevaucher par le pays, en la compagnie de Messire Roger, de sorte qu'il ne s'apperçust que le Roi l'y eust envoyé, & qu'il recueillist si bien tout ce qu'il lui entendroit dire de lui, qu'il le lui sçust redire, puis que le lendemain après il lui commandast de retourner parler au Roi. Le gentilhomme faisant le guet aussitost que Messire Roger sortit de la ville, il s'accompagna fort dextrement avec lui, faisant accroire qu'il s'en venoit en Italie : chevauchant donc Messire Roger sur la mule que le Roi lui avoit donnée, & cettui-ci parlant d'une chose & d'autre, estant près de neuf heures du matin, il dit : Je crois que ce seroit bien fait de faire pisser nos bestes, & entrant en une estable, elles pisserent toutes excepté la mule ; par quoi chevauchant plus outre, & estant toujours le gentilhomme attentif aux paroles du Chevalier, ils vinrent à passer un ruisseau, & là abreuvant leurs bestes, la mule passa dedans le ruisseau, ce que voyant Messire Roger, il dit : Hé que Dieu te maudisse, beste, tu es faite comme le maistre qui t'a donnée à moi. Le gentilhomme recueillant bien cette parole combien qu'il en eust recueilli plusieurs autres en cheminant tout le jour avec lui, si ne lui en

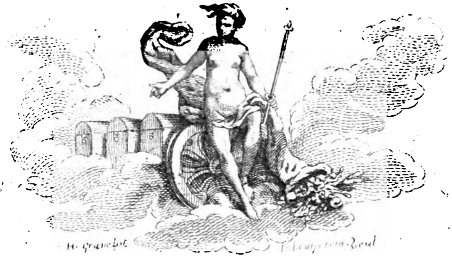
avoit-il ouï dire point d'autre, qui ne fust à sa grande louange du Roi; par quoi le lendemain matin après qu'ils furent montés à cheval, & voulant continuer leur chemin pour aller en Toscane, le gentilhomme suivit le commandement du Roi, ce qui fut cause que Messire Roger retourna incontinent en arriere. Et le Roi ayant déja sçu ce qu'il avoit dit de la mule, il le fit appeller devant lui, & le reçut avec bon visage, lui demandant pourquoi il avoit fait comparaison de lui à sa mule. Messire Roger sans s'estonner avec le visage assuré lui dit: Sire, je fis cette comparaison pource que tout ainsi comme vous donnez où il n'est pas convenable, & que vous ne donnez point où il seroit de raison, ainsi la mule ne pissa point où elle devoit pisser, & là où elle ne le devoit faire, elle le fit. Alors dit le Roi: Messire Roger, si je ne vous ai fait des dons comme j'ai fait à plusieurs autres, qui ne sont rien à comparaison de vous, cela n'est point advenu pour ne vous avoir connu un très vaillant Chevalier & digne de tout bien; mais vostre malheur qui ne m'a laissé faire, a peché en ceci & non moi, & qu'il ne soit vrai je le vous montrerai apertement. A qui Messire Roger répondit: Sire, je ne me plains point de n'avoir reçu aucun don de vous, comme celui qui ne le desiroit pour devenir plus riche, ains seulement de ce que vous n'avez en aucune chose

rendu

rendu témoignage de ma vertu, néanmoins je reçois vostre excuse pour bonne & raisonnable, & suis content de voir ce qu'il vous plaira, combien que je vous croye fermement sans témoignage. Le Roi le mena donc en une sienne grande salle, où, comme il avoit auparavant commandé, il y avoit deux grands coffres fermés, & en la présence de plusieurs personnes il lui dit: Messire Roger, en l'un de ces coffres est ma couronne, mon sceptre Royal, & la pomme, avec plusieurs autres miennes belles ceintures, bagues, anneaux, & joyaux, que j'ai; l'autre est plein de terre, choisissez l'un des deux, & celui que vous prendrez, je le vous donne, & par cela vous pourrez voir qui a esté ingrat envers vos merites, ou moi, ou vostre malheur. Messire Roger voyant que c'estoit le plaisir du Roi, en prit l'un, que le Roi fit ouvrir, & se trouva que c'estoit celui qui estoit plein de terre, & lors le Roi lui dit en riant: Vous pouvez bien voir, Messire Roger, que ce que je vous dis de vostre malheur, est vrai; mais certes vostre valeur merite que je m'oppose à ces forces. Et pource que je sçais très-bien que vous n'avez point de volonté de devenir Espagnol, je ne vous veux donner ici ni chasteau, ni place; mais je veux que le coffre que la fortune vous a osté, soit vostre en dépit d'elle, afin que vous le puissiez emporter en vostre pays, & que de vostre vertu vous

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

vous puiſſiez à bon droit réjouir avec vos voiſins, par le témoignage du don que je vous en ai fait. Meſſire Roger après l'avoir pris & lui avoir rendu les graces qu'un tel préſent meritoit, s'en retourna avec icelui tout joyeux en Toſcane.



H. Gravelot inv. *T. V. N. 15.* *P. E. Tardieu Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE SECONDE

Guinot de Tacco prit pour prisonnier l'Abbé de Clugny, & le guerit d'un mal d'estomach qu'il avoit, puis le laissa aller; lequel Abbé (quand il fut de retour à Rome) réconcilia Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hospital.

La magnificence dont le Roi Alfonse avoit usé envers le Chevalier Florentin, avoit déja esté louée de tous, quand le Roi (à qui elle avoit fort plu) commanda à Madame Elise qu'elle suivist, laquelle incontinent commença : Délicates Dames, si un Roi a esté magnifique & qu'il ait usé de sa magnificence envers un qui lui a fait service, cela ne peut estre que louable & bien grande chose. Mais que dirons-nous si on raconte qu'un homme d'Eglise ait usé d'une

Digitized by Google

magnificence merveilleuse envers telle personne; que s'il fust devenu son ennemi, il n'en eust esté blasmé de qui que ce soit? Certes autre chose n'en sçauroit-on dire, sinon que celle du Roi fut vertu, & celle de l'homme d'Eglise miracle, comme ainsi soit qu'ils sont plus avaricieux que les femmes, & ennemis pour la vie de toute liberté. Et combien que tout homme naturellement désire la vengeance des offenses qu'il a reçues, les gens d'Eglise (comme on voit) jaçoit qu'ils preschent la patience & commandent sur tout la rémission des offenses, ils la pourchassent plus furieusement que les autres hommes. Laquelle chose, c'est à sçavoir qu'un homme d'Eglise ait esté magnifique, vous le pourrez apertement connoistre par ma Nouvelle qui suit. Guinot de Tacco fut par sa fierté & par ses pilleries homme grandement renommé, lequel estant chassé de Sienne, & ennemi des Comtes de Saint Flour, il fit tant que la ville de Radicosan se rebella contre l'Eglise de Rome, & y demeurant, il faisoit détrousser par ses satellites tous ceux qui passoient là à l'entour. Or Boniface huitieme estant Pape à Rome, l'Abbé de Clugny, qu'on tient pour un des plus riches Prélats du monde, vint à Rome, & là s'estant gasté l'estomach pour les excès qu'il avoit faits à trop boire & manger, il fut conseillé par les médecins de s'en aller aux bains à Sienne, où il gueriroit sans faute. Au moyen de quoi

Digitized by Google

ayant eu licence du Pape, il se mit en chemin avec grande pompe de cariage, de mulets, de chevaux & de train, sans se soucier du bruit qu'on disoit de Guinot. Lequel sçachant sa venue, tendit ses filets, & sans en perdre un seul page, il enferma Monsieur l'Abbé avec tout son train & son bagage en un lieu estroit, dont il ne pouvoit sortir; & cela fait, il envoya un de ses plus suffisans satrapes bien accompagné, devers Monsieur l'Abbé, qui lui dit de sa part fort gracieusement, que son plaisir fust de vouloir venir descendre chez Guinot au chasteau. Ce qu'oyant l'Abbé il répondit tout en colere, qu'il n'en feroit rien, comme celui qui n'avoit que faire avec Guinot, mais qu'il passeroit outre, & qu'il voudroit bien voir qui l'empescheroit de passer. A qui le messager dit bien humblement: Monsieur, vous estes arrivé en ce lieu, où nous ne craignons autre force que de Dieu, & où les excommunications & interdictions sont toutes excommuniées, & par ainsi vostre plaisir sera pour le mieux de complaire en ceci à Guinot. Cependant que toutes ces paroles se disoient, le lieu fut soudainement tout environné de satellites & brigans; par quoi Monsieur l'Abbé se voyant pris avec tous ses gens, prit son chemin tout courroucé vers le chasteau, & toute sa compagnie, & son cariage avec lui. Et quand il fut descendu, on le mit (comme Guinot l'avoit ordonné) tout seul en une petite

Digitized by Google

chambre du Palais fort obſcure & mal-aiſée, & tous les autres de ſa compagnie furent chacun ſelon ſa qualité très-bien logés dans le chaſteau, & les chevaux & tous les coffres & les hardes miſes en ſureté, ſans toucher à aucune choſe, & ceci fait Guinot s'en alla vers Monſieur l'Abbé, & lui dit : Monſieur, Guinot de qui vous eſtes hoſte, vous envoye prier qu'il vous plaiſe lui déclarer où vous alliez & pour quelle occaſion. L'Abbé, lequel comme ſage avoit un peu abbaiſſé ſon orgueil, lui dit où il alloit, & pour quoi. Guinot après avoir ouï ceci s'en alla, & penſa en ſoi-meſme de le vouloir guerir ſans bain, & faiſant toujours faire un bon grand feu en la chambrette où il eſtoit, & la bien garder, il ne retourna vers lui juſques au lendemain matin qu'il lui porta en une ſerviette fort blanche, deux laiſches de pain roſti, & un grand verre de vernace de Gorniglie, de celle que l'Abbé meſme avoit apportée, & dit à Monſieur l'Abbé : Monſieur, quand Guinot eſtoit plus jeune qu'il n'eſt, il eſtudia en médecine, & dit qu'il n'apprit point meilleure médecine contre le mal d'eſtomach, que celle qu'il vous fera, de laquelle ces choſes que je vous apporte, ſont les préparatifs, & par ainſi prenez-les & vous reconfortez. L'Abbé qui avoit plus de faim que déſir de cauſer, mangea (encore qu'il le fiſt par dedain) le pain, & but la vernace, puis entra en pluſieurs propos hautains, & fit beaucoup

de demandes à Guinot, mettant outre cela tout plein de chose en déliberation, mesme il requit de voir Guinot. Lequel oyant toutes ses paroles en laissoit aller la plus grande partie comme vaines, & aux autres il répondoit fort courtoisement, l'assurant que Guinot le visiteroit le plutost qu'il pourroit. Et cela dit, se partit d'avec lui, & n'y retourna depuis jusques au lendemain matin avec autant de pain rosti, & de vernace, comme il avoit fait la premiere fois, & en telle sorte il le tint plusieurs jours, jusques à tant qu'il s'apperçut que Monsieur l'Abbé avoit mangé des febves seiches, que Guinot avoit secrettement portées, & laissées tout à escient en la chambre, par quoi il lui vint demander de la part de Guinot comment il se trouvoit de son estomach : à qui l'Abbé répondit : Je ne me trouverois que trop bien, si j'estois hors de ses mains, & qu'après cela je trouvasse de quoi manger ; car ses médecines m'ont si bien gueri, que je meurs de faim. Guinot s'en alla alors faire accommoder une belle chambre ; & la tapisser des meubles mesme de Monsieur l'Abbé, puis il fit apprester un beau festin, où il assembla avec ceux de la ville, plusieurs de la famille de Monsieur l'Abbé, & après s'en alla vers lui la matinée suivante, & lui dit : Monsieur, puisque vous vous sentez bien, il est temps de sortir de l'infirmerie. Et l'ayant pris par la main, le mena en la chambre préparée

Digitized by Google

où il le laiſſa avec ſes gens meſmes, & cependant alla donner ordre que le feſtin fuſt magnifique. L'Abbé ſe recrea quelque peu avec ſes gens, auxquels il conta quelle avoit eſté ſa vie, & eux tous lui dirent qu'ils avoient eſté merveilleuſement bien traités de Guinot. Quand l'heure du diſner fut venue, Monſieur l'Abbé & toute ſa compagnie furent très-bien ſervis de bonnes viandes & de bon vin, ſans que Guinot ſe laiſſaſt encore connoiſtre à l'Abbé; mais après que l'Abbé euſt eſté traité quelques jours en cette maniere, Guinot fit apporter en une grande ſalle, toutes les hardes de l'Abbé; & pareillement fit amener en une court qui eſtoit à la vue de ladite ſalle, tous ſes chevaux, juſques à la plus méchante haridelle qui y fuſt, puis s'en alla vers l'Abbé, & lui demanda comment il ſe trouvoit de la ſanté, & s'il ſe ſentoit aſſez fort pour pouvoir aller à cheval. A qui l'Abbé répondit qu'il n'eſtoit que trop fort, & bien gueri de ſon eſtomach, mais qu'il ſe porteroit bien encore mieux à toute heure qu'il pourroit ſortir hors des mains de Guinot. Guinot le mena alors en la ſalle où eſtoient toutes ſes hardes, & tous ſes gens, & l'ayant fait appuyer ſur une feneſtre par où il pouvoit voir tous ſes chevaux, il lui dit: Monſieur, vous devez ſçavoir qu'aucune laſcheté ou méchanceté de courage n'ont jamais conduit Guinot de Tacco (qui eſt moi) à devenir gueteur de chemin,

Digitized by Google

& ennemi du Pape, & de toute la Cour Romaine, ç'a esté seulement le désir de pouvoir défendre sa vie, & son honneur, se sentant Gentilhomme, & se voyant chassé de sa maison, ayant outre cela beaucoup d'ennemis. Mais pource que vous me semblez un Seigneur notable, je ne veux point (encore que je vous aye gueri de vostre estomach) vous traiter comme je ferois un autre, des biens duquel (quand je le tiendrois en mes mains comme je vous fais) je me ferois telle part qu'il me plairoit, ains suis content que vous-mesme considerant ma nécessité, me fassiez telle part de ce que vous avez ici qu'il vous plaira, car tout est ici devant vous, & si vous pouvez voir de cette fenestre là bas en la court tous vos chevaux, par quoi prenez en partie, & le tout s'il vous plaist, & dòresnavant l'aller & le demeurer ici sont en vostre pleine liberté. L'Abbé s'estonna grandement qu'en un voleur de chemins, il y eust paroles si liberales, & lui plaisant fort; soudainement l'ire & le courroux qu'il avoit auparavant contre Guinot, furent changés en bonne & cordiale amitié, & le courut embrasser, en lui disant: Je fais bon vœu à Dieu que pour gagner l'amitié d'un tel homme comme je vois que tu es, j'endurerois de recevoir plus grande injure que celle qui m'a semblé jusques à maintenant que tu m'ayes faite; maudite soit la fortune qui te contraint à

Digitized by Google

faire mestier si malheureux. Et après ce fait il lui laissa la plus grande part de son bien, & s'en retourna à Rome avec le moins de chevaux & les gardes qu'il put. Le Pape avoit sçu la prise de Monsieur l'Abbé, & combien qu'il en eust esté fort déplaisant, si est-ce qu'aussitost qu'il le vit, il lui demanda comment les bains lui avoient profité. A qui l'Abbé répondit en sousriant : Saint Pere, j'ai trouvé un très-sçavant médecin plus près d'ici que les bains ne sont, qui m'a parfaitement gueri ; & lui conta comment, dont le Pape se mit fort à rire ; & l'Abbé continuant son propos, mû d'un courage magnifique, demanda une grace au Pape ; lequel pensant qu'il lui dust demander autre Abbaye que celle qu'il avoit, lui offrit liberalement de faire ce qu'il demanderoit. Alors l'Abbé dit : Saint Pere, ce que je délibere de vous demander, est qu'il vous plaise remettre en vostre grace Guinot de Tacco mon médecin, parce qu'entre tous les hommes vertueux, & dont on doit faire estime, que j'acointai jamais, il en est pour certain l'un des plus, & du mal qu'il fait, j'en répute le péché plus grand à la fortune qu'à lui, laquelle s'il vous plaist lui changer, & lui donner chose dont il puisse vivre selon son estat, je ne fais aucun doute qu'en peu de temps il ne vous en semble ce qu'il me semble. Le Pape, qui estoit magnanime & amateur d'hommes vertueux, entendant cela,

Digitized by Google

lui dit qu'il le feroit volontiers s'il estoit tel comme il disoit, & qu'il le fist venir en fureté. Guinot s'en vint donc tout assuré en la Cour de Rome, comme il plut à l'Abbé, où il ne fut gueres auprès du Pape, qu'il ne le réputast homme de valeur; l'ayant réconcilié à soi, il lui donna un bon grand Prieuré de ceux de l'Hospital, l'ayant fait faire Chevalier dudit Hospital. Lequel depuis tant qu'il vécut, se tint pour ami & serviteur de la sainte Eglise, & de l'Abbé de Clugny.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 16. P. F. Tardieu Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE TROISIEME

Mitridanes envieux de la liberalité de Nathan, & l'allant chercher pour le tuer, parla à lui sans le connoistre, & estant informé par lui-mesme du moyen de ce faire, il le trouva en un petit bois comme il lui avoit dit, lequel le reconnoissant en eut honte, & devint son ami.

Il sembloit à toute la compagnie avoir ouï chose qui ressemblast à un miracle, qu'un homme d'Eglise eust mis à exécution quelque chose magnifique; mais le deviser des Dames cessant déja, le Roi commanda à Philostrate qu'il passast outre, lequel incontinent commença en disant: Nobles Dames, la magnificence du Roi d'Espagne fut grande, & celle de l'Abbé de Clugny, chose par aventure non jamais ouye; mais

Digitized by Google

il ne vous semblera pas, peut-estre, chose moins émerveillable, quand vous entendrez dire qu'un homme pour user d'une grande liberalité envers un autre qui désiroit de le tuer, se soit secrettement disposé de lui donner sa vie, & l'eust fait si l'autre l'eust voulu prendre, comme je délibere de vous le faire connoistre par une mienne petite Nouvelle. C'est chose toute assurée, au moins si on peut ajouter fci aux paroles d'aucuns Genevois & d'autres hommes qui ont esté en ces quartiers-là, qu'ès pays du Catay, il y eut jadis un gentilhomme riche sans comparaison, nommé Nathan, lequel avoit un sien lieu joignant un grand chemin, par lequel chacun qui venoit de Ponant pour aller en Levant, ou de Levant vers Ponant, estoit quasi contraint de passer; & ayant le cœur grand & liberal, & desirant de le faire connoistre tel par experience, fit assembler sur le lieu plusieurs maistres massons & charpentiers, & y fit faire en peu de temps l'un des plus beaux, plus grands & plus riches palais qui jamais eust esté vu, qu'il fit après meubler de toutes choses nécessaires pour recevoir & faire honneur à tous gentilshommes qui y passeroient; & ayant fort grand nombre de serviteurs, il y faisoit recueillir & honorer tous ceux qui alloient & venoient. Or cette louable coutume persévera si long-temps, que déja non seulement le Levant, mais le Ponant le connoissoit par réputation. Et estant déja devenu chargé

d'ans, mais non pourtant las d'eſtre liberal, advint que ſa renommée vola juſques aux oreilles d'un jeune homme appellé Mitridanes, qui eſtoit d'un pays aſſez proche du ſien : lequel ſe ſentant non moins riche que Nathan, & devenu envieux de ſa vertu & liberalité, propoſa en ſoi-meſme de l'annuller ou offuſquer par une plus grande. Et ayant fait baſtir un palais ſemblable à celui de Nathan, commença à faire les plus démeſurées courtoiſies à tous ceux qui alloient & venoient par là qu'on vit jamais, tellement que ſans doute il acquit un grand bruit en peu de temps. Or advint un jour qu'eſtant Mitridanes tout ſeul en la cour de ſon palais, une pauvre femme qui entra par l'une des portes d'icelui, lui demanda l'aumoſne, & l'eut ; & retournée par la ſeconde porte, & s'adreſſant encore à lui, elle l'eut, & ainſi ſucceſſivement juſques à la douziéme fois, & à la treiziéme qu'elle retourna, Mitridanes dit : Bonne femme, tu y viens fort ſouvent, & toutefois il ne laiſſa de lui donner encore l'aumoſne. La vieille dit, quand elle eut ouï cette parole : O liberalité de Nathan, combien tu es merveilleuſe, qu'eſtant entrée par trente-deux portes qu'a ſon Palais comme cettui-ci, & lui ayant toujours demandé l'aumoſne, jamais il n'a fait ſemblant de me reconnoiſtre, & toujours l'ai eue, & je ne ſuis encore venue ici que par treize fois, & ai eſté reconnue & repriſe, & diſant ainſi elle s'en alla ſans plus y retourner. Quand

Digitized by Google

Mitridanes eut ouï les paroles de la vieille, il entra en une grande colere, comme celui qui jugeoit que ce qu'il entendoit dire de la renommée de Nathan, fust diminution de la sienne, & dit : Hé ! malheureux que je suis, quand sera-ce que je pourrai atteindre à la liberalité des grandes choses de Nathan, non pas le surpasser comme je cherche, quant aux plus petites, je ne peux l'approcher ? Vraiment, je me travaille bien en vain si je ne l'oste de ce monde, ce que (puisque la vieillesse n'en dépesche la terre) il faut que je fasse de mes propres mains. Et avec cette furie, sans communiquer sa déliberation à personne, il monta à cheval avec un peu de compagnie, & en trois journées il arriva où Nathan demeuroit, & lors il commanda à ses gens de ne point faire semblant qu'ils fussent avec lui, ni pareillement de le connoistre, ains qu'ils se pourvussent de logis, jusques à ce qu'ils eussent autres nouvelles de lui. Mitridanes étant donc arrivé là sur le soir & demeuré seul, trouva, près du beau palais, Nathan tout seul, lequel sans estre vestu pompeusement s'en alloit à son ébat. A qui, ne le connoissant point, il demanda s'il ne lui sçauroit enseigner où Nathan se tenoit. Nathan lui répondit soigneusement : Mon fils, il n'y a personne en ce quartier qui te le sçache mieux montrer que moi, & par ainsi, quand il te plaira, je t'y menerai. Mitridanes dit qu'il lui feroit bien fort grand plaisir, mais qu'il ne vouloit point, s'il estoit

Digitized by Google

estoit possible, estre vu ni connu de Nathan. Et cela ferai-je bien encore, dit Nathan, puisqu'il te plaist. Estant donc descendu de cheval, il s'en alla avec Nathan, qui bientost le mit en plusieurs devis jusques au beau palais, & là Nathan fit prendre incontinent par un de ses serviteurs le cheval de Mitridanes, & lui dit à l'oreille, qu'il allast soudainement donner ordre vers tous ceux de sa maison, que personne ne dist au jeune homme que ce fust lui qui fust Nathan, & ainsi fut fait. Mais après qu'ils furent devant le palais, Nathan mit Mitridanes en une fort belle chambre, où personne ne le voyoit, sinon ceux qu'il avoit députés pour le servir, & lui faisant faire beaucoup d'honneur, lui-mesme lui tenoit compagnie. Avec lequel Mitridanes demeurant, il lui demanda encore qu'il lui portast reverence comme à son pere, qui il estoit. A qui Nathan répondit : Je suis un petit serviteur de Nathan, qui dès le temps de ma jeunesse me suis envieilli avec lui, & si jamais il ne m'a élevé à autre chose qu'à ce que tu vois : par quoi encore qu'un chacun se loue fort de lui, je ne m'en puis guere louer. Ces paroles donnerent quelque espérance à Mitridanes de pouvoir exécuter avec plus de conseil & de sureté sa méchante déliberation. Nathan lui demanda alors fort gracieusement qui il estoit, & pour quelle affaire il estoit venu là, lui offrant aide & conseil en ce qui lui seroit possible. Mitridanes alors songea quelque peu avant

que de répondre, & à la fin déliberant de se fier en lui, lui requit avec un grand circuit de paroles sa foi, & après cela son conseil & son aide, puis lui découvrit entierement qui il estoit, pourquoi il estoit venu, & la cause qui l'avoit amené. Nathan entendant les paroles & la méchante déliberation de Mitridanes, devint en soi tout changé : toutefois sans en faire autre semblant, lui répondit d'un grand cœur, & avec un ferme visage : Mitridanes, ton pere ne fut gentilhomme & de grand cœur, duquel tu veux, à ce que je vois, dégénerer de bonne sorte, ayant fait une si haute entreprise comme tu as, j'entens d'estre liberal à un chacun, & loue grandement l'envie que tu portes à la vertu de Nathan, parce que s'il y en avoit beaucoup de tels, le monde qui est miserable deviendroit bientost riche, & te promets que la déliberation que tu m'as déclarée, sera tenue secrette, à laquelle je te puis plutost donner conseil que grand aide, & le conseil est cettui-ci : Tu peux voir de là où nous sommes, un petit bois, qui est par avanture à un quart de lieue près d'ici, auquel Nathan va quasi tous les matins se promener, & y demeurer assez longtems : là il te sera facile de le trouver, & d'en faire ton plaisir ; & si tu le tues, tu t'en iras, afin que tu t'en puisses retourner sans empeschement chez toi, non par ce chemin par où tu es venu ici, mais par celui que tu vois à main gauche, qui sort hors du bois, parce qu'encore qu'il ne

Digitized by Google

soit si hanté comme l'autre, si est-il le plus court pour aller à la maison, & le plus sûr pour toi. Quand Mitridanes eut ainsi esté informé, & que Nathan fut parti d'avec lui, il fit sçavoir secrettement à ses gens qui estoient pareillement logés chez Nathan, en quel lieu ils le devroient attendre le lendemain. Or quand le jour fut venu, Nathan n'ayant point le cœur variable au conseil qu'il avoit donné à Mitridanes, & moins encore changé en aucune partie, s'en alla tout seul au petit bois pour recevoir la mort. Mitridanes, quand il fut levé, & qu'il eut pris son arc & son épée, car il n'avoit point d'autres armes, monta à cheval & s'en vint au petit bois, où il vit de loin Nathan qui s'en alloit promenant tout seul, & ayant déliberé avant que l'assaillir de le vouloir voir & de l'ouir parler, il courut vers lui, & l'ayant pris par la bande qu'il avoit en sa teste, lui dit: Vieillard, tu es mort. A qui Nathan ne répondit autre chose sinon, je l'ai donc merité. Quand Mitridanes ouit sa voix & qu'il l'eut regardé au visage, il connut soudainement que c'estoit celui qui l'avoit bénignement reçu, familierement accompagné, & fidelement conseillé: par quoi sur l'heure sa fureur s'abaissa, & son courroux se convertit en honte. Au moyen de quoi ayant jetté à terre son épée qu'il avoit déja déguainée pour le frapper, il descendit de cheval, & courut se jetter aux pieds de Nathan son pere, & lui dit en pleurant: Je connois

Digitized by Google

manifestement, mon très-cher pere, votre liberalité, considerant avec quelle industrie vous estes venu ici pour me donner votre vie, à laquelle n'ayant de ma part aucun droit, je me montrai à vous-mesme désireux de l'avoir : mais notre Seigneur plus soigneux de mon devoir que moi-mesme, m'a, sur le droit point qu'il en estoit plus de besoin, ouvert les yeux de l'entendement, que l'envie maudite m'avoit bouchés, & par ainsi tant plus vous avez esté prompt à me complaire, tant plus je connois meriter la punition de mon erreur. Prenez donc de moi, s'il vous plaist, telle vengeance que vous jugez estre convenable à mon péché. Nathan fit lever Mitridanes debout, & le baisa & embrassa tendrement, puis lui dit : Mon fils, il ne te faut point demander ni obtenir pardon pour l'entreprise que tu avois faite, bonne ou mauvaise que tu la veuilles nommer, car tu ne pourchassois de m'oster la vie par haine que tu me portasses, mais seulement pour estre réputé le meilleur : tiens-toi donc assuré de moi, & sois certain qu'il n'y a homme vivant que j'aime tant comme toi, considerant la grandeur de ton courage, qui ne t'es point adonné à amasser de l'argent comme font les miserables, mais à dépendre celui qui est amassé : n'ayes point de honte de m'avoir voulu tuer pour devenir fameux, ni ne crois point que je m'en émerveille : car les Empereurs & les plus grands Rois n'ont quasi jamais étendu

Digitized by Google

leurs Royaumes, & par conséquent leur renommée avec autre art que de tuer, non pas un homme comme tu voulois faire, mais un nombre infini, & brusler pays, & abbattre villes; par quoi si pour te faire plus fameux, tu me voulois tuer tout seul, tu ne faisois chose nouvelle ni dont on se doive émerveiller, ains chose qui se fait tous les jours. Mitridanes n'excusant plus sa malheureuse déliberation, mais louant l'honneste excuse que Nathan avoit trouvée, vint jusques à lui dire, en devisant avec lui, qu'il s'ébahissoit merveilleusement comment il s'estoit pu conduire jusques à vouloir mourir, & en ceci lui vouloir donner moyen & conseil. Je ne veux, Mitridanes, que tu t'émerveilles de mon conseil ni de ma déliberation, parce que depuis l'âge que je fus en mon liberal arbitre, & que j'eus déliberé de faire cela mesme que tu as entrepris de faire, jamais aucun ne vint chez moi que je ne l'aye contenté (si j'ai pu) de ce qu'il m'a demandé : tu y es venu désirant ma vie : pourquoi voyant que tu la demandois, je déliberai incontinent de te la donner, afin que tu fusses le seul homme qui jamais fust parti d'ici, sans avoir ce qu'il demandoit. Prens-la donc si elle te plaist, je t'en prie encore, car je n'ai jamais trouvé homme qui l'ait désirée, & ne sçais quand j'en pourrai trouver quelqu'un qui la prenne sitost qu'il la demandera; & quand bien il adviendroit que j'en trouverois quelqu'un, je connois très-

Digitized by Google

bien que tant plus je la garderai, de moindre estime sera-t-elle; & par ainsi avant qu'elle soit devenue plus vile, prens-la, je t'en prie. Mitridanes ayant fort grande honte, dit: Jà à Dieu ne plaise que séparant de vous une chose si chere comme est votre vie, je la prenne, ni seulement que je la désire comme je faisois nagueres, à laquelle je ne voudrois diminuer de ses ans, mais y ajouterois volontiers des miens si je pouvois. A qui Nathan soudainement dit: Et si tu peux, y en veux-tu ajouter? & tu me feras faire envers toi ce que je ne fis oncques envers personne, c'est à sçavoir prendre de tes choses que je ne pris jamais d'autrui. Oui, dit incontinent Mitridanes. Alors, dit Nathan: Tu feras donc ce que je te dirai, tu demeureras ainsi jeune que tu es, ici en ma maison, & auras nom Nathan, & je m'en irai à la tienne, & me ferai toujours appeller Mitridanes. Alors Mitridanes répondit: Si je sçavois aussi bien faire comme vous sçavez, & avez sçu, je prendrois bientost ce que vous m'offrez, mais pour ce qu'il me semble estre plus que certain, que mes œuvres diminueroient la renommée de Nathan; je ne veux point gaster en autrui ce que je ne sçais ajuster en moi, & par ainsi je ne le prendrai point. Après que ces propos, & plusieurs autres plaisans furent tenus entr'eux deux, ils s'en vinrent comme il plut à Nathan vers le palais, où Nathan plusieurs jours fit de l'honneur & beaucoup à Mitridanes, &

Digitized by Google

le conſeilla & conforta tant qu'il put de perſévérer toujours en ſa haute & grande déliberation. Et Mitridanes voulant s'en retourner avec ſa compagnie chez lui, Nathan, après lui avoir très-bien fait connoiſtre qu'il ne le pouvoit jamais ſurpaſſer en liberalité, lui donna congé.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. *T. V. N. 17.* *Flipart Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE QUATRIEME

Meſſire Gentil de Cariſcendi eſtant venu de Modene, tira de la ſepulture une femme qu'il aimoit, qu'on avoit enſevelie pour morte, laquelle après qu'elle fut revenue enfanta un enfant maſle, lequel meſſire Gentil rendit après avec la mere, à meſſire Nicolas Chaſſennemi ſon mari.

Il ſembla à tous choſe étonnante qu'une perſonne ne fuſt liberale de ſon propre ſang, & affermerent pour vrai, que Nathan avoit ſurpaſſé la liberalité du Roi d'Eſpagne & de l'Abbé de Clugny: mais après que les uns & les autres en eurent dit beaucoup de choſes, le Roi regardant vers Madame Laurette, lui fit ſigne qu'il vouloit bien qu'elle diſt. Au moyen de quoi elle commença incontinent: Mes jeunes Dames, les

Digitized by Google

choses qui ont esté racontées sont magnifiques & belles, & ont tant atteint la hauteur des magnificences, qu'il me semble n'estre demeuré aucune matiere à nous qui avons à dire, par où nous puissions nous élargir & promener en devisant, si nous ne voulons mettre la main aux faits d'amour, qui n'ont jamais faute de sujet, en quelque maniere que ce soit. Parquoi tant pour ceci que pour ce à quoi notre âge se doit principalement induire, il me plaist de vous raconter une magnificence dont usa un amoureux, laquelle, quand tout sera bien consideré, ne vous semblera par avanture moindre qu'aucune des autres, au moins s'il est vrai qu'on donne les trésors, qu'on oublie les inimitiés, & qu'on mette la propre vie, l'honneur & la renommée (qui est beaucoup plus) en mille dangers, pour pouvoir posséder la chose aimée. Il y eut doncques à Boulogne, Cité très-noble de Lombardie, un Chevalier de fort grand respect pour sa vertu, nommé Messire Gentil Cariscendi, lequel devint amoureux en sa jeunesse d'une gentille femme, appellée Madame Catherine, femme d'un nommé Messire Nicolas Chassennemi. Et pource que durant cette amitié il avoit assez mauvais contr'échange de l'affection qu'il portoit à cette Dame, il s'en alla, comme désesperé, estre Potestat de Modene, où il estoit appellé. En ce temps-ci, le mari estant hors de Boulogne,

& la Dame en un sien héritage aux champs, près d'environ une lieue & demie de la ville, où elle s'en estoit allée demeurer, parce qu'elle estoit grosse, advint qu'elle fut surprise soudainement d'un accident, qui fut tel, & de si grande force, qu'on ne connut plus aucun signe de vie en elle, ainsi fut jugée, mesme de quelque médecin qui y vint, pour toute morte. Et pource que ses plus proches parentes disoient lui avoir ouï dire qu'elle ne pouvoit pas encore estre grosse de si long-temps, que l'enfant fust parfait, sans s'en donner autre empeschement; & après l'avoir pleurée, ils la firent ensevelir telle qu'elle estoit en une sépulture d'une Eglise qui estoit là auprès. Laquelle chose fut incontinent faite sçavoir à Messire Gentil, par un sien ami, lequel encore qu'il eust esté très-mal pourvu de sa grace, si en fut-il fort déplaisant, disant à la fin en soi-mesme: Or çà, madame Catherine, tu es morte, & je ne sçus jamais avoir, durant ta vie, un seul regard de toi: par quoi, maintenant que tu ne te pourras défendre, il faut certes que, ainsi morte que tu es, je te dérobe quelque baiser. Et cela dit, estant déja nuit, & ayant donné ordre qu'on ne sçust rien de son partement, il monta à cheval avec seulement un sien serviteur, & sans arrester en lieu du monde, il s'en vint droit où la Dame estoit ensevelie, & ayant ouvert la sepulture, il entra incontinent dedans, &

s'estant couché auprès d'elle, approcha son visage de celui de la Dame, & plusieurs fois la baisa avec grande abondance de larmes. Mais comme nous voyons que l'appetit des hommes n'est jamais content, ains qu'il désire toujours davantage, mesmement celui des amoureux, lui ayant déliberé de ne demeurer là, & de s'en aller, il dit : Hé, Dieu, pourquoi ne lui touché-je, puisque je suis ici, un peu le tetin, aussi bien ne le toucherai-je jamais plus, ni ne le touchai oncques? Vaincu donc de cet appetit, il lui mit la main sur le sein, & l'ayant tenue là par quelque espace de temps, il lui fut avis de sentir quelque chose qui battoit le cœur de la Dame, & après qu'il eut chassé toute peur de soi, en cherchant avec plus de sentiment, il trouva pour certain que cette-ci n'estoit point morte, combien qu'il jugeast qu'il n'y avoit gueres de vie. Par quoi le plus doucement qu'il put, il la tira avec l'aide de son serviteur du monument, & l'ayant mise devant son cheval, il la porta secrettement en sa maison à Boulogne chez soi. Messire Gentil avoit sa mere, qui estoit une sage & vertueuse Dame, laquelle après avoir entendu de son fils tout le cas par le menu, mue de compassion, sans que personne en sçust rien, avec force grand feu, & quelque bain qu'elle fit, retourna la vie égarée à cette-ci, laquelle aussitost qu'elle fut revenue jetta un grand

soupir, & dit : Hélas ! où suis-je à cette heure ? A qui la bonne Dame dit : Conforte-toi ma mie, tu es en bon lieu. Cette-ci, quand elle fut toute retournée à soi, & regardant autour d'elle, ne connoissant encore bien où elle estoit, & voyant devant elle Messire Gentil, elle pria sa mere de lui dire comment elle estoit venue là. A laquelle Messire Gentil conta par ordre toute l'histoire, dont elle se plaignant, lui rendit un peu après les plus grandes graces qu'elle put, puis le pria par l'amitié qu'il lui avoit autrefois portée, & pour sa courtoisie, qu'elle ne reçust de lui en sa maison chose qui fust moins qu'honorable à elle ni à son mari, & qu'aussitost qu'il feroit jour il l'en laissast retourner chez elle. A qui Messire Gentil répondit; Madame, quoique j'aye désiré de vous par le passé, je ne délibere maintenant ni jamais, puisque notre Seigneur m'a fait cette grace que de mort à vie il vous a rendue à moi, moyennant l'amitié que je vous ai portée par ci-devant, de vous demander ou faire ici ni ailleurs, sinon comme à ma propre sœur : mais cette bonne œuvre que j'ai faite cette nuit pour vous, merite bien quelque bonne récompense : par quoi je veux que vous ne me refusiez point une grace que je vous demanderai. A qui la Dame répondit bénignement qu'elle en estoit toute preste, pourvu qu'elle fust honneste, & en sa puissance,

Messire Gentil dit alors : Madame, tous vos parens & tous ceux de Boulogne croyent & tiennent pour tout certain que vous estes morte, par quoi il n'y a personne qui vous attende plus chez vous, & par ainsi la grace que je vous demande est qu'il vous plaise de demeurer céans secrettement avec ma mere, jusques à tant que je retourne de Modene, qui sera bientost ; & l'occasion pourquoi je vous demande ceci, est pource que j'ai intention de faire de vous en la présence des principaux de cette ville, un beau & agréable présent à votre mari. La Dame se connoissant grandement obligée au Chevalier, & aussi que la requeste estoit honneste, elle se disposa de faire ce qu'il demandoit, combien qu'elle désirast fort de réjouir ses parens de sa vie, & ainsi elle lui promit sur sa foi ; & à peine avoit-elle achevé ces paroles, qu'elle sentit le mal de l'enfant, par quoi avec l'aide de la mere de Messire Gentil, elle ne demeura gueres qu'elle n'accouchast d'un beau fils ; qui augmenta grandement la joie de Messire Gentil & d'elle. Messire Gentil commanda qu'on eust toutes les choses qui seroient nécessaires, & qu'elle fust servie comme si c'estoit sa propre femme : puis s'en retourna secrettement à Modene, où quand il eut achevé le temps de son office, & qu'il s'en devoit retourner à Boulogne, il donna ordre à faire en sa maison un beau festin, la

Digitized by Google

matinée qu'il devoit arriver, à plusieurs gentilshommes de Boulogne, entre lesquels Nicolas Chassennemi devoit estre. Et quand il fut descendu de cheval, & qu'il eut trouvé si bonne compagnie chez soi, ayant pareillement trouvé la Dame plus belle & plus saine que jamais, & que son enfant se portoit bien, il se mit à table avec ceux qu'il avoit fait inviter, faisant une joie incomparable, & les fit servir magnifiquement de plusieurs sortes de viandes : puis estant déja près de la fin du dîner, lui ayant pareillement dit à la Dame ce qu'il avoit déliberé de faire, & pareillement le moyen qu'elle auroit à tenir, il commença à parler ainsi : Messieurs, il me souvient avoir ouï dire quelquefois, qu'il y a au pays de Perse une plaisante coutume à mon gré, qui est que quand quelqu'un veut faire un grand honneur à son ami, il l'invite de venir chez soi, & là il lui montre la chose qu'il aime le mieux, soit femme, amie, fille, quoi que ce soit, affermant que tout ainsi qu'il lui montre ceci, il lui montreroit son cœur s'il estoit possible, laquelle coutume je me délibere d'observer en cette ville. Vous m'avez de votre grace fait cet honneur de venir à mon festin, & je veux vous le rendre à la mode de Perse, en vous montrant la chose que j'aime le plus en ce monde, ou que je doive jamais plus aimer. Mais avant que faire cela, je vous prie que

Digitized by Google

vous me disiez votre opinion d'un doute que je vous proposerai. Il y a quelque personne qui a en sa maison un bon & loyal serviteur qui devient extrêmement malade, cette personne, sans attendre la fin de ce serviteur malade, le fait porter au milieu de la rue, & ne se soucie plus de lui, vient un étranger, qui mû de compassion de ce malade, l'emporte en sa maison, où avec grande sollicitude (sans y rien épargner) le remet en sa premiere santé. Je voudrois maintenant sçavoir si en le retenant & usant de son service, le premier maistre du serviteur se peut à bon droit douloir ou plaindre du second, quand bien il le demanderoit, & que celui-ci ne le lui voudroit rendre. Les Gentilshommes, après plusieurs opinions qu'ils eurent ensemble, & tous accordant en une mesme sentence, donnerent la charge à Nicolas Chassennemi, parce qu'il estoit beau & élégant parleur, de faire la réponse : lequel ayant premierement loué la coutume de Perse, dit qu'il estoit, avec les autres, de cette opinion ; que le premier maistre n'avoit plus aucun droit sur son serviteur, l'ayant, en telle nécessité, non-seulement abandonné, mais jetté en la rue, & que pour les bienfaits dont le second avoit usé, il sembloit que le serviteur fust à bon droit devenu sien ; par quoi en le retenant il ne faisoit ancun tort, force, ou injure au premier. Tous les autres

qui

Digitized by Google

qui eſtoient à table, dont il y en avoit de fort honneſtes hommes, dirent enſemblement qu'ils eſtoient de l'opinion de Nicolas Chaſſennemi. Le Chevalier content d'une telle réponſe & encore plus de ce que Nicolas Chaſſennemi l'avoit prononcée, afferma qu'il eſtoit pareillement de cette opinion, & après il dit : Il eſt temps déſormais que je vous rende l'honneur que vous m'avez fait en la maniere que je vous l'ai promis, ſi appella deux de ſes gens, qu'il envoya à la Dame, laquelle il avoit fait veſtir & accouſtrer triomphamment, la priant qu'il lui pluſt venir contenter de ſa préſence toute la compagnie. Et elle ayant pris ſur ſes bras ſon petit fils très-beau, s'en vint accompagnée de deux ſerviteurs en la ſalle, & s'aſſit comme il plut au Chevalier, auprès d'un fort honneſte homme. Et alors il dit : Meſſieurs, voici la choſe que j'aime le plus, & que plus je délibere aimer que nulle autre qui ſoit en ce monde : voyez s'il vous ſemble que j'en aye occaſion. Les Gentilshommes lui ayant fait honneur, & grandement loué, & dit au Chevalier qu'il avoit raiſon de l'aimer, commencerent à la regarder, & y en avoit beaucoup de ceux qui euſſent dit qu'elle eſtoit celle meſme qu'elle eſtoit, ſi on ne l'euſt crue morte : Mais Nicolas la regardoit plus que tous les autres, lequel brulant de déſir pour ſçavoir qui elle eſtoit, ne ſe put tenir, voyant

Digitized by Google

que le Chevalier s'en estoit un peu allé par la maison, de lui demander si elle estoit Boulonnoise ou étrangere. Quand la Dame se vit questionnée par son mari, elle eut grande peine à se garder de répondre : toutefois pour achever ce qui avoit esté déliberé, elle se tut. Quelqu'autre lui demanda si ce beau petit garçon estoit sien, & un autre, si elle estoit femme de Messire Gentil, ou autrement sa parente, ausquels elle ne fit aucune réponse. Mais quand Messire Gentil survint, quelqu'un de ces étrangers lui dit : Monsieur, cette votre Dame est une bien belle créature, mais elle me semble muette, est-il vrai? Messieurs, dit Messire Gentil, ce n'est petit argument de sa vertu, de s'estre tue pour le présent. Ditesnous donc, dit celui-là, qui elle est. Je le ferai très-volontiers, dit le Chevalier, par un tel si, que vous me promettrez de ne bouger de vos places pour chose que je dise, jusques à tant que j'aye achevé mon conte. A qui chacun l'ayant ainsi promis, & estant déja les tables levées, Messire Gentil, qui estoit assis auprès de la Dame, dit : Messieurs, cette Dame est ce loyal & fidéle serviteur, dont je vous ai nagueres proposé la question, laquelle j'ai relevée du milieu de la rue, où ses parens se souciant peu d'elle, l'avoient jettée comme chose vile & inutile, & ai tant fait par ma sollicitude, que je l'ai tirée des mains de la

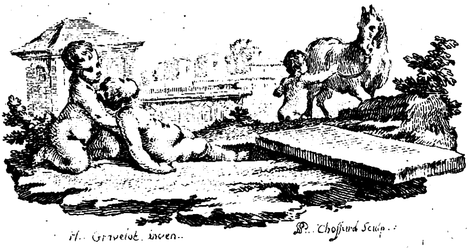
Digitized by Google

mort, d'une affection que notre Seigneur a connue si bonne, que d'un corps épouvantable, comme il estoit, il me l'a fait devenir ainsi belle que vous la voyez : mais afin que vous entendiez plus clairement comment ceci m'est advenu, je vous éclaircirai en peu de paroles, & commençant du jour qu'il devint amoureux d'elle, il leur conta point par point tout ce qui estoit advenu jusques alors, non sans grande merveille des écoutans, & puis y ajouta ceci : Au moyen de quoi, si vous n'avez changé d'opinion depuis peu de temps en çà, & mesmement, Nicolas, cette femme est à bon droit mienne, & n'y a aucun qui à juste titre me la puisse demander. Personne ne répondit aucune chose à ceci, mais tous attendoient qu'il dust parler davantage. Et cependant Nicolas & les autres qui y estoient, & pareillement la Dame pleuroit à chaudes larmes. Mais Messire Gentil s'estant levé debout, & prenant entre ses bras le petit enfant & la Dame par la main, s'en alla vers Nicolas, & lui dit : Debout, Compere, je ne te rends pas ta femme que tes parens & les siens jetterent en la rue, mais je te veux donner cette Dame, ma commere, avec ce petit enfançon, qui a esté, comme je suis certain, engendré de toi, & lequel j'ai tenu sur les fonts du baptesme, & l'ai nommé Gentil, & te prie qu'elle ne te soit moins chere pour avoir esté

environ trois mois en ma maiſon, qu'elle eſtoit auparavant : car je jure par le Dieu qui me fit devenir amoureux d'elle, par avanture, afin que mon amitié fuſt comme elle a eſté occaſion de ſon ſalut, qu'elle ne veſquit jamais plus honneſtement avec pere, mere, ou avec toi, qu'elle a fait céans auprès de ma mere. Et ceci dit, il ſe retourna vers la Dame, & lui dit : Madame, je vous tiens quitte déſormais de toute la promeſſe que vous m'avez faite, & vous laiſſe à votre mari franche & libre. Et quand il eut mis la Dame & l'enfant entre les bras de Nicolas, il ſe retourna ſeoir en ſa place : Nicolas reçut d'un grand déſir ſa femme & le petit enfant, dont il fut d'autant plus joyeux comme plus l'eſperance en eſtoit loingtaine, remerciant le Chevalier le mieux qu'il put & ſçut, & les autres qui tous pleuroient de compaſſion, louerent grandement Meſſire Gentil de cet acte, & en fut loué de quiconque l'ouit. La Dame fut reçue en ſa maiſon avec une merveilleuſe feſte, & long-temps après elle fut regardée comme reſſuſcitée par grande admiration de tous les Boulonnois. Puis Meſſire Gentil veſcut toujours depuis ami de Nicolas & de ſes parens, enſemble de la Dame. Que direz-vous donc ici, mes Dames ? Eſtimeriez-vous qu'un Roi, pour avoir donné ſon ſceptre & ſa couronne, & un Abbé, avoir, ſans qu'il

Digitized by Google

lui ait rien couté, reconcilié avec le Pape un sien malfaiteur, & un vieillard, d'avoir voulu présenter sa gorge au glaive de son ennemi, que tout cela soit à comparer à l'acte de Messire Gentil, lequel jeune & ardent, lui semblant bien avoir juste titre, en ce que la nonchalance d'aucun avoit jetté en la rue, & que par son bonheur il avoit recueilli, non-seulement il tempera honnestement son ardeur, mais liberalement ce que sur toutes choses il désiroit & cherchoit de dérober, l'ayant à son commandement, il l'a rendu? Pour certain, il me semble que pas une de celles qui ont esté dites, ne se peut comparer à cette-ci.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 18. *Le Mire Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE CINQUIEME

Madame Dianore demanda à Messire Ansalde un jardin qui fust aussi beau en Janvier comme au mois de Mai : Messire Ansalde, par le moyen d'une obligation qu'il fit à un Nigromancien, le lui fit faire. Le mari accorda à la Dame qu'elle fist le plaisir de Messire Ansalde, lequel entendant la liberalité du mari, la quitta de sa promesse, & le Nigromancien quitta pareillement Messire Ansalde sans rien vouloir prendre de lui.

Chacun avoit déja loué Messire Gentil jusques au Ciel, quand le Roi commanda à Madame Emilie qu'elle suivist, laquelle joyeusement désirant de parler, commença ainsi : Il n'y aura personne, mes Dames, qui puisse dire avec raison que Messire Gentil n'ait fait un acte magnifique : mais de vouloir dire qu'il n'est pas

possible de plus, le plus ne sera par avanture mal aisé de faire connoistre ; ce que je délibere de faire par une mienne Nouvelle qui ne durera gueres. Le pays de Friol, quoiqu'il soit froid, si est-il plaisant, à cause de plusieurs belles montagnes, fleuves & claires fontaines qui y sont : auquel il y a une ville appellée Udine, en laquelle il y eut jadis une belle & noble Dame, nommée Madame Dianore, femme d'un grand riche homme, qu'on appelloit Gilbert, fort gracieux & de bonne rencontre. Cette Dame mérita par ses graces & vertus d'estre aimée grandement d'un gentilhomme & grand Seigneur, qui avoit nom Messire Ansalde Grandese, homme de grande entreprise, & qui pour liberal & vaillant en armes estoit connu partout, lequel quoiqu'il l'aimast fervemment, faisant tout ce qui lui estoit possible pour estre aimé d'elle, & la sollicitant souventefois par ambassades, se travailloit néanmoins en vain. Or la Dame se faschant de ses sollicitations, & voyant que pour lui refuser tout ce qu'il lui demandoit, il ne s'abstenoit pour cela de l'aimer & de l'importuner, elle va penser de s'en dépescher, par lui faire une requeste si étrangere & si impossible à son jugement, qu'il n'y pourroit satisfaire : & un jour elle dit à une vieille qui la venoit plusieurs fois solliciter de sa part : Bonne femme, tu m'as si souvent assurée que Messire Ansalde m'aime sur toute autre chose,

& m'as offert des merveilleux dons & présens en son nom, que je veux qu'il garde, car je ne l'aimerois, ni ne lui ferois jamais plaisir pour cela : & si je me pouvois assurer qu'il m'aimast autant comme tu dis, je condescendrois sans faute à l'aimer & à faire ce qui lui plairoit ; & par ainsi s'il m'en veut donner assurance en faisant ce que je demanderai, je serai à son commandement. Qu'est-ce, Madame, dit la bonne femme, que vous désirez qu'il fasse ? Ce que je demande, répondit la Dame, est, que je veux qu'il me fasse faire ici près hors la ville durant le mois de Janvier prochain, un jardin plein de verdure, de fleurs & d'arbres feuillus, ni plus ni moins que si c'estoit au mois de Mai, & au cas qu'il ne le fasse, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni autre : car s'il m'importunoit après, tout ainsi que je l'ai celé jusques ici à mon mari & à mes parens, ainsi m'en plaignant à eux, je m'essayerois de m'en depestrer. Quand le Chevalier eut entendu telle demande, & l'offre que son amante lui faisoit, encore qu'elle lui semblast chose mal aisée & quasi impossible à faire, connoissant très-bien qu'elle n'avoit fait cette demande pour autre chose, sinon pour lui oster toute l'esperance qu'il pourroit avoir de jamais jouir d'elle, il délibera néanmoins en soi-mesme de vouloir éprouver tout ce qui s'en pourroit faire. Et de fait envoya chercher en plusieurs endroits du monde s'il se trouveroit quelqu'un

Digitized by Google

qui en cela lui ſçuſt donner aide & conſeil. A la fin il s'en trouva un qui offrit en le bien ſalariant de le faire par art de Nigromance, avec lequel Meſſire Anſalde convint de marché à une bien groſſe ſomme d'argent, puis attendit en grande dévotion le mois de Janvier, lequel venu, & lorſque les froids eſtoient plus grands, & que tout eſtoit plein de neige & de glace, ce Nigromancien fit tant par ſon art que la nuit après les foires de Noël, en un beau pré joignant la ville, il ſembla au matin, ſelon que le témoignoient ceux qui le voyoient, un des plus beaux jardins que jamais perſonne euſt vû, plein d'herbes, d'arbres & de fruits de toutes ſortes; lequel auſſitoſt que Meſſire Anſalde eut vu, Dieu ſçait s'il en fut aiſe, & incontinent fit cueillir les plus beaux fruits & fleurs qui y fuſſent, qu'il fit ſecrettement porter à ſon amante, l'invitant de venir voir le jardin qu'elle lui avoit demandé, afin que par icelui elle puſt connoiſtre l'amitié qu'il lui portoit, & avoir ſouvenance de la promeſſe qu'elle lui avoit faite & confirmée par ſerment, pour après la lui tenir comme femme de promeſſe. Quand la Dame eut vu les fleurs & les fruits, & ayant déja ouï conter à pluſieurs, choſes émerveillables de ce jardin, elle commença à ſe repentir de la promeſſe qu'elle avoit faite: mais avec toute cette repentance, elle, comme curieuſe de voir choſes nouvelles, s'en alla avec pluſieurs autres femmes voir

Digitized by Google

le jardin, & l'ayant loué non sans grande admiration, s'en retourna chez soi la plus marrie que femme fust jamais, pensant à ce à quoi pour ce jardin elle estoit obligée. Et sa fascherie fut si grande qu'il ne lui fut possible de la celer, ou dissimuler si bien que son mari ne s'en apperçust, lequel en voulut sçavoir d'elle toute l'occasion. La Dame la lui tut assez longtemps de grande honte qu'elle avoit : à la fin par contrainte elle lui déclara tout par ordre. Son mari soudainement entendant ceci, se courrouça fort : puis ayant consideré la pure intention de sa femme, il s'appaisa sagement, & dit : Dianore, ce n'est point acte de sage & d'honneste femme de prester l'oreille à telles ambassades comme sont celles-ci, & encore moins de faire aucun marché de son honnesteté avec personne, sous quelque condition que ce soit : les paroles que le cœur reçoit par les oreilles, ont plus grande force que plusieurs n'estiment, & n'est chose si mal aisée qu'elle ne devienne quasi possible aux amoureux : tu fis donc mal en premier lieu de l'écouter, & après de contracter : mais pour ce que je connois la pureté de ton cœur, je t'accorderai pour te désobliger de ta promesse, ce que par avanture un autre ne feroit pas, mû à ceci de la peur que j'ai de ce Nigromancien, lequel, s'il voyoit Messire Ansalde marri que tu te mocquasses de lui, nous pourroit faire quelque

Digitized by Google

mauvais tour, dont nous ſerions marris. Par quoi je veux que tu t'en ailles vers Meſſire Anſalde, & ſi tu peux par quelque moyen, efforce-toi de faire tant que, ton honneur ſauve, tu te puiſſes déſobliger de cette promeſſe, & s'il ne ſe peut faire autrement, preſte-lui pour cette fois ſeulement le corps, mais non la volonté. La Dame entendant ſon mari ne faiſoit que pleurer, & diſoit qu'elle ne vouloit point avoir cette grace de lui; toutefois il plut au mari, quelque refus qu'en fiſt la Dame, qu'il fuſt ainſi. Au moyen de quoi le lendemain matin ſur la pointe du jour, la Dame, ſans eſtre trop bien habillée, s'en alla avec deux ſerviteurs devant, & une ſervante derriere, au logis de Meſſire Anſalde. Lequel quand il ouit dire que ſon amante l'eſtoit venue voir, s'émerveilla fort: & s'eſtant levé, & ayant fait appeller le Nigromancien, il lui dit: Je veux que tu voyes combien ton art m'a fait gagner de biens; & eſtant allé au devant d'elle, ſans avoir aucun appetit déſordonné, il lui fit la réverence, & la reçut honneſtement: puis ils entrerent tous en une belle chambre près d'un grand feu, & l'ayant fait aſſeoir, il dit: Madame, je vous ſupplie, ſi l'amitié que je vous ai ſi long-temps portée, & porte encore, merite quelque récompenſe, qu'il ne vous faſche point de me dire la vraie occaſion qui vous a fait venir à telle heure ici, & avec telle

Digitized by Google

compagnie. La Dame honteuse & quasi avec les larmes sur les yeux, répondit : Monsieur, l'amitié que je vous porte, ni aucune foi promise, ne m'amenent point ici, mais seulement le commandement de mon mari, lequel ayant eu plus de respect aux peines & travaux de votre amour désordonné, qu'à son honneur ni au mien, m'y a fait venir : & par son commandement, je suis preste de faire pour cette fois tout ce qu'il vous plaira. Si Messire Ansalde s'ébahit au commencement, il commença beaucoup plus à s'émerveiller quand il ouit ainsi parler la Dame, & mû de la liberalité du mari, il commença à changer son ardeur en compassion, & dit : Madame, jà à Dieu ne plaise, puisqu'il est ainsi que vous le dites, que je souille l'honneur de celui qui a compassion de mon amitié. Et par ainsi vous pourrez demeurer ici autant qu'il vous plaira, ni plus ni moins que si vous estiez ma propre sœur, & vous en pourrez partir librement, quand vous voudrez, par telle condition que vous rendrez de ma part celles graces à votre mari, que vous jugerez convenables de tant grande liberalité comme a esté la sienne, me réputant dorénavant son frere & serviteur. La Dame entendant ces paroles, plus contente que jamais, dit : Tout le monde ne m'eust sçû faire croire, considerant votre honnesteté, qu'il me dust advenir autrement de ma venue que

Digitized by Google

ce que j'en vois, dont je vous demeurerai perpétuellement obligée. Et ayant pris congé, s'en retourna honorablement accompagnée vers son mari, & lui conta tout ce qui estoit advenu, qui fut cause d'engendrer une fort grande & bonne amitié entre lui & Messire Ansalde. Le Nigromancien à qui Messire Ansalde déliberoit de bailler le prix convenu entr'eux, ayant vu la liberalité dont le mari avoit usé envers Messire Ansalde, & celle de Messire Ansalde envers la Dame, dit : Jà, Dieu ne veuille, puisque j'ai vu le mari liberal de son honneur, & vous de votre amitié, que je ne le sois pareillement de mon salaire : car connoissant qu'il vous est bien employé, j'entens que vous le gardiez. Le Chevalier eut honte, & s'efforça tant qu'il put de le lui faire prendre en tout ou en partie : mais voyant qu'il perdoit son temps, le Nigromancien ayant après le troisiéme jour défait son jardin, & désirant de s'en aller, il lui donna congé. Enfin ayant éteint l'amour deshonneste qui s'estoit allumé en son cœur pour jouir de la Dame il s'en abstint par une honneste charité. Que dirons-nous ici, mes Dames ? Ferons-nous cas de la femme presque morte, & de l'amitié déja refroidie en Messire Gentil par l'esperance qui en estoit passée, au prix de la liberalité de Messite Ansalde, aimant encore plus fervemment que jamais, & embrasé quasi de plus d'esperance, &

Digitized by Google

tenant en ſes mains la proie qu'il avoit tant ſuivie ? Il me ſembleroit choſe bien ſotte qu'on duſt croire que cette liberalité ſe duſt comparer à celle-ci.

Digitized by Google

Le

Digitized by Google

Digitized by Google

H Gravelot inv. T.V.N.19. Flipart Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE SIXIEME.

Le victorieux Charles le vieux, amoureux d'une jeune fille, eut honte de sa folle déliberation, & maria honorablement la fille & une sienne sœur.

Qui pourroit raconter entierement les diverses opinions qui furent entre les Dames, pour juger en ce fait de Madame Dianore, lequel avoit esté plus liberal, ou le mari, ou Messire Ansalde, ou le Nigromancien, il seroit trop long à raconter; mais après que le Roi les eust laissé disputer quelque temps, regardant Madame Flammette, il lui commanda qu'en disant sa Nouvelle, elle les mist hors de débat, laquelle sans aucun intervalle commença & dit : Il m'a toujours semblé, mes Dames, qu'entre telle compagnie comme est

Digitized by Google

la noſtre, on devroit parler ſi clairement, & ouvertement. que la trop obſcure intelligence des choſes qu'on a dites, ne donnaſt occaſion à autrui de diſputer : car les diſputes ſont plus convenables aux Colléges entre les écoliers, qu'à nous, qui à peine ſommes ſuffiſantes à filer notre quenouille. Et pour ce, moi qui avois en l'entendement de dire quelque choſe qui par aventure euſt eſté douteuſe, je laiſſerai, vous voyant en cette diſpute pour celles qui ont eſté dites, à la dire, & en dirai une, non pas d'un homme de petite étoffe, mais vous entendrez ce que fit valeureuſement un Roi vertueux, ſans bleſſer aucunement ſon honneur. Chacune de vous peut avoir pluſieurs fois ouï faire mention du Roi Charles le vieux, ou bien le premier, par la magnifique entrepriſe duquel, & après pour la glorieuſe victoire qu'il eut du Roi Manfroid, les Gibelins furent chaſſés de Florence, & les Guelſes y retournerent. Au moyen de quoi un Chevalier nommé Meſſire Neri des Uberti, ſortant de la ville avec toute ſa famille & beaucoup d'argent, ne ſe voulut reduire à perſonne que ſous les bras du Roi Charles; puis pour eſtre en quelque lieu ſolitaire, afin d'achever ſa vie en repos, il s'en alla à Caſtel de Mare, où il acheta à un trait d'albaleſte loin des autres maiſons, parmi force oliviers, noyers & chaſtaigniers, dont la contrée eſt opulente, une piece de

terre sur laquelle il fit un logis beau & commode, & à costé d'icelui, un jardin fort plaisant, au milieu duquel il fit, à notre mode, ayant abondance d'eau, un beau vivier & clair qu'il fit incontinent emplir de force poissons. Et ne taschant à autre chose qu'à faire son jardin tous les jours plus beau, advint que le Roi Charles, en temps d'été, s'en alla pour se reposer quelques jours à Castel de Mare, où ayant ouï faire recit de la beauté & singularité du jardin de Messire Neri, il eut volonté de le voir. Et quand il sçut à qui il estoit, il va penser qu'estant le lieu à un Chevalier qui tenoit le parti contraire au sien, il y falloit aller plus familierement, & puis avec moindre compagnie, & lui envoya dire qu'il vouloit aller, avec seulement quatre Gentilshommes des siens, souper la nuit suivante en son jardin. Ce qui plut grandement à Messire Neri, lequel ayant apresté magnifiquement, & donné ordre avec ses gens à tout ce qui estoit de faire, reçut le Roi le plus joyeusement qu'il put & sçut, en son beau jardin. Or quand le Roi l'eut tout vu, & pareillement le logis, l'ayant fort loué, les tables estant mises auprès du vivier, il lava les mains, & se va asseoir en l'une de ces tables, & commanda au Comte Guy de Montfort, qui estoit l'un de ceux qui l'avoient accompagné, qu'il s'assist auprès de lui, & Messire Neri de l'autre

costé, & voulut que les autres trois qu'il avoit menés avec soi, servissent suivant l'ordre qu'avoit donné Messire Neri. Il y eut viandes délicates, vins excellens, & l'ordre fut beau & louable, sans ouir aucun bruit ni fascherie: ce que le Roi loua grandement. Er prenant ainsi son repas joyeusement, & se delectant de ce lieu solitaire, entrerent au jardin deux jeunes filles, âgées chacune d'environ quinze ans, blondes comme fil d'or, avec les cheveux tous tressés, & un chapelet délié de Provence, ressemblant mieux anges à leur visage qu'autre chose, tant elles l'avoient beau & délicat, & estoient vestues sur leur chair d'un habillement de toile de lin délié, & blanc comme neige, lequel depuis la ceinture en haut estoit fort étroit, & par embas large à guise d'un pavillon, & long jusques aux pieds; & celle qui venoit la premiere portoit sur ses épaules un couple de trubles à pescher, qu'elle tenoit avec la main gauche, & en la droite elle tenoit un baston long: l'autre qui vint après avoit sur l'épaule gauche une poile, & sous ce bras mesme un petit fagot de bois, & un trepier en la main, & en l'autre main un pot d'huile & un petit flambeau allumé. Le Roi les voyant, il s'en émerveilla, & sans dire mot il attendit ce que cela vouloit dire. Les jeunes filles, quand elles furent devant le Roi, lui firent honnestement & toutes honteuses la réverence,

Digitized by Google

& après s'en estant allées par où l'on entroit au vivier, celle qui avoit la poile la mit à terre, & les autres choses après, & ayant pris le baston que l'autre portoit, toutes deux entrerent dedans le vivier, duquel l'eau leur venoit jusques au sein. Un des serviteurs de Messire Neri y alluma promptement le feu & mit la poile sur le trepier, & de l'huile dedans, attendant que les filles lui jettassent du poisson. Desquelles l'une fouillant à l'endroit où elle sçavoit que les poissons se cachoient, & l'autre tendant le truble, elles prirent en peu de temps force poissons, au grand contentement du Roi, qui regardoit attentivement tout ceci. Et quand elles en eurent jetté au serviteur qui les mettoit quasi tous vifs en la poile, elles commencerent ainsi qu'elles estoient bien apprises, à en prendre des plus beaux, & à les jetter en haut sur la table, au Roi, au Comte Guy & à leur pere. Ces poissons fretilloient sur la table, dont le Roi prenoit un merveilleux plaisir, & en rejettoit gracieusement quelques-uns aux filles, & ainsi par quelque temps se jouerent tant que le serviteur eut fait cuire celui qu'on lui avoit jetté, lequel puis après, plus pour un entremets que pour estre chose fort exquise, ou viande trop plaisante, fut mis devant le Roi, comme Messire Neri l'avoit ordonné. Les filles, quand elles virent que le poisson fut cuit, & qu'elles

Digitized by Google

eurent aſſez peſché, ſortirent du vivier, leurs habillemens eſtant tous attachés à leur chair, de ſorte qu'ils ne cachoient quaſi aucune partie de leur corps délicat. Et ayant chacune pris les choſes qu'elles avoient apportées, paſſant toutes honteuſes devant le Roi, s'en retournerent au logis. Le Roi & le Comte, & pareillement les autres qui ſervoient, avoient fort conſideré ces filles, & chacun à part ſoi les avoit grandement louées pour belles & bien formées, & outre ce pour gracieuſes & bien conditionnées : mais elles avoient plu ſur tous les autres, au Roi, lequel avoit ſi attentivement conſideré toutes les parties de leurs corps, quand elles ſortirent de l'eau, que qui l'euſt alors piqué, il ne l'euſt ſenti : de plus repenſant à elles, ſans ſçavoir qui elles étoient ni comment, il ſentit éveiller en ſon cœur un très-fervent déſir d'en jouir, par lequel il connut très-bien qu'il devenoit amoureux s'il n'y prenoit garde, & ne ſçavoit lui-meſme laquelle des deux lui plaiſoit le plus, tant elles ſe reſſembloient en toutes choſes l'une à l'autre. Mais après qu'il eut aſſez demeuré en ce penſer, il ſe tourna vers Meſſire Neri, & lui demanda qui eſtoient ces deux Demoiſelles. A qui Meſſire Neri répondit : Sire, elles ſont mes filles, toutes deux nées d'une portée, dont l'une ſe nomme Genevre la belle, & l'autre Yſeul la blonde. A qui le Roi les loua fort,

Digitized by Google

& lui conſeilla de les marier; de quoi faire Meſſire Neri s'excuſa à faute de pouvoir. Et ſur ce point, ne reſtant plus à ſervir que le fruit, les deux Demoiſelles vinrent en cotte d'un taffetas turquin fort beau, avec deux grands baſſins d'argent en la main, pleins de divers fruits ſelon que la ſaiſon le portoit, qu'elles mirent devant le Roi ſur la table, & cela fait, ſe tirerent un peu arriere, & commencerent à chanter une chanſon, commençant:

Là où je vois amour élire,
De long-temps ne ſe pourroit dire.

avec tant de douceur & ſi plaiſamment; qu'il ſembloit au Roi qui les regardoit & écoutoit en grand plaiſir, que toutes les Hiérarchies des Anges du Ciel fuſſent là deſcendues pour chanter. Et cela dit, s'agenouillant, elles demanderent réveremment congé au Roi, lequel, encore que leur départ le faſchaſt, toutefois par ſemblant il le leur donna volontiers. Quand donc le ſouper fut achevé, & que le Roi & ſa compagnie furent remontés à cheval, & Meſſire Neri demeuré chez lui, deviſant d'une choſe & d'autre, ils s'en retournerent au logis du Roi, lequel tenant ſon affection cachée, ni ne pouvant, pour grande affaire qui lui ſurvinſt, oublier la beauté & gracieuſeté de Genevre la belle, pour l'amour de laquelle il aimoit pareillement ſa ſœur, il s'englua

tellement ès amoureux gluaux, qu'il ne pouvoit quasi penser à autre chose, & feignant que ce fust pour autre occasion, il usoit d'une grande familiarité avec Messire Neri, visitant fort souvent son beau jardin, pour voir sa fille Genevre. Et quand il vit que déja il ne lui estoit plus possible d'en souffrir davantage qu'il faisoit, & lui estant tombé en l'entendement, ne voyant aucun meilleur moyen, de vouloir oster au pere, non-seulement l'une, mais toutes les deux, il découvrit son amitié & sa déliberation au Comte Guy, lequel, comme vertueux & sage Seigneur qu'il estoit, lui dit: Je m'étonne, Sire, de ce que vous me dites, & d'autant plus qu'un autre, qu'il me semble avoir mieux connu depuis le temps de votre premiere enfance jusques à maintenant toutes vos complexions que qui que ce fust ; & ne m'estant jamais apperçu qu'en votre jeunesse, durant laquelle amour devoit plutost ficher ses griffes, vous ayez eu telle passion, ce m'est à cette heure chose si nouvelle & si étrange, d'ouir dire que vous, qui déja estes quasi vieux, soyez devenu amoureux, qu'il me semble presque un miracle ; & s'il m'appartenoit de vous reprendre de cela, je sçais bien ce que je vous en dirois, considérant que vous estes encore le harnois sur le dos au Royaume nouvellement conquis entre une nation non encore connue & pleine de tromperies & de fausses

trahisons, tout empesché de grandes sollicitudes & de grandes affaires, & encore vous n'avez eu loisir de vous arrester, & que parmi tant de choses vous ayez déja fait voie à ce flateur amour : ceci n'est point acte d'un Roi magnanime, ains d'un pusillanime jouvenceau. Et outre tout cela, vous dites, qui pis est, que vous avez déliberé d'oster les deux filles au pauvre Chevalier, qui vous a traité en sa maison mieux que sa puissance ne portoit, & pour plus vous faire d'honneur, il vous les a fait voir quasi toutes nues, rendant témoignage par cela combien est grande la foi qu'il a en vous, & aussi qu'il croit fermement que vous soyez Roi, & non loup ravissant. Avez-vous maintenant sitost oublié que les violences faites aux Dames par le Roi Manfroid, vous ont donné l'entrée en ce Royaume ? Quelle trahison fut jamais commise plus digne d'éternel supplice ? Que seroit cette-ci de vouloir oster à celui qui vous fait honneur, son honneur, son espoir & sa consolation ? Que diroit-on de vous si vous le faisiez ? Vous croyez par aventure que ce seroit excuse suffisante de dire, je l'ai fait pource qu'il est Gibelin. Est-ce maintenant de la justice des Rois, que ceux qui recourent entre leurs bras en cette façon, quels qu'ils soient, doivent estre traités de telle sorte ? Je vous avise, Sire, que ce vous est grande victoire d'avoir vaincu le Roi Manfroid,

Digitized by Google

mais elle est plus grande de vous vaincre vous-mesme. Et par ainsi, vous qui avez à corriger les autres, soyez vainqueur de vous-mesme, & refrenez cet appetit désordonné, ne voulant gaster avec une telle tache, ce que vous avez glorieusement acquis. Ces paroles piquerent amerement le cœur du Roi, & tant plus l'affligerent comme plus il les connoissoit veritables. Par quoi après avoir jetté quelque cuisant soupir, il dit : Pour certain, Comte, il n'y a ennemi tant fort soit-il, que je n'estime foible & aisé à vaincre, par celui qui est bien experimenté à la guerre, au prix de vaincre l'appetit de soi-mesme : mais combien qu'il y ait beaucoup à faire, & qu'il y faille une force inestimable, vos paroles m'ont tant éperonné, qu'il convient que je vous fasse connoistre par effet, avant peu de jours, que tout ainsi que je sçais vaincre autrui, je sçais pareillement repugner à moi-mesme. Et de fait, gueres de jours ne passerent après que le Roi estant de retour à Naples, il délibera, tant pour oster à soi-mesme l'occasion de faire quelque lascheté, comme pour récompenser le Chevalier de l'honneur qu'il avoit reçu de lui, encore qu'il lui fist bien mal de faire un autre jouissant de ce qu'il désiroit grandement pour soi-mesme, de marier les deux Demoiselles, non comme filles de Messire Neri, mais comme siennes. Et avec le consentement du pere,

Digitized by Google

leur ayant donné gros mariage, il donna Genevre la belle à Messire Maffée de la Palisse, & Yseul la blonde à Messire Guillaume de la Magna, nobles Chevaliers & grands Seigneurs: & après les leur avoir livrées, il s'en alla, portant un deuil inestimable, en Pouille, où avec continuelles peines il matta tant & de telle sorte son appetit désordonné, qu'ayant rompu & brisé les amoureuses chaisnes, il fut libre de telle passion le reste de ses jours. Aucuns voudroient dire par aventure, que c'est peu de chose à un Roi d'avoir marié deux Demoiselles, & je l'accorderai, mais il est juste de la dire grande & plus que grande, si nous disons qu'un Roi bien amoureux ait fait ceci, mariant celle qu'il aimoit, sans avoir pris, ou prendre de son amitié, fleur, feuille ou fruit. Ainsi donc en fit ce Roi triomphant en récompensant grandement le noble Chevalier, honorant louablement les deux Demoiselles, aimées, & se surmontant vertueusement soimesme.

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 20. *Le Mire Sculp.*

Digitized by Google

NOUVELLE SEPTIEME.

Le Roi Pierre connoissant l'amour fervent que lui portoit Lise, l'alla voir malade, & la conforta, puis la maria à un honneste jeune Gentilhomme, & l'ayant seulement baisée au front, il se reputa toujours par après son Chevalier.

Madame Flammette estoit venue à la fin de sa Nouvelle, & la grande magnificence du Roi Charles avoit esté fort louée, combien que quelqu'une de la compagnie qui estoit Jubeline ne la voulust pas louer, quand Madame Pampinée, par commandement du Roi, commença ainsi: Il n'y a homme de bon entendement, mes Dames, qui sçust dire autre chose que ce que vous dites du bon Roi Charles, sinon cette-ci, qui lui veut mal d'ailleurs. Mais pource qu'il me vient de souvenir d'une chose, non moins louable par

Digitized by Google

aventure que cette-ci, faite par l'ennemi dudit Roi Charles à une jeune fille de notre cité, il me plaist de vous la conter. Du temps que les François furent chassés de Sicile, il y avoit à Palerme un nostre Florentin Apoticaire, nommé Bernard Puccin, homme très-riche, lequel avoit d'une sienne femme une jeune fille fort belle, déja preste à marier. Or le Roi Pierre d'Arragon estant devenu Seigneur du Royaume, il faisoit à Palerme une merveilleuse chere avec ses Barons, & le Roi jouستant un jour à la Cathelanne, advint que la fille de ce Bernard qui se nommoit Lise, le vit courir d'une fenestre où elle estoit avec d'autres femmes : il lui plut si merveilleusement, que le regardant puis une fois & puis une autre, elle s'amouracha fervemment de lui. Quand la feste fut cessée, elle demeurant en la maison de son pere, il lui estoit impossible de penser à autre chose sinon à son amitié qu'elle avoit mise si hautement. Mais ce qui plus la tourmentoit en ceci, c'estoit la connoissance qu'elle avoit de sa condition plus que basse, laquelle connoissance ne lui laissoit à peine prendre aucune esperance de joyeuse fin. Toutefois elle ne se vouloit démouvoir d'aimer le Roi, lequel ne s'estant aucunement apperçu de cela, ne s'en soucioit point, dont elle, outre ce qu'on en peut juger, souffroit une douleur intolerable. Au moyen de quoi il advint que cette amitié croissant continuellement

Digitized by Google

en elle, & accumulant une mélancolie ſur l'autre, cette belle fille, quand elle n'en puſt plus, devint malade, ſe conſommant de jour en jour évidemment, comme fait la neige au ſoleil. Le pere & la mere déplaiſans de cet accident, avec continuelles conſolations & avec medecins & medecines, lui faiſoient tout le ſecours qui leur eſtoit poſſible : mais ce n'eſtoit rien, parce qu'elle avoit choiſi, comme déſeſperée de ſon amitié, de ne vouloir plus jamais vivre. Or advint que le pere lui offrant tout ce qu'elle voudroit, elle va entrer en fantaiſie de vouloir, s'il eſtoit poſſible, avant que mourir, faire entendre au Roi l'amitié qu'elle lui portoit, & par ainſi, elle pria un jour ſon pere de lui faire venir Minuce Dareſſe, lequel en ce temps eſtoit tenu pour excellent chantre, & bon joueur d'inſtrumens, & qui volontiers eſtoit vu du Roi Pierre. Le pere ſe va imaginer que ſa fille le demandoit pour l'ouir quelque peu jouer & chanter : par quoi le pere le lui ayant fait dire, il y vint incontinent, & après qu'il eut conforté Liſe avec certaines amoureuſes & gracieuſes paroles, il ſonna doucement d'une ſienne viole qu'il avoit apportée, quelques aubades, puis dit certaines chanſons, leſquelles au lieu de conſolation qu'il penſoit donner à la jeune fille, ne ſervoient à ſon amitié que de feu & de flamme. Après cela elle dit qu'elle vouloit dire un mot à Minuce ſeul; par quoi les ayant un chacun

laissés seuls, elle lui dit : Minuce, je t'ai choisi pour fidele gardien d'un mien secret, esperant premierement que tu ne le découvriras à créature vivante sinon à celui que je te dirai, & aussi que tu m'aideras en ce qu'il te sera possible, dont je te supplie bien fort. Tu dois donc sçavoir, Minuce mon ami, que le jour que le Roi notre Sire fit la grande feste de son avénement à la couronne, il m'advint de le voir ainsi qu'il couroit, à tel point que de son amitié s'alluma un feu en mon cœur, qui m'a conduite en l'estat où tu me vois, & connoissant combien mon amour est mal convenable à celle d'un Roi, & ne pouvant non pas le chasser, mais seulement le diminuer, j'ai choisi pour le moins de mal de vouloir mourir, & ainsi le ferai : il est bien vrai que je m'en irois merveilleusement désolée, s'il ne le sçavoit premierement, & ne sçachant par qui je lui sçusse faire entendre cette mienne déliberation plus dextrement que par toi, je t'en veux donner la charge, te suppliant que tu ne refuses de le faire, & quand tu l'auras fait, me le faire sçavoir, afin que mourant toute consolée, je me développe de tant de peine ; & cela dit, elle se tut en pleurant. Minuce s'émerveilla du grand cœur de cette-ci & de sa terrible déliberation, & en eut grande pitié, & soudainement lui tombant en l'entendement qu'honnestement il lui pourroit faire ce plaisir, il lui dit : Lise, je t'oblige ma foi, de laquelle sois assurée que

tu

tu ne t'en trouveras jamais trompée, & t'estimant d'une si haute entreprise comme est d'avoir mis ton amitié à un si grand Roi, je t'offre mon aide, avec lequel j'espere, si tu te veux reconforter, de faire en sorte qu'avant qu'il soit trois jours d'ici, je t'apporterai nouvelles qui te plairont fort, & pour ne perdre point temps, je m'en veux aller y commencer. La jeune fille l'ayant prié de rechef, & lui promettant de se reconforter, lui dit qu'il s'en allast à la bonne heure. Minuce quand il fut parti rencontra un nommé Micco de Sienne, fort expert en rithme, pour le temps d'alors, & le contraignit par prieres de faire la chanson qui suit.

Va dire, amour, ce qui me fait douloir,
  Conte au Seigneur que je m'en vais mourir,
  S'il ne me vient, ou me veut secourir,
  Celant par crainte un désireux vouloir.
Merci, amour, à jointes mains te crie :
  Vois mon Seigneur au lieu où il demeure,
  Dis lui comment je le désire & prie,
  Tant que d'ardeur il faudra que je meure,
  Toute enflammée, & ne sçachant point l'heure,
  Que perdre puisse une peine si grieve,
  Si sa pitié bientost ne me releve,
  Je ne vois point moyen de me ravoir,
  Ains finira bientost ma vie brieve ;
  Helas ! amour, fais-lui mon mal sçavoir.

Depuis que fus de lui si amoureuse,
Je n'ai point eu le cœur ni l'avantage,
Comme la crainte, hélas! pauvre peureuse,
De lui conter mon vouloir & courage,
Dont d'ennui suis en telle peine & rage,
Qu'ainsi mourant, mourir m'est grande oppresse.
Et si crois bien qu'il en auroit détresse,
Si bonnement ma peine il pouvoit voir:
De lui mander je n'ai la hardiesse.
Hélas! amour, fais-lui mon mal sçavoir.
Puis donc, amour, que je n'ai l'esperance
Que mon Seigneur puisse sçavoir, hélas!
Par nul moyen jamais, ni par semblance,
Ce que je souffre en mon cœur las,
Il te plaira me donner ce soulas;
Qu'il lui souvienne au moins de la journée
Qu'il combatit à la lance mornée,
Faisant tant bien au tournoi son devoir,
Le regardant, j'en fus si ajournée,
Que je me meurs faisant mon mal sçavoir.

Lesquelles paroles Minuce mit incontinent en chant aussi doux & pitoyable, comme la matiere le requeroit, & le troisieme jour il s'en alla en la cour, le Roi estant encore à table, qui lui commanda de dire quelque chose avec sa viole. Alors il commença à jouer si doucement & à chanter cette chanson, que tous ceux qui estoient en la salle sembloient statues d'hommes,

Digitized by Google

tant étoient cois & attentifs à écouter, & le Roi plus que les autres. Or quand Minuce eut achevé sa chanson, le Roi lui demanda d'où venoit ceci; que jamais plus ne lui sembloit l'avoir ouie. Sire, répond Minuce, il n'y a pas encore trois jours que la chanson & le chant ont été faits. Et le Roi, lui demandant, pour qui? Il répondit : Je ne l'oserois dire à autre qu'à vous. Le Roi curieux de le sçavoir, quand il fut hors de table le fit venir en sa chambre. Là Minuce lui conta par ordre tout ce qu'il avoit ouï, dont le Roi fut fort aise, & loua grandement la fille, disant qu'une si honneste fille meritoit bien qu'on eust compassion d'elle; & par ainsi qu'il s'en allast de sa part à elle la réconforter, & lui dire qu'il l'iroit voir sans aucune faute ce même jour, sur l'heure de vêpres. Minuce plus que content de porter une telle nouvelle à la jeune fille, sans arrester en lieu du monde, la va voir avec sa viole, & parlant seul à seul avec elle, lui conta tout ce qu'il avoit fait, puis chanta la chanson avec sa viole, dont la jeune fille eut tant de joie & de contentement, qu'évidemment sur l'heure même elle montra de très-grands signes de guerison, & commença d'attendre en grande dévotion, sans que personne de la maison sçust ou présumast ce que c'étoit, que l'heure de vêpres fust venue pour voir son seigneur. Le Roi qui estoit Prince liberal & benin, ayant depuis pensé plusieurs fois aux choses

qu'il avoit ouï dire à Minuce, & connoissant très-bien la jeune fille, & sa beauté, en eut encore plus de compassion, & sur l'heure de vêpres estant monté à cheval & faisant semblant de s'en aller à l'ébat, il vint devant la maison de l'apothicaire, & faisant dire qu'on lui ouvrist un beau jardin que l'apothicaire avoit, il y descendit, & quelque peu après il demanda à l'apothicaire où estoit sa fille, & s'il ne l'avoit pas encore mariée ; l'apothicaire répondit : Sire, elle ne l'est pas encore, ains a esté & est de présent fort malade ; bien est vrai que depuis midi en ça elle est merveilleusement amendée. Le Roi entendit incontinent que vouloit dire cet amendement, & dit : En bonne foi ce seroit dommage que le monde fust encore privé d'une si belle chose, nous la voulons aller visiter. Et avec deux de ses gens seulement, & le pere, il s'en alla un peu après en la chambre d'elle, & quand il fut dedans il s'approcha du lit où la jeune fille un peu soulevée l'attendoit en grand désir, & la prit par la main, disant : Que veut dire ceci, la belle fille ? Vous estes jeune qui devriez conforter les autres, & vous vous laisserez avoir mal ? Nous vous voulons prier qu'il vous plaise pour l'amour de nous, vous reconforter, de sorte que vous soyez bientost guerie. La jeune fille se sentant toucher aux mains de celui qu'elle aimoit sur toutes choses, combien qu'elle eust quelque honte, si sentoit-elle autant de plaisir

Digitized by Google

au cœur, comme si elle eust esté en paradis, & répondit le mieux qu'elle put : L'occasion de cette maladie, Sire, ne m'est venue sinon de vouloir soumettre mes forces débiles à trop pesant faix ; de laquelle maladie vous par vostre bonne merci me verrez bientost délivrée. Le Roi entendoit très-bien le parler couvert de la jeune fille, dont toujours plus il la reputoit, & plusieurs fois maudit en soi-même la fortune qui l'avoit fait fille d'un homme de si bas estat. Or après qu'il eut encore demeuré quelque peu avec elle, & l'avoir réconfortée de rechef, il s'en alla. Cette humanité du Roi fut louée & réputée pour grand honneur à l'apothicaire & à sa fille, laquelle demeura aussi contente comme femme fut jamais de son ami ; & aidée de plus d'esperance, en peu de jours elle guerit & devint plus belle que jamais elle n'avoit esté. Mais après qu'elle fut guerie, le Roi ayant déliberé avec la Reine, quelle récompense il lui devoit faire d'une si grande amitié, montant un jour à cheval avec plusieurs de ses barons, il s'en alla à la maison de l'apothicaire, & estant entré dedans le jardin fit appeller l'apothicaire & sa fille ; & cependant la Reine venue avec plusieurs Demoiselles, & la jeune fille reçue parmi elles, commencerent à faire grande feste ensemble, & un peu après le Roi & la Reine appellerent la fille, & le Roi lui dit : Belle fille, la grande amitié que vous m'avez portée, vous

a impétré grand honneur envers nous, duquel nous voulons que pour l'amour de nous vous soyez contente; & l'honneur que nous vous voulons faire, c'est que comme vous estes preste d'estre mariée, nous voulons que vous preniez pour mari celui que nous vous donnerons, voulant toujours, nonobstant tout cela, nous reclamer vostre Chevalier, sans désirer autre chose de vous, pour une si grande amitié, qu'un seul baiser. La jeune fille qui de honte estoit toute rouge, réputant le plaisir du Roi estre le sien, avec la voix basse répondit ainsi: Sire, je suis très-certaine que si on sçavoit que j'eusse esté amoureuse de vous, la plûpart du monde m'en réputeroit folle, croyant par aventure que moi-mesme me fusse oubliée, & que je ne connusse ma qualité, & encore moins la vostre. Mais comme Dieu sçait, qui seul voit & connoist le cœur des mortels, en la mesme heure que vous me plustes, tant je connus que vous estiez Roi, & moi fille de Bernard l'apothicaire, & qu'il m'estoit mal séant d'adresser l'ardeur de mon cœur en si haut lieu; mais comme vous sçavez mieux que moi, personne ne devient amoureux selon sa due élection, mais selon l'appetit & le plaisir, auxquelles loix mes forces s'opposerent plusieurs fois, & n'en pouvant plus je vous ai aimé, & aime, & toujours je vous aimerai. Il est vrai que tout aussitôt que je me sentis éprise de vous

par amour, je me déliberai deslors de faire toujours de vostre volonté la mienne; & par ainsi non-seulement que je prenne volontiers mari, & que j'aime celui qu'il vous plaira me donner pour mon honneur & selon mon estat; mais si vous disiez que je demeurasse dedans un feu, vous pensant complaire, ce me seroit plaisir. De vous avoir pour Chevalier, vous qui estes mon Roi, vous sçavez combien cela ne m'appartient pas, & par ainsi je ne réponds point à cela, ni pareillement au baiser que vous désirez pour la seule récompense de mon amitié, lequel je ne vous accorderai point, sans la licence de la Reine. Et toutefois d'une si grande bénignité envers moi comme est la vostre, & celle de la Reine qui est ici, Dieu vous veuille rendre pour moi graces & merite, car je n'ai de quoi les rendre, & ici se tut. La réponse de la jeune fille plut grandement à la Reine, qui la trouva sage comme le Roi avoit dit. Le Roi fit appeller le pere & la mere, & les sçachant contens de ce qu'il délibereroit de faire, fit appeller un jeune homme qui estoit gentilhomme mais pauvre, qui se nommoit Perdiçon, & lui mettant certains anneaux en la main, sans qu'il refusast de le faire, il lui fit épouser Lise. Auxquels incontinent le Roi, outre plusieurs bagues & de grande valeur que lui & la Reine donnerent à la mariée, donna Ceffalu & Calatabellotte, deux fort bonnes terres, & de grand revenu, en di-

sant à Perdiccon : Nous te donnons cela pour le mariage de ta femme, & ce que nous voudrons faire davantage pour toi, tu t'en appercevras à l'avenir. Et cela dit, il se tourna devers la fille, & lui dit : Maintenant veux-je prendre le fruit que je dois avoir de vostre amitié ; & l'ayant empoignée avec les deux mains par la teste, il lui baisa le front. Perdicon, le pere & la mere de Lise & elle-mesme contens très-grandement, firent grandes festes & joyeuses nopces, & selon que plusieurs afferment, le Roi observa très-bien à la jeune fille ce qu'il lui avoit promis, parce que tant qu'il vescut, il s'appella toujours son Chevalier, & jamais ne fut à aucun fait d'armes qu'il portast autre devise, que celle qui lui estoit envoyée par elle. Faisant donc ainsi, l'on gagne le cœur de ses sujets & l'on sert d'exemple à autrui de bien faire, & par-là l'éternelle renommée s'acquiert : choses à quoi aujourdui peu ou point n'ont tendu l'arc de leur entendement, les Seigneurs étant devenus pour la pluspart cruels & tyrans.

Digitized by Google

Gravelot inv. T. V N. 21. Moitte Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE HUITIEME.

Sophronia cuidant estre femme de Gisippus, estoit femme de Titus Quintius Fulvius, & s'en alla avec lui à Rome, où Gisippus arriva quelque temps après en pauvre estat; & croyant estre déprisé de Titus, confessa avoir tué un homme afin de mourir; mais Titus le reconnoissant s'accusa de l'avoir tué pour sauver Gisippus. Ce que voyant celui qui avoit fait le meurtre, s'accusa lui-mesme: au moyen de quoi tous trois furent délivrés par l'Empereur Octavien, & Titus donna à Gisippus sa sœur pour femme, & le fit participant de tout son bien.

MAdame Philomene par le commandement du Roi, après que Madame Pampinée ne parla plus, & déja ayant chacun loué le Roi Pierre, & plus la Jubeline que les autres,

Digitized by Google

commença ainſi : Qui eſt-ce, mes Dames, qui ne ſçait que les Rois peuvent faire, quand ils veulent, toutes choſes grandes, & qu'en eux meſmement il eſt requis d'eſtre magnifiques ? Celui donc qui fait ce qu'il doit, quand il en a la puiſſance, fait bien ; mais il ne s'en faut pas tant eſmerveiller, ni tant le louer comme l'on feroit bien un autre qui moins le devroit faire, pour n'en avoir la puiſſance, & toutefois le feroit. Et par ainſi ſi vous avez de tant de paroles élevé les œuvres du Roi Pierre, & qu'elles vous ſemblent belles, je ne fais point de doute que plus ne vous doivent plaire, & eſtre davantage louées de vous celles de nos ſemblables, quand elles ſeront pareilles à celles des Rois, ou plus grandes. Par quoi je délibere de vous conter en une Nouvelle, une œuvre louable & magnifique faite entre deux citoyens grands amis. Au temps qu'Octavien Ceſar, non encore Auguſte, mais *Triumvir* ſeulement, gouvernoit l'Empire Romain, il y eut à Rome un Gentilhomme nommé Publius Quintus Fulvius, lequel ayant un fils nommé Titus Quintus Fulvius, de merveilleux entendement, l'envoya à Athenes pour apprendre la Philoſophie, & le recommanda tant qu'il put à un noble homme Athénien, nommé Cremes, qui eſtoit ſon ami d'ancienne connoiſſance, lequel logea Titus en ſa maiſon, en la compagnie d'un ſien fils appellé Giſippus, & les fit enſemble eſtudier ſous

Digitized by Google

la doctrine d'un Philoſophe nommé Ariſtippus Or vivant les deux jeunes hommes en meſme ville, école & maiſon, ils ſe trouverent ſi conformes de mœurs & de conditions, qu'il naſquit entre eux une fraternité & amitié ſi grande que jamais depuis elle ne put eſtre ſéparée par autre accident que par la mort, ni nul d'eux ne ſentoit aucun bien ni repos, ſinon tant qu'il eſtoit avec ſon compagnon. Eſtant auſſi chacun d'eux également doué d'un très-gentil eſprit, & ayant commencé leurs études enſemble, il s'eſlevoient en pareil dégré à la glorieuſe hauteur de Philoſophie, non ſans leur merveilleuſe louange. Et en telle façon de vivre, avec le très-grand plaiſir de Cremes, qui à peine tenoit l'un plus que l'autre pour ſon fils, perſevererent les deux écoliers bien trois ans. A la fin deſquels, comme il advient de toutes choſes, Cremes déja vieux paſſa de cette vie en l'autre, de quoi les jeunes hommes porterent égale compaſſion, comme de leur commun pere, & n'euſſent ſçu les amis de Cremes diſcerner lequel des deux avoit le plus de beſoin d'eſtre conſolé pour le cas ſurvenu. Or advint après quelques mois que les parens de Giſippus le vinrent voir chez lui, & là avec Titus, lui conſeillerent de ſe marier, & lui trouverent une jeune Demoiſelle d'excellente beauté, de très-noble maiſon & citoyenne d'Athenes, laquelle avoit nom Sophronia, à l'âge par aventure de quinze ans; puis s'appro-

Digitized by Google

chant le terme des nopces, Gisippus pria un jour Titus de l'aller voir avec lui, car encore ne l'avoit-il point vûe ; & eux venus en sa maison, & elle estant assise au milieu d'eux deux, Titus comme considerateur de la beauté de la fiancée de son ami, la commença très-gentiment à regarder, & tant lui plut chaque partie d'elle, que les louant toutes à par soi, il s'éprit d'elle sans en faire semblant, & aussi ardemment que jamais aucun amant s'éprit de femme ; mais après qu'ils eurent esté quelque espace de temps avec elle, ils en partirent & retournerent à leur logis, où Titus retiré seul en sa chambre, commença à penser à celle qui lui avoit plu si fort, dont tant plus il s'enflammoit comme plus il se fourroit avant en ce pensement ; de quoi s'appercevant lui-mesme, après avoir jetté plusieurs chauds soupirs, dit ainsi : O malheureux Titus que tu es, en quel endroit veux-tu mettre l'entendement, l'amour & l'esperance ? Ne connois-tu point tant par les biens & honneurs que tu as reçus de Cremes & de sa maison, comme par l'entiere amitié qui est entre toi & Gisippus, de qui cette-ci est fiancée, qu'il te la faut avoir en telle réverence comme si elle estoit ta sœur ? Que veux-tu aimer ? Où te laisses-tu transporter à l'amour trompeur ou à la feinte de ton esperance ? Ouvre les yeux de ton entendement, & te reconnois toi-mesme. O misérable, donne lieu à la raison, refrene l'appétit intem-

Digitized by Google

peré ; réforme tes désirs déraisonnables, & adresse tes pensées ailleurs, résiste en ce commencement à ta lascive volonté, & sois maistre de toi-mesme, cependant que tu en as l'opportunité ; ce que tu veux n'est point raisonnable ni honneste, & quand bien tu serois assuré d'y parvenir après ta poursuite, ce que tu n'es point, si le devrois-tu fuir si tu avois égard à ce que la vrai amitié & ton devoir requierent : que feras-tu donc, Titus ? Tu laisseras l'irraisonnable amour, si tu veux faire ce qui est de raison. Mais après ce discours, lui souvenant de Sophronia, & tournant ses pensées au contraire ; il condamnoit tout le propos qu'il avoit tenu, disant ainsi : Les loix d'amour sont de plus grande puissance que nulles autres, elles rompent non-seulement celles d'amitié, mais aussi les divines. Combien de fois a t'on vu que le pere a aimé sa fille, le frere sa sœur, la marastre son beau fils, choses trop plus monstrueuses que de voir un ami aimer la femme de l'autre, qui est un cas advenu mille fois ? Davantage je suis jeune & la jeunesse est toute soumise aux passions d'amour, il est donc raisonnable que ce qui plaist à amour, me plaise ; les choses trop discrettes appartiennent à homme de plus mur âge que je ne suis, & ne puis vouloir sinon ce qu'amour veut : la beauté de cette-ci merite d'estre aimée de chacun, & si je l'aime moi qui suis jeune, qui m'en sçauroit

Digitized by Google

duement reprendre ? Je ne l'aime pas pour ce qu'elle est fiancée à Gisippus, aîns je l'aime pource qu'aussi bien l'eusse-je aimée de quiconque elle eust esté femme : en ceci péche la fortune qui l'a plustost adressée à mon ami qu'à un autre, & s'il est force qu'elle soit aimée, comme certes sa beauté le merite, Gisippus venant à le sçavoir devra estre plus content que ce soit moi qui l'aime qu'un autre. Et puis se mocquant de soi-mesme, revenant au contraire, & du contraire en cettui-ci, & de cettui-ci en l'autre, consomma non-seulement ce jour & la nuit suivante, mais plusieurs autres, tant qu'ayant perdu le manger & le dormir, il fut contraint par débilité de se coucher dedans le lit. Gisippus qui par plusieurs jours l'avoit vu plein de resverie, & à cette heure le voyoit malade, en estoit en grand ennui, & avec tous les moyens & inventions qu'il avoit, ne partant jamais d'auprès de lui, s'essayoit de le réconforter, lui demandant souvent à grande instance l'occasion de sa tristesse, & maladie. Mais Titus après lui avoir souvent donné des bourdes en payement, dont Gisippus s'estoit bien apperçu, se voyant pressé de lui déclarer la verité, enfin avec pleurs & soupirs il lui répondit en cette sorte : Gisippus, s'il eust plu aux dieux, la mort m'eust esté plus agréable que le plus long-temps vivre, considerant que la fortune m'a conduit à telle extrêmité, qu'il m'a

Digitized by Google

fallu faire épreuve de ma constance & vertu; & que je la trouve vaincue en moi à ma très-grande honte : mais certes j'en attens en bref le payement que je merite, qui est la mort, laquelle me sera plus agréable que ne seroit la vie en souvenance de la bassesse & vilité de mon courage, lequel (pour ce qu'à toi je ne puis ni ne dois rien céler) non sans rougir je te découvrirai. Lors commençant à lui raconter l'occasion de ses pensemens, & la bataille d'entre eux, enfin lui découvrit de quel costé estoit demeurée la victoire, & confessa qu'il mourroit pour l'amour de Sophronia, affermant que pour la connoissance qu'il avoit combien cette chose lui estoit mal-séante, il avoit pris pour pénitence la déliberation de mourir, de quoi il pensoit bientost venir à bout. Gisippus oyant cici, & le voyant fondre en larmes, demeura au commencement un peu pensif, comme celui qui se sentoit pris de la jeune Demoiselle, combien que ce fust moderément : toutefois sans guere tarder, il conclut en soi que la vie de son ami devoit estre plus chere que Sophronia. Et en cette imagination convié des larmes de Titus à larmoyer, il lui répondit en pleurant : Titus, si tu n'avois besoin de réconfort comme tu as, je me plaindrois à toi de toi-mesme, comme de personne qui a violé notre amitié, en me célant si long-temps ta passion très-grieve, & combien que ceci ne te semblast point hon-

Digitized by Google

neste, si ne doivent pourtant les choses deshonnestes estre célées à l'ami, non plus que les honnestes ; car qui est ami, tout ainsi qu'il prend plaisir des choses honnestes, ainsi s'essaye-t'il d'oster les deshonnestes de l'entendement de son ami : mais je laisserai à présent ce propos, & viendrai à celui dont je te connois avoir plus grand besoin. Si tu aimes ardemment Sophronia ma fiancée, je ne m'en ébahis point, mais bien m'ébahirois-je, si tu ne l'aimois, connoissant sa grande beauté, & la noblesse de ton cœur, qui est d'autant plus capable de soustenir passion comme la chose qui plaist a plus d'excellence ; & autant que raisonnablement tu aimes Sophronia, autant injustement tu te plains de la fortune, qui me l'a ordonnée pour femme, jaçoit que tu ne le dis expressément, ayant opinion que plus honnestement tu l'eusses pû aimer, si elle eust esté à un autre, qu'estant la mienne : mais si tu es sage comme je t'ai toujours vu, dis-moi par ta foi à qui la fortune pouvoit l'adresser dont tu la dusses plus remercier que de me l'avoir baillée ? Tout autre qui l'eust eûe, encore que ton amour eust esté honneste, si est-ce qu'il l'eust mieux aimée pour soi que pour toi, ce que tu ne dois point esperer de moi, si tu m'estimes autant ton ami comme je suis : & la raison est pource qu'il ne me souvient point que depuis que nous sommes amis, j'aie eu chose qui n'ait esté autant tienne comme mienne,

mienne, & de cette-ci quand bien les traités de mariage seroient si avancés, qu'ils ne se pussent défaire, si en ferois-je comme des autres choses ; mais l'affaire en est encore en tels termes que je la puis faire appartenir à toi seul, & puis je le ferai. Car je ne sçais ce que tu devrois estimer de mon amitié, si d'une chose qui se peut faire honnestement, je ne sçavois de mon vouloir faire le tien Il est vrai que j'ai fiancé Sophronia, & que je l'aimois beaucoup, attendant d'en faire les nopces avec grand plaisir : mais voyant que tu la désires plus fervemment, comme sçachant mieux connoistre les perfections d'une si excellente chose, que je ne fais, je te prie, assure-toi & crois qu'elle viendra en mon lit non comme mon épouse, mais comme la tienne. Et pourtant laisse ce pensement, chasse cette mélancolie, rappelle la santé perdue, le confort & le soulas, & attens doresnavant en joie & plaisir, la récompense de ta grande & plus digne amitié que n'estoit la mienne. Titus entendant parler ainsi Gisippus, autant que la douce esperance de ce qu'il aimoit lui donnoit de plaisir, autant la due raison lui causoit de honte, lui mettant devant les yeux que tant plus la liberalité de Gisippus estoit grande, tant plus lui sembloit-il déraisonnable de la vouloir accepter. Par quoi ne cessant de pleurer, à peine put-il ainsi répondre : Gisippus, ta liberalité & vraie amitié me montrent assez clairement ce

qu'il appartient à la mienne de faire. Là à Dieu ne plaise que jamais je reçoive pour mienne, celle qu'il t'a adjugée comme à celui qu'il a trouvé le plus digne ; s'il eust vû que cette femme m'eust dû appartenir, ni toi, ni autre ne doit croire que jamais il te l'eust destinée. Use donc avec plaisir de ton élection, & de son discret conseil, jouissant de son présent, & me laisse seul consommer en larmes qu'il m'a appareillées, comme à homme qui est indigne de tant de bien : car ou bien je les vaincrai, & ce te sera plaisir ; ou elles me vaincront, & je serai hors de peine. Lors Gisippus lui dit : Titus, si nostre amitié me peut donner tant de licence que je te puisse forcer à me complaire en une chose que je désire, & si elle te peut induire à la suivre, ce sera donc en cet endroit où entierement je veux user d'elle, & là où il te plaira donner lieu à mes prieres, avec telle autorité que l'on doit user ès biens de son ami, je ferai que Sophronia sera tienne. Je connois assez combien les forces d'amour ont de puissance, & sçais très-bien qu'elles ont conduit non une seule fois, mais plusieurs, les amans à malheureuse fin. Je t'en vois si près, que tu ne pourrois ni retourner en arriere, ni vaincre tes larmes ; ains passant toujours outre, tu serois vaincu & demeurerois sous le faix, & faudroit que bientost après je te tinsse compagnie ; donc quand bien pour autre raison je ne t'aimerois,

Digitized by Google

encore m'est ta vie chere pour l'amour de la mienne, qui en dépend, & à cette cause Sophronia sera tienne; car tu n'en trouverois aisément une autre qui tant te fusse agréable; & moi tournant facilement mon amitié à une autre, je contenterai toi & moi. A quoi faire je ne serois peut estre si liberal, si les femmes se trouvoient en si petit nombre, ou avec telle difficulté comme l'on trouve les amis : mais ayant pouvoir de recouvrer une autre femme & non un autre tel ami, j'aime bien mieux la transmuer, je ne dis pas la perdre, car en te la baillant, elle ne sera perdue pour moi, ains changée seulement à une autre bien mieux, que te perdre. Et à cette cause, si mes prieres ont puissance sur toi, je te supplie qu'en te tirant de cette affliction, tu veuilles en mesme instant nous rendre tous deux consolés, & te disposer, vivant en esperance, de prendre le bien que le fervent amour que tu portes à Sophronia merite. Or combien que Titus eust honte de consentir que Sophronia lui fust accordée pour femme, & que pourtant il se tinst encore obstiné, toutefois le tirant amour d'une part, & le conseil de Gisippus de l'autre, il dit ainsi : Gisippus, si je fais ce de quoi tu me pries, & que tu dis désirer tant, je ne sçaurois penser auquel avoir plus obéi, ou au tien ou au mien plaisir : mais puisque ta liberalité est si grande qu'elle surmonte ma honte raisonnable,

je m'y accorderai ; toutefois tiens-toi assuré que je ne l'accepte point, comme homme qui ne connoisse bien que je reçois de toi non-seulement la personne que j'aime le plus, mais ensemble ma propre vie. Fassent les dieux (s'ils me gardent tant de bonheur) qu'avec ton honneur & profit je puisse quelquefois te rendre témoignage combien j'estime le plaisir que tu me fais, te montrant vers moi plus pitoyable que je ne suis moi-mesme. Lors Gisippus dit ainsi : Pour faire que cette chose vienne à effet, il me semble que l'on doit tenir cette voie. Tu sçais qu'après long traité de mes parens, & de ceux de Sophronia, elle ma été accordée, & pourtant si je venois à dire que je ne la veux point pour femme, il en sortiroit un grand scandale, & je mettrois ses parens & les miens en trouble, de quoi je ne me soucierois, si par cela je voyois qu'elle dust devenir tienne ; mais je crains que si je laisse en cet estat, ses parens ne la donnent à un autre, & par ainsi tu aurois perdu ce que je n'aurois pas acquis. A cette cause il me semble bon, si tu le trouves ainsi, que je poursuive le fait comme je l'ai commencé, & que je la mene chez moi comme mienne, & là j'en fasse les nopces, & puis au soir secrettement comme nous sçavons bien faire, tu coucheras avec elle comme avec ta femme, & après en temps & lieu nous manifesterons le fait : lequel, s'ils l'ont pour agréable,

Digitized by Google

à la bonne heure, & s'ils en sont marris, si sera-t-il fait pourtant, & ne pouvant défaire ce qui sera fait, il faudra par force qu'ils s'en contentent. Ce conseil plut grandement à Titus. Par quoi Gisippus reçut la Demoiselle en sa maison comme sa femme, estant déja Titus gueri, & bien dispos de sa personne, & fut le festin grand & solemnel. Or comme la nuit fut venue, les Dames laisserent la nouvelle épousée dedans le lit de son mari, & s'en allerent. La chambre de Titus estoit joignant à celle de Gisippus, & pouvoit-on entrer de l'une à l'autre; par quoi estant Gisippus en la sienne, & ayant esteint toute lumiere, il s'en alla tout bellement à Titus, & lui dit qu'il s'en allast coucher avec sa femme. Titus oyant ceci, vaincu de honte, se voulut repentir, & refusoit d'y aller : mais Gisippus, lequel avec le courage comme avec les paroles estoit entier ami, & désireux de lui faire plaisir, après longue dispute fit tant qu'à la fin il l'y envoya, & sitost qu'il fut dedans le lit, prenant la jeune Demoiselle comme par jeu, lui demanda tout bas si elle vouloit être sa femme; elle croyant que ce fust Gisippus, répondit qu'oui; dont il lui mit un bel & riche anneau au doigt, disant : Et je veux estre ton mari. Et lors consommant le mariage, il prit d'elle un long & amoureux plaisir, sans qu'elle s'apperçust qu'autre que Gisippus couchast avec elle. Estant en ces termes le mariage de Sophronia & de Titus, Publius

son pere passa de cette vie en l'autre, & lui fut écrit que sans tarder il s'en retournast à Rome, pour ordonner de ses affaires. Parquoi il délibera avec Gisippus de s'en aller, & de mener Sophronia, ce qui ne se devoit ni pouvoit bonnement faire, sans lui faire entendre en quel estat estoient les choses entr'eux. Au moyen de quoi un jour l'ayant appellée en la chambre, ils lui déclarerent entierement comme le fait alloit, & Titus la rendit certaine de la verité par plusieurs enseignes des choses advenues entr'eux deux, de quoi elle demeura fort estonnée. Et après avoir regardé l'un & l'autre avec un visage mal content, elle commença bien fort à pleurer, faisant grandes plaintes du mauvais tour que Gisippus lui avoit fait. Et avant que faire aucune mention de ceci en sa maison, elle s'en alla chez son pere, à qui, & pareillement à sa mere, elle conta la tromperie qu'eux & tous ses parens avoient reçue de Gisippus, affermant qu'elle estoit femme de Titus & non de Gisippus comme ils pensoient. Cette nouvelle fut très-déplaisante au pere de Sophronia, qui avec ses parens & ceux de Gisippus, en fit une très-grande & longue querelle, & furent les troubles & émotions bien grandes & diverses, dont Gisippus en estoit mal voulu des siens & de ceux de Sophronia, & disoit chacun qu'il estoit digne, non-seulement d'estre repris, mais d'estre asprement puni; toutefois il publioit par-

tout qu'il avoit fait chose honneste, & que les parens de Sophronia lui devoient sçavoir bon gré, & lui rendre graces de ce qu'il l'avoit marié à plus suffisant qu'il n'estoit. Titus de l'autre costé entendoit toutes ces choses, & les portoit avec grand ennui ; mais connoissant que la coutume des Grecs est de tant plus s'avancer avec rumeurs & menaces, comme moins ils trouvent qui leur réponde, & puis quand ils le trouvent, devenir non-seulement humbles, mais très-vils & hommes de néant, il conclut à par soi que leurs baveries ne se devoient plus supporter sans y faire réponse. Et ayant le cœur Romain & le sens Athénien, avec intention assez à propos, assembla les parens de Gisippus & de Sophronia en un temple, auquel lui estant venu accompagné de Gisippus seulement, il commença à parler à eux comme il s'ensuit : Beaucoup de Philosophes tiennent que ce qui se fait par les hommes mortels vient de la disposition & ordonnance des dieux immortels, & pourtant aucuns veulent que ce qui se fait ou se fera jamais soit de néceffité, combien qu'il y en ait d'autres qui mettent cette néceffité à ce qui est fait seulement; lesquelles opinions, si elles sont considerées avec quelque jugement, peuvent assez apertement faire voir que de vouloir reprendre une chose qu'on ne peut révoquer, n'est faire autre chose sinon se vouloir montrer plus sage que les dieux, lesquels nous

Digitized by Google

devons croire qu'avec raison perpétuelle, & sans erreur, dispofent & gouvernent nous & nos affaires. Combien folle & bestiale est la préfomption de vouloir reprendre leurs desseins! Combien meritent ceux qui se laissent transporter jusqu'à cette témerité, desquels à mon avis vous êtes tous, qui cuidiez avoir donné Sophronia à Gisippus : car vous ne regardez point qu'il estoit ordonné de l'éternité qu'elle fust mienne & non de Gisippus, comme à présent il se peut connoistre par effet. Mais d'autant que de parler de la secrette providence & intention des dieux semble à plusieurs chose dure & mal-aisée à comprendre, je suis content de supposer qu'ils ne se meslent d'aucune chose de nous, & veux seulement m'arrester aux raisons humaines, selon lesquelles voulant parler je ferai contraint faire deux choses bien contraires à mon naturel ; l'une sera de me louer quelque peu, & l'autre de blasmer & abaisser aucunement l'estime d'autrui : mais pource qu'en l'une ni en l'autre, je n'entends point m'esloigner de la verité, & que la présente matiere le requiert, il faudra à la fin que je le fasse. Vos plaintes procédant plus de fureur que de raison, avec continuels murmures ou plustost féditions & vituperes, mordent & condamnent Gisippus, pour autant que de son avis & conseil il m'a donné pour femme celle que vous par le vostre lui aviez donnée, de quoi j'estime

qu'il ſoit grandement à louer. Et les raiſons ſont celles-ci : l'une eſt pource qu'il a fait ce qu'un ami doit faire ; l'autre pource qu'il a fait plus ſagement que n'aviez fait. Je n'ai pas intention de vous déployer ce qu'amitié veult qu'un ami faſſe pour l'autre, mais de vous faire ſouvenir que le lien d'amitié eſtreint en aucunes choſes plus fort, que ne fait celui du ſang ou de la parenté ; nous avons les amis tels que nous les choiſiſſons, & les parens tels que la fortune nous les donne. Et pourtant ſi Giſippus à plus aimé ma vie, eſtant ſon ami comme je me tiens, qu'il ne fit voſtre bien-veillance, nul ne s'en doit eſmerveiller. Mais pour la ſeconde preuve de ſageſſe de Giſippus, il me ſemble que vous n'avez nul ſentiment de la providence des dieux, & encore moins de connoiſſance des effets d'amitié. Je dis que voſtre avis, voſtre conſeil & voſtre délibération avoient donné Sophronia à Giſippus jeune homme & Philoſophe, & celui de Giſippus l'a donnée à un jeune Philoſophe comme lui; voſtre conſeil la donna à un Athénien, & celui de Giſippus à un Romain ; le voſtre à un noble & honneſte homme, celui de Giſippus à un plus noble de race, & non moins honneſte homme ; voſtre jugement la bailla à un riche jeune homme, & Giſippus à un plus riche ; vous la donnaſtes à un qui non-ſeulement ne l'aimoit point, mais à peine la connoiſſoit-il encore, Giſippus la donna à un qui ſur toute

félicité, & plus que sa propre vie, l'aimoit & la désiroit. Et afin que ce je dis soit vrai, & que son fait soit plus à louer que le vostre, qu'il soit avisé point par point. Premierement que je ne sois jeune & Philosophe comme est Gisippus, mon visage & mes estudes, sans en faire plus longue preuve, le témoignent assez, un mesme âge est le sien & le mien, & avec pareil cours avons toujours cheminé ensemble à l'estude. Vrai est qu'il est Athénien, & je suis Romain. Mais si la gloire des deux cités est mise en dispute, je dirai que je suis de cité libre & franche, & il est de cité tributaire. Je dirai que je suis de cité maistresse de tout le monde, & lui de cité qui obéit à la mienne. Je dirai que je suis de cité forte d'armes, d'empire & d'estudes, où la sienne ne se peut recommander que d'estudes seulement; & davantage, combien que vous me voyez écolier d'apparence assez moyenne, si ne suis-je pourtant issu de la fange du plus bas peuple de Rome. Mes maisons & les lieux publics sont pleins d'antiques statues de mes prédécesseurs, & les annales se trouveront pleines des triomphes que les Quintes ont menés jusques dedans le Capitole Romain, ni encore n'est par antiquité abolie la gloire de nostre nom, ains est nostre renommée connue & florissante aujourd'hui plus que jamais. De mes richesses je m'en tais; honneste pauvreté est l'ancien & très-riche heritage des

Digitized by Google

plus nobles hommes Romains, laquelle opinion si elle est condamnée par le sens de l'ignorante multitude, & si nous voulons en cela lui donner lieu, faisant plus grand cas & estime des riches trésors, je dirai que j'en suis abondamment pourvu, non comme ambitieux & taché de convoitise, mais comme bien-voulu de la fortune. J'entends assez que ce vous estoit une commodité bien désirée que Gisippus estant de vostre ville eust esté vostre allié; mais si n'avez vous pas occasion pourquoi je vous doive estre moins cher à Rome qu'il vous eust esté ici, considerant que vous aurez là un prompt & bienveillant ami qui vous recevra, qui vous sera utile, soigneux & puissant support, protecteur de vous & de vos affaires tant publiques que particulieres. Qui sera donc celui, s'il n'est transporté d'affection, qui voudra par raison plus approuver vostre fait, que celui de Gisippus mon compagnon? Certes nul, comme je crois. Sophronia est bien & duement mariée à Titus Quintus Fulvius, noble homme d'ancienneté & riche citoyen de Rome, & ami de Gisippus; par quoi qui le trouve estrange & qui s'en lamente, ne fait point ce qu'il doit, ni n'entend pas ce qu'il faut. Il y en aura peut-estre qui se plaindront, non que Sophronia est femme de Titus, mais de la maniere comme elle devint sienne furtivement & par emblée, sans que nul sien parent ou ami y ait esté appellé, ni en ait esté averti. Ce n'est point chose

Digitized by Google

miraculeuse, & qui souventefois ne soit advenue:
Je ne raconterai point combien il y en a eu, qui contre le vouloir de leurs parens ont choisi leurs maris, ni de celles qui avec leurs amans s'en sont fuies en estrange terre, estant premierement amies que femmes, ni de celles qui ont plustost déclaré mariage avec grossesse ou enfantement qu'avec la langue, tant que nécessité fit contrainte; ce qui n'est point ainsi advenu de Sophronia, mais m'a esté donnée par Gisippus discrettement, honnestement & avec ordre. Autres, peut-estre, diront qu'elle a esté mariée par celui à qui il n'appartenoit point de la marier. Telles plaintes sont sottes & féminines, procédantes de peu de considération. Ce n'est point de cette heure que la fortune use de nouveaux & inconsiderés moyens, pour conduire les choses à leur effet déterminé. Que me doit-il importer si un Cordonnier plustost qu'un Philosophe, a selon son jugement bien conduit une mienne affaire, ou en secret, ou en public, mais que la fin en soit bonne? Bien me dois-je garder, si je connois le Cordonnier indiscret, qu'il ne se mesle plus de mes affaires, & toutefois je le remercierai de celles qu'il aura bien faites: pareillement si Gisippus a bien marié Sophronia, c'est une folie superflue de se douloir de la façon de laquelle il a usé à la marier. Si vous vous défiez de son sens, donnez vous garde que doresnavant il ne

Digitized by Google

s'entremette plus de marier aucune de vos filles, & le remerciez de cette-ci qu'il a bien sçu adresser, & néanmoins vous devez sçavoir que je ne cherchai point avec fraude ou tromperie l'opportunité de maculer aucunement l'honnesteté & claire noblesse de vostre sang, en la personne de Sophronia; car encore que je l'aye prise secrettement pour femme, si ne vins-je point comme ennemi la prendre à force, ni comme ravisseur lui oster sa virginité, à titre deshonneste, refusant vostre alliance: mais fervemment épris de sa grande beauté & de ses vertus, à peine me l'eussiez-vous accordée, de peur que je l'emmenasse à Rome quand & moi, & que j'esloignasse de vostre vue une personne tant aimée de vous comme elle est. Cela fut cause que j'usai de l'artifice secret qui à cette heure vous est découvert, & que Gisippus se disposa à ce qu'il n'avoit point déliberé de faire, & à traiter la chose pour moi, & d'y consentir en son nom. Davantage, combienque très-ardemment je l'aimasse, je procurai nostre union, non comme aimant, mais comme vrai mari, ne m'approchant d'elle que premierement (ainsi qu'elle-mesme peut tesmoigner) avec les paroles requises, & avec l'anneau je ne l'eusse épousée, lui demandant si elle me vouloit pour mari, à quoi elle répondit qu'oui, en quoi s'il lui semble avoir esté déçue, je n'en suis point à reprendre,

Digitized by Google

mais elle qui ne s'avisa de me demander qui j'estois. Ceci est donc la grande faute de Gisippus mon ami, & de moi amant, que Sophronia est secrettement devenue femme de Titus Quintus; & par cette cause vous l'espiez, vous le menacez, & le mettez tous les jours en pieces; que feriez vous davantage s'il l'avoit donnée à un homme de vile condition, à un méchant ou à un esclave? Quelles prisons, quels fers, & quels tourmens seroient suffisans à cela? Mais laissons désormais ce propos. Le temps est venu que je n'attendois encore, c'est que mon pere est mort, & qu'il m'est besoin de retourner à Rome. Par quoi ayant déliberé d'emmener Sophronia avec moi, j'ai esté content de vous découvrir ce que vous avez ouï, & que par aventure je vous eusse encore tenu caché: vous le prendrez en bonne part si vous estes sages, & serez contens de ce qui est fait, pensant que si j'eusse eu intention de vous tromper & faire outrage, je vous la pouvois laisser en me mocquant d'elle & m'en aller: mais Dieu ne permette qu'en un courage Romain, puisse jamais tomber une si vile & malheureuse pensée. Sophronia par l'ordonnance des dieux, par la force des loix humaines, & par louable conduite de mon ami Gisippus, & par ma cautelle amoureuse, est mienne; & vous, vous tenant par aventure plus sages que les dieux, ou que les autres

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 22. Le Grand Sculp.

Digitized by Google

hommes, le trouvez mauvais, & ſemble que vous condamniez beſtialement leurs ouvrages en deux manieres qui me faſchent fort; l'une eſt que vous me retenez devers vous Sophronia, ſur laquelle vous n'avez qu'autant de puiſſance qu'il me plaira; l'autre eſt que vous menacez Giſippus mon compagnon, à qui vous eſtes obligez par devoir. Auſquelles deux choſes combien mal & déraiſonnablement vous vous comportez, je n'entends point à préſent vous le montrer plus au long, mais je vous veux comme ami conſeiller que vos haines & dédains ceſſent, & que Sophronia me ſoit rendue, afin que je puiſſe partir de vous content, & voſtre parent, & qu'abſent je demeure voſtre ami, vous aſſurant que, vous plaiſe ou non plaiſe ce que j'ai fait, ſi vous entendez d'y procéder autrement, je vous oſterai Giſippus, & puis ſi je parviens à Rome, je mettrai ordre bien ſûr de r'avoir celle qui par devoir eſt mienne, malgré que vous en ayez, & lors par experience je vous ferai conoiſtre combien a de puiſſance la juſte indignation des Romains. Quand Titus eut ainſi parlé, il ſe leva de bout avec un viſage malcontent & troublé, & prit Giſippus par la main, montrant bien qu'il eſtimoit peu ceux qui eſtoient dedans le temple, duquel il ſortit branlant la teſte, & faiſant geſtes d'homme qui menace. Ceux qui demeurerent là voyant en partie

Digitized by Google

les raisons de Titus, & en partie espouvantés de ses dernieres paroles, furent induits à recevoir son alliance & amitié, & d'un commun accord conclurent qu'il vaudroit mieux avoir Titus pour parent, puisque Gisippus ne l'avoit point voulu estre, qu'avoir perdu l'alliance de l'un, & acquis l'inimitié de l'autre. Par quoi ils s'en allerent trouver Titus, & lui dirent qu'ils estoient très-contens que Sophronia demeurast sienne, & de le tenir pour leur cher parent, & Gisippus pour bon ami. Et lors s'embrassant l'un l'autre, & se faisant amiable & telle chere qu'il appartient à semblable affinité, se départirent, & lui envoyerent Sophronia, laquelle comme bien avisée faisant de nécessité-vertu, tourna en peu de temps vers Titus l'amour qu'elle portoit à Gisippus, & avec lui s'en alla à Rome, où elle fut reçue en grand honneur, Gisippus estant demeuré à Athenes, & quasi bien peu aimé de tous, assez tost après par brigues & partialités de ville, fut chassé d'Athenes, & condamné lui & tous ceux de sa maison à perpétuel exil, durant lequel, Gisippus estant demeuré non-seulement pauvre, mais mendiant, il s'en vint le mieux qu'il pust jusqu'à Rome pour esprouver si Titus n'avoit point souvenance de lui. Et ayant sçu qu'il estoit en vie, & bien voulu & estimé de tous les Romains, & le lieu où il se tenoit, il s'en alla mettre devant sa maison, où il attendit & s'y tint

Digitized by Google

tint tant que Titus arriva, auquel il ne s'osa manifester, ni lui sonner mot pour la grande pauvreté & misere en laquelle il estoit, mais bien s'efforça de se faire voir à lui, afin que le reconnoissant il le fist appeller. Toutefois Titus passa outre, sans rien lui dire. Par quoi estant avis à Gisippus qu'il l'avoit apperçu, & n'en avoit tenu compte, se souvenant de ce qu'il avoit autrefois fait pour lui, bien mal content & désespéré il sortit de-là. Et estant déja nuit, & lui à jeûn sans denier ni maille, & sans sçavoir où il alloit, désirant plus la mort que nulle autre chose, il se trouva en un lieu ruiné de la ville, où voyant une grande caverne il entra dedans pour y passer cette nuit, & là se couchant sur la terre nue, mal habillé, travaillé de longs pleurs, il s'endormit. Advint que deux hommes, qui la nuit avoient esté desrober ensemble, vinrent sur le matin en cette caverne avec leur butin, pour lequel estant en différend, l'un qui estoit le plus fort tua l'autre, puis s'en alla. Gisippus ayant vu & ouï cet accident, estima avoir trouvé, sans se tuer soi-mesme, un chemin pour aller à la mort, tant désirée de lui, & par ainsi ne voulant bouger de cette caverne, il y demeura tant que les sergens de la cour, qui déja avoient ouï nouvelles du fait, y vinrent, & emmenerent furieusement Gisippus prisonnier. Lequel estant examiné, confessa avoir commis le meurtre, & depuis ne s'estre pû

Digitized by Google

partir de la caverne ; par quoi le Preteur qui avoit nom Marcus Varro, ordonna qu'on le fist mourir en croix, comme estoit la coutume de ce temps-là. Titus de fortune estoit à l'heure venu au pretoire, lequel regardant le miserable condamné au visage, & ayant entendu l'occasion, connut soudainement que c'estoit Gisippus, & s'esmerveilla de sa mal-aventure, & de le voir arrivé en ce lieu, & désirant trés-ardemment de lui aider, ne voyant autre moyen de le pouvoir sauver, sinon de s'accuser & de l'excuter, il se mit promptement en avant, & cria : Marcus Varro, rappelle le pauvre homme que tu as condamné, car il est innocent ; j'ai assez offensé les Dieux d'une coulpe, ayant tué celui que les Sergens ont cejourd'hui matin trouvé mort, sans que je les veuille encore offenser de la mort de cet innocent. Varro s'esmerveilla, & fut marri de ce que toute l'assistance l'avoit ouï. Mais obligé par son honneur de faire ramener Gisippus en présence de Titus, il lui dit : Comment fus-tu insensé de confesser sans gesne ce que tu ne fis jamais, puisqu'il y alloit de ta vie ? Tu te disois estre celui qui cette nuit avoit tué l'homme, & cettui-ci dit que c'est lui. Gisippus leva l'œil, & vit que c'estoit Titus, & connut très bien qu'il le faisoit pour sa délivrance, comme celui qui avoit souvenance, & n'estoit point ingrat du plaisir autrefois reçu de lui, par quoi pleurant de pitié, il dit au Juge : Varro,

Digitized by Google

certainement je l'ai tué, & la compassion de Titus est désormais trop tardive à mon sauvement. Titus de l'autre costé disoit : Preteur, cettui-ci, comme tu vois, est estranger, & fut trouvé sans armes auprès du mort : tu peux bien connoistre que la misere où il est, lui donne occasion de vouloir mourir, & pourtant absous-le ; & à moi qui l'ai merité, donne la punition. Varro eut grande merveille de l'instance que ces deux faisoient à s'excuser l'un l'autre, & déja présumoit bien que nul d'eux n'estoit coupable. Et ainsi qu'il pensoit au moyen de les délivrer, voici venir un jeune homme nommé Publius Ambustus, de vie si meschante, que l'esperance en estoit perdue, & qui estoit tenu entre les Romains pour un larron tout notoire, lequel veritablement avoit commis l'homicide, & connoissant que nul des autres deux estoient en coulpe de ce dont chacun d'eux s'accusoit, il fut mû de telle componction pour leur innocence, qu'il vint devant Varron, & dit : Preteur, mes faits m'induisent à devoir mettre au clair la dure contention qui est entre ceux-ci, & y a je ne sçai quel Dieu qui me tourmente & sollicite par dedans, à te manifester mon péché, & pourtant sçache que nul de ceux-ci est coupable de ce dont chacun se charge ; je suis veritablement celui qui a mis à mort l'homme qu'on a trouvé ce matin devant le jour en la caverne, & y apperçus

Digitized by Google

bien le pauvre homme qui ci eſt, dormant; cependant que je partageois le butin des larcins commis avec celui que je tuai : quant à Titus il n'eſt beſoin que je le deſcharge, ſa réputation eſt aſſez claire, & teſmoigne pour lui qu'il n'eſt point homme de telle condition : délivre-les donc, & me condamne à telle peine que le droit ordonne. Octavien Ceſar avoit déja ouï cette nouveauté, & les ayant devant ſoi tous les trois, voulut ſçavoir quelle occaſion mouvoit chacun d'eux à vouloir eſtre condamné, & chacun lui dit la verité de la ſienne. Alors Octavien les délivra tous trois, les deux pource qu'ils eſtoient innocens, & le tiers pour l'amour d'eux. Titus prit ſon ami Giſippus, & après l'avoir bien fort repris de ſa défiance & froide ſûreté de ſon amitié, lui fit merveilleuſe chere, & le mena en ſa maiſon, où Sophronia le reçut comme frere, avec pitoyables larmes, & prit grand ſoin de le reſtaurer & récréer de ſes peines & ſouffrances paſſées, le remettant en point & accouſtrement convenable au dégré de ſes vertus & nobleſſe. Titus de ſon coſté en premier lieu lui communiqua tout ce qu'il avoit de tréſors & heritages, & puis lui donna pour femme une ſienne ſœur jeune Demoiſelle, nommée Fulvia, & après il lui dit : Il eſt en ta diſpoſition ou de vouloir demeurer ici auprès de moi ou de t'en retourner à Athenes avec tout ce que je t'ai departi.

Digitized by Google

Mais estant d'une part forcé pour le bannissement en quoi il estoit de sa Cité, & de l'autre pour l'amour qu'il portoit à la non ingrate amitié de Titus, s'accorda de demeurer Romain, où avec sa femme Fulvia & Titus avec la sienne Sophronia, ils vécurent ensemble long-temps en grand plaisir, en mesme maison, augmentant de jour en jour, s'il se pouvoit faire, leur parfaite bien-veillance. Amitié doncques est une très-sainte & honorable chose, & digne non-seulement de singuliere réverence, mais d'estre recommandée avec perpétuelle louange, comme celle qui est nourrice très-discrette de toute magnificence & d'honnesteté, sœur de charité & de reconnoissance, ennemie d'inimitié & d'avarice, & qui toujours est prompte sans attendre d'estre requise de faire vers autrui les vertueuses œuvres qu'elle voudroit estre faites à soi, bien que les très-divins effets d'icelle se voyent aujourd'hui bien peu de fois usités entre deux personnes, qui est une grande faute & reproche de la miserable convoitise des hommes, laquelle regardant seulement à sa propre utilité, a chassé cette amitié par de-là les extresmes fins de la terre, & l'a mise en perpétuel exil. Quel amour, quelle richesse ou affinité eussent sçu faire sentir à Gisippus, jusques dedans le cœur, la fervente compassion, les larmes & les soupirs de Titus, avec telle efficace qu'il eust pour tout cela voulu consentir que sa belle

& gentille accordée de lui tant aimée, fust devenue femme de son compagnon, si ce n'eust esté cette amitié ? Quelles loix, quelles menaves, quelle crainte eussent sçu faire abstenir les jeunes bras de Gisippus en lieux solitaires, en lieux obscurs, & dedans son propre lit, qu'ils n'eussent embrassé la jeune Demoiselle, laquelle mesme par aventure aucunefois l'en convioit, si ce n'eust esté cette amitié ? Quelles grandeurs, quels merites eussent sçu conduire Gisippus à ne se soucier de perdre l'amour de ses parens, & de ceux de Sophronia, à ne se soucier des deshonnestes murmures du peuple grossier, à ne tenir compte des mocqueries & des estimes en quoi un chacun le tenoit pour satisfaire à son ami, si ce n'eust esté cette amitié ? Et d'autre part, quelles choses eussent pu rendre Titus si déliberé & prompt de se procurer la mort, pour relever son ami de la croix qu'il se pourchassoit lui-mesme ? Quelles choses eussent sçu faire estre Titus si liberal, que de communiquer de bon cœur son très-ample patrimoine à Gisippus, auquel la fortune avoit osté le sien, si ce n'eust esté cette amitié ? Quelle chose eust sçu faire que Titus sans dilation ni crainte fust si affectionné que de donner sa propre sœur pour femme à Gisippus, lequel il voyoit reduit en extresme pauvreté & misere, si ce n'eust esté cette amitié ? A quelle fin se soucient donc les hommes de souhaiter se

Digitized by Google

procurer grande multitude de parens, grand nombre de freres, grande quantité d'enfans, & d'accroiſtre avec leurs propres deniers leur ſuite de beaucoup de ſerviteurs, quand pour la moindre perte & dommage qui leur puiſſe advenir, ils oublient tout le devoir qu'ils doivent à peres, freres ou Seigneurs, là où l'on voit que l'ami fait tout le contraire, & ſatisfait par ſeule amitié à l'obligation de tous les dégrés de parentage & d'alliance?

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE NEUFVIEME

Saladin en habit de marchand fut honoré & bien reçu en la maison de Messire Thorel. Il se fit un passage outre mer. Messire Thorel y alla & donna un terme à sa femme de se remarier ; il fut pris & mené pour Fauconnier au Soudan, lequel le reconnoissant & se faisant connoistre, lui fit beaucoup d'honneur. Messire Thorel devint malade, & par art magique fut porté en une nuit à Pavie, où il se trouva aux nopces qu'on faisoit de sa femme qui le reconnut, & s'en retourna avec lui en sa maison.

Madame Philomene avoit déja mis fin à ses paroles, & la grande reconnoissance dont avoit usé Titus, avoit d'un chacun esté fort louée, quand le Roi reservant le dernier lieu à Dioneo, commença à parler ainsi : Sans aucune

Digitized by Google

faute ; mes Dames, il n'eſt rien plus vrai que ce que dit Madame Philomene de l'amitié, & elle ne ſe plaint point ſans occaſion par la fin de ſon dire de la voir aujourd'hui ſi peu réverée par les humains ; & ſi nous eſtions ici pour devoir corriger ou ſeulement reprendre les fautes d'un chacun, je ſuivrois ſes paroles avec plus longs propos. Mais pource que noſtre fin tend à autre choſe, il m'eſt tombé en l'entendement de vous le montrer par aventure avec une hiſtoire fort longue, mais plaiſante à cauſe des magnificences de Saladin, afin que par les choſes que vous oyrez en ma Nouvelle, ſi l'on ne peut (au moyen de nos imperfections) acquerir entierement l'amitié de quelqu'un, au moins que nous nous delections à faire plaiſir, eſperant que quelque jour ſatisfaction & récompenſe s'en doivent enſuivre. Je dis donc que (ſelon qu'aucuns afferment) au temps que l'Empereur Frederic premier, les Chreſtiens pour recouvrer la terre ſainte, firent un paſſage univerſel outre mer. Ce qu'ayant entendu quelque temps auparavant Saladin très-vertueux Seigneur, & alors Soudan de Babylone, il délibera en ſoi-meſme de vouloir voir en perſonne les appareils que faiſoient les Seigneurs Chreſtiens pour ce paſſage, afin de ſe mieux pourvoir. Et ayant mis ordre en Egypte à tout ſon cas, faiſant ſemblant d'aller en pelerinage, il ſe mit en chemin en habit de marchand, avec ſeulement deux

Digitized by Google

de ses plus grands & plus sages hommes, & trois serviteurs. Et quand il eut cherché maintes Provinces Chrestiennes, chevauchant par la Lombardie pour passer de-là les monts, il advint qu'en allant de Milan à Pavie, & estant déja presque tard, il rencontra un gentilhomme qui se nommoit Maistre Thorel d'Istrie de Pavie, lequel avec ses gens, ses chiens & ses oiseaux, s'en alloit demeurer en un beau lieu qu'il avoit sur la riviere du Tesin. Et quand Maistre Thorel les vit venir, il va penser que ce devoient estre quelques gentilshommes estrangers, desirant de leur faire honneur. Par quoi demandant Saladin à un des serviteurs de Messire Thorel, combien il y avoit encore de-là à Pavie, & s'ils pourroient arriver d'heure pour y entrer, Messire Thorel ne laissa faire la réponse à son serviteur, mais lui-mesme répondit : Seigneur, vous ne sçauriez arriver d'heure à Pavie, que vous puissiez entrer. Alors dit Saladin : Enseignez-nous donc, s'il vous plaist, parce que nous sommes estrangers, où nous pourrions mieux loger? Messire Thorel dit : Ceci ferai-je volontiers. J'estois tout à cette heure en pensée d'envoyer un de mes gens qui sont ici jusqu'auprès de Pavie pour quelque affaire, je l'envoirai avec vous, & il vous conduira en lieu où vous logerez fort bien. Et s'approchant lors du plus avisé de tous ses gens, il lui donna charge de ce qu'il avoit à faire, & l'envoya avec eux, &

Digitized by Google

lui s'en alla chez lui, où incontinent il fit apprester le mieux qu'il put un beau souper, & dresser les tables en un sien jardin, puis cela fait il s'en vint sur sa porte pour les attendre. Le serviteur devisant avec les gentilshommes de plusieurs choses, les fourvoya par certains chemins, & les conduisit sans qu'ils s'en apperçussent jusqu'au logis de son maistre ; & aussitost que Messire Thorel les vit, il descendit tout en bas, & leur alla au devant, leur disant tout en riant : Messieurs, vous soyez les très-bien venus. Saladin qui estoit homme très-accort, s'apperçut bien que ce Chevalier avoit douté qu'ils n'eussent voulu venir chez lui, s'il les eust invités, quand il les trouva, & à cette cause afin qu'ils ne pussent refuser de coucher en sa maison, il les y avoit fait finement conduire, & répondant à son salut, dit : Monsieur, si l'homme se pouvoit plaindre des hommes qui sont courtois, nous nous plaindrions de vous, qui, laissant à part nostre chemin que vous nous avez un peu fait allonger, sans avoir merité vostre bien-veillance par autre chose que par un seul salut, nous avez contraints de prendre & recevoir si grande courtoisie comme la vostre. Le Chevalier sage & qui parloit bien, dit: Seigneurs, cette courtoisie que vous recevez de moi, au prix de celle qui vous appartient à ce que je comprens à vos visages, est peu de chose ; mais certes hors de Pavie vous n'eussiez sçu estre en

logis qui eust esté bon, & par ainsi n'ayez, s'il vous plaist, aucun regret de vous estre un peu fourvoyés pour avoir moins de mal-aise. Et disant cela, tous ses gens survinrent à la reception de ceux-ci ; & quand ils furent descendus on logea leurs chevaux, & Messire Thorel mena les trois Gentilshommes aux chambres qu'il leur avoit fait préparer, où il les fit déhousser & rafraichir un peu avec du vin fort frais, puis les entretint en propos plaisans jusqu'à ce qu'il fust heure de souper. Saladin & ceux qui estoient avec lui, sçavoient tous parler latin, ce qui estoit cause qu'ils estoient bien entendus, & aussi qu'ils entendoient toute chose, au moyen de quoi il sembloit à chacun que ce Chevalier estoit le plus gracieux, le plus accompli & le mieux parlant Gentilhomme qu'ils eussent encore vu. Il sembloit d'autre part à Messire Thorel que ceux-ci estoient hommes grands & magnifiques, & de beaucoup plus d'estime qu'il n'avoit cru auparavant ; par quoi il estoit bien marri en soi-mesme de ne leur pouvoir donner ce soir plus de compagnie & mieux traiter qu'il ne faisoit, ce qu'il delibera de recompenser le lendemain à disner. Par quoi ayant informé un de ses gens de ce qu'il avoit à faire, il l'envoya à Pavie qui estoit près delà, & où il n'y avoit aucune porte fermée, devers sa femme, qui estoit très-sage & de grand cœur. Et après tout cela, il les mena au jardin,

Digitized by Google

où il leur demanda gracieusement qui ils estoient.
A qui Saladin répondit : Nous sommes marchands Cypriens qui venons de Cypre, & nous en allons à Paris pour nos affaires. Alors Messire Thorel dit : Plust à Dieu que ce pays produisist tels Gentilshommes, comme celui de Cypre fait les marchands, & de ce propos en autre, l'heure du souper vint. Par quoi il leur laissa faire l'honneur de s'asseoir à table, comme il leur plut, & là ils furent fort bien traités, & servis par bon ordre pour un souper à quoi on n'avoit point pensé. Et ne demeurerent guere après que la nappe fut levée, que Messire Thorel connoissant qu'ils pouvoient estre las & travaillés, les mit coucher en de très-beaux lits, & lui pareillement peu après s'alla coucher. Le serviteur envoyé à Pavie fit le message à la Dame, laquelle non comme femme ayant le cœur feminin, mais royal, envoya incontinent appeller beaucoup des amis & serviteurs de Messire Thorel, puis fit apprester tout ce qu'il falloit pour un grand festin, & fit inviter aux torches des plus grands & nobles Citoyens de la ville, & fit prendre soies, draps d'or, tapisseries & fourrures, & mettre entierement par ordre tout ce que son mari lui avoit mandé dire. Quand le jour fut venu les Gentilshommes se leverent, avec lesquels Messire Thorel monta à cheval, & ayant fait venir ses oiseaux il les mena à un gué près de-là & leur montra comme

Digitized by Google

ils voloient. Mais Saladin demandant quelqu'un qui leur enseignast la meilleure hostellerie de Pavie, Messire Thorel dit : Ce sera moi qui vous l'enseignerai, car aussi-bien il faut que j'y aille. Ceux-ci le croyant furent très-contens, & se mirent eux & lui en chemin ; & estant déja sur les neuf heures, & eux arrivés à la ville, pensant estre adressés au meilleur logis, ils arriverent avec Messire Thorel en sa maison, où, bien cinquante des plus grands de la ville estoient venus pour recevoir les Gentilshommes, ausquels ils furent soudainement au devant. Ce que voyant Saladin & ceux qui estoient avec lui penserent très-bien ce que c'estoit, & dirent : Messire Thorel, ceci n'est pas ce que nous vous avons demandé, vous en fistes trop hier au soir, & plus que nous ne voulions, par quoi vous nous pouviez aisément laisser aller nostre chemin. Ausquels Messire Thorel répondit : Seigneurs, de ce qui vous fut fait hier au soir, j'en sçais gré à la fortune plus qu'à vous, laquelle vous surprit en chemin, tellement qu'il vous fut bien besoin de venir en ma petite maison, mais de cette matinée je vous en serai tenu, & pareillement à tous ces Gentilshommes qui sont à l'entour de vous, ausquels s'il vous semble chose honneste & courtoise de refuser de disner avec eux, faire le pouvez si vous voulez. Saladin & ses compagnons vaincus de telle persuasion descendirent, & reçus qu'ils furent de

Digitized by Google

bon cœur par les Gentilshommes, on les mena aux chambres qui avoient esté richement préparées pour eux, & ayant laissé leurs habits à chevaucher, & s'estant un peu rafraichis, ils vinrent en la salle où tout estoit triomphamment en ordre. Puis on donna de l'eau à laver, & se mit-on à table, où ils furent servis de plusieurs viandes par grand ordre & magnifiquement, tellement que si l'Empereur y fust venu, on ne l'eust sçu mieux traiter. Et combien que Saladin & ses compagnons fussent grands seigneurs, & accoustumés à voir choses fort grandes, si s'esmerveillerent-ils néanmoins beaucoup de cela, consideré la qualité du Chevalier qu'ils sçavoient estre Citoyen, & non Prince ou grand Seigneur. Quand le disner fut achevé, & qu'on eut devisé quelque peu, faisant lors grand chaud, les Gentilshommes de Pavie, comme il plut à Messire Thorel, s'en allerent se reposer, & il demeura avec ses trois hostes avec lesquels il entra en une chambre, où pour ne rester chose qui fust à lui, & qu'il aimast qu'ils ne vissent, il fit appeller sa tant honneste femme, laquelle estant très-belle & de grande taille, vestue de riches habillemens, accompagnée de ses deux petits fils qui sembloient des anges, elle s'en vint devant eux & les salua gracieusement. Quand ils la virent ils se leverent debout, & la reçurent en grande réverence, puis la firent seoir au milieu d'eux, faisant grande feste de ses

deux

deux beaux enfans ; mais après qu'elle fut entrée gracieusement en propos avec eux, elle leur demanda d'où ils estoient, & où ils alloient. A qui les Gentilshommes firent la mesme réponse qu'ils avoient faite à Messire Thorel. Alors la Dame leur dit avec un visage riant : J'apperçois donc que mon avis feminin viendra bien à propos, & pour ce je vous prie que de vostre grace spéciale vous me fassiez ce bien de ne refuser, ou avoir à dédain, le petit présent que je vous ferai apporter, mais que vous le preniez en considerant que les femmes selon leur petite faculté donnent petites choses, & que vous regardiez plus à la bonne affection de la personne qui offre le présent, qu'à la qualité du don. Et ayant fait venir pour chacun d'eux deux belles robes, l'une doublée de soie & l'autre de menu ver, non pas en façon de Citoyen ni de Marchand, mais de grands Seigneurs, & trois jupes de taffetas & du linge, leur dit : Prenez, s'il vous plaist, ces robes, dont j'en ai aujourd'hui vestu mon mari de pareilles, & les autres choses vous pourront encore servir, combien qu'elles valent peu, considerant que vous estes loin de vos femmes, & la longueur du chemin que vous avez fait, & avez encore à faire, & aussi que marchands sont volontiers nets & délicats. Les Gentilshommes s'étonnerent & connurent apertement que Messire Thorel ne vouloit oublier une seule

Digitized by Google

partie de courtoifie en leur endroit, & douterent (voyant la beauté & richeffe des robes) qu'ils ne fuffent connus de Meffire Thorel. Toutefois l'un d'eux répondit à la Dame : Ce font ici, Madame, préfens très-grands & qu'on ne devroit prendre legerement, fi vos prieres ne nous y contraignoient, aufquelles on ne peut dire non. Cela fait, Meffire Thorel eftant retourné en la chambre, la Dame leur dit adieu, & s'en alla, & puis fournit les ferviteurs de plufieurs befognes néceffaires pour eux. Et Meffire Thorel impetra d'eux par grandes prieres qu'ils demeureroient tout ce jour avec lui ; par quoi après qu'ils fe furent un peu repofés, ils veftirent leurs robes, & s'en allerent promener à cheval par la ville ; & quand l'heure du fouper fut venue, ils fouperent magnifiquement avec compagnie honorable ; & quand il fut temps de s'aller coucher, ils y allerent ; & auffitoft qu'il fut jour, ils fe leverent, & trouverent au lieu de leurs chevaux qui eftoient las, trois gros & bons Rouffins, & pareillement chevaux frais & puiffans pour leurs ferviteurs. Ce que voyant Saladin, il fe retourna devers fes compagnons, & leur dit : Je jure Dieu qu'il ne fut jamais un homme plus accompli, plus courtois ni plus avifé qu'eft celui-ci ; & fi les Rois Chreftiens font auffi Rois en leur endroit comme cettui-ci eft Chevalier, le Soudan de Babylone n'eft pas pour en attendre feulement un, non

Digitized by Google

pas tous ceux que nous voyons qui se préparent pour lui courir sus ; mais voyant que les refuser ou les rendre ne serviroit de rien, ils l'en remercierent fort gracieusement, & monterent à cheval. Messire Thorel avec plusieurs de ses amis les accompagnerent grand espace de chemin hors la ville, & combien qu'il faschast grandement à Saladin de se départir d'avec Messire Thorel, tant il estoit déja devenu amoureux de lui, toutefois estant contraint d'aller, il le pria qu'il s'en retournast, lequel combien qu'il lui ennuyast pareillement de partir d'avec eux, leur dit : Messieurs, je le ferai puisqu'il vous plaist, bien vous veux-je dire que je ne sçais qui vous estes, ni ne demande le sçavoir, sinon autant qu'il vous plaist ; mais qui que vous soyez, si ne me ferez vous accroire pour cette fois que vous soyez marchands, & à Dieu vous commande. Saladin ayant déja pris congé de tous ceux qui estoient venus avec Messire Thorel, lui répondit : Monsieur, il vous pourra advenir que nous vous ferons voir de nostre marchandise, par laquelle vous confirmerez vostre créance, & adieu. Estant donc partis Saladin & ses compagnons, il délibera d'un grand cœur si la vie lui duroit, & que la guerre qu'il attendoit ne le desist, de faire encore non moindre honneur à Messire Thorel, que Messire Thorel lui avoit fait, & parla long temps avec ses compagnons de lui, de sa femme & de toutes

Digitized by Google

ses choses, actes & faits, louant grandement chacune chose. Mais après qu'il eut cherché non sans grande peine tout le Ponant, entrant en mer avec ceux qu'il avoit amenés, il s'en retourna en Alexandrie, & informé entierement il se prépara à se defendre. Messire Thorel s'en retourna à Pavie, & fut long-temps en pensement qui pouvoient estre ces trois, mais il n'approcha, & moins encore arriva-t'il jamais à verité. Quand le temps que les Chrestiens devoient faire leur passage fut venu, & qu'on faisoient les préparatifs grands par tout, Messire Thorel, nonobstant les larmes & les prieres de sa femme, se délibera du tout d'y aller, & ayant apresté son cas & prest à monter à cheval, il dit à sa femme qu'il aimoit parfaitement: Mamie, je m'en vais, comme tu vois, en ce passage, tant pour mon honneur que pour le salut de mon ame; je te recommande nostre bien & nostre honneur, & pource que je ne suis si certain du retour pour mille accidens qui peuvent survenir, comme je suis de l'aller, je veux que tu me fasses une grace, que quoi qu'il advienne de moi, si tu n'as certaines nouvelles de ma vie, que tu m'attendes un an, un mois & un jour sans te remarier, à commencer du jour que je pars. La Dame qui fort pleuroit, dit: Je ne sçais, mon ami, comment je supporterai la douleur en laquelle vous me laissez, si vous

partez ; mais ſi ma vie eſt plus forte que la douleur , & s'il advient autre choſe de vous, vivez & mourez certain que je vivrai & mourrai femme de Meſſire Thorel, & de ſa mémoire. A qui Meſſire Thorel dit : Mamie , je ſuis plus qu'aſſuré que quant à toi il adviendra ce que tu me promets , mais tu es jeune femme , belle & de grande parenté , & ta vertu eſt grande & connue par tout, au moyen de quoi je ne doute point que pluſieurs grands perſonnages & gentilshommes (ſi on ſe ſoupçonne tant ſoit peu de ma mort) ne te demandent à tes freres & parens , de la pourſuite deſquels, encore que tu ne veuilles , tu ne te pourras défendre, & faudra que par force tu complaiſes à leur volonté, & voila la raiſon pourquoi je te demande ce terme , & non plus grand. La Dame dit: Je ferai ce que je pourrai de ce que je vous ai dit, & quand je ſerois à la fin contrainte de faire autrement, ſoyez aſſuré que je vous obéirai en ce que vous m'enchargez en cette heure, priant le Createur qu'il ne nous conduiſe ni vous ni moi en tels termes devant ce temps. Les paroles finies , la Dame en pleurant embraſſa Meſſire Thorel, & tirant un anneau de ſon doigt le lui donna en diſant : S'il advient que je meure devant que vous revoir , ſouvenez-vous de moi quand vous le verrez , & lui l'ayant pris il monta à cheval ; & quand il eut dit adieu à tout le monde, il s'en alla à ſon

Digitized by Google

voyage, & arrivé qu'il fut à Genes, il monta avec sa compagnie en galere, & s'en alla son chemin par lequel en peu de jours il arriva à Acre & se joignit avec l'autre armée des Chrestiens, en laquelle, quasi de main en main, commença à venir une très-grande mortalité, durant laquelle (quoi qu'en fust la cause) ou l'industrie, ou la fortune de Saladin, presque tous les restans des Chrestiens qui échaperent furent pris de lui, sans coup ferir, & separés & emprisonnés par plusieurs villes, entre lesquels prisonniers Messire Thorel fut l'un qui fut mené en prison en Alexandrie, où n'estant point connu & craignant de se faire connoistre, contraint de nécessité, il s'adonna à panser des oiseaux, chose qu'il sçavoit très-bien faire & qu'il fit; ainsi il vint à estre connu du Soudan, qui pour cette occasion le tira de prison, & le retint pour son Fauconnier. Messire Thorel qui n'estoit point appellé du Soudan par autre nom que le Chrestien, & lequel il ne connoissoit, ni le Soudan lui, n'avoit autre chose que Pavie en l'entendement, & plusieurs fois avoit essayé de s'enfuir, mais jamais ne lui estoit venu à point; par quoi estant venus certains Ambassadeurs Genevois devers Saladin, pour racheter quelques citoyens des leurs, & estant prests de s'en retourner, il pensa d'écrire à sa femme, comme il estoit en vie, & qu'il s'en retourneroit le plustost qu'il pourroit, la

Digitized by Google

priant qu'elle l'attendist, & ainsi le lui écrivit, requerant très-fort un des Ambassadeurs de sa connoissance, qu'il fist tant que ses lettres fussent surement tenues ès mains de l'Abbé de Saint Pierre en Ciel d'or, qui estoit son oncle. Or, Messire Thorel estant en ces termes, advint un jour que Saladin devisant avec lui de ses oiseaux, Messire Thorel commença à sourire, & fit un geste de la bouche, que Saladin estant en sa maison à Pavie avoit fort noté ; par lequel acte Saladin se va souvenir de Messire Thorel, & commença à le regarder bien fort, & lui sembla que c'estoit lui. Par quoi laissant son premier propos, dit : Dis-moi, Chrestien, de quel pays es-tu, de Ponant ? Sire, dit Messire Thorel, je suis Lombard d'une ville appellée Pavie, pauvre homme & de basse condition. Aussitost que Saladin ouit ceci, quasi assuré de ce qu'il doutoit, il dit en soi-mesme : Dieu m'a donné le temps de faire connoistre à cettui-ci combien j'eus agréable sa courtoisie, & sans dire autre chose, ayant fait arranger tous ses habits dans une chambre il le mena dedans, & dit : Regarde, Chrestien, si en toutes ces robes il y en a quelqu'une que tu ayes jamais vue : Messire Thorel commença à regarder, & vit celles que sa femme avoit données à Saladin, mais il ne pouvoit croire qu'il fust possible que ce les fussent, toutefois il répondit : Sire, je n'en connois pas une, bien est vrai que ces

Digitized by Google

deux-là ressemblent à des robes dont j'ai autrefois esté vestu, & que je fis donner à trois marchands qui arriverent en ma maison : alors Saladin ne se pouvant plus tenir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Vous estes Messire Thorel d'Istrie, & je suis l'un des trois marchands à qui vostre femme donna ces robes, & maintenant est venu le temps de faire certaine vostre creance quelle est ma marchandise, comme je vous dis, quand je partis d'avec vous, qu'il pourroit advenir. Messire Thorel oyant ceci commença à estre joyeux & honteux tout ensemble, joyeux d'avoir eu un tel hoste, & honteux de ce qu'il lui sembloit l'avoir reçu pauvrement, à qui Saladin dit : Messire Thorel, puisque Dieu vous a ici envoyé, pensez désormais que vous y estes Seigneur, & non moi. Et s'estant fait grande chere ensemble, il le fit habiller de vestemens Royaux, & le mena en la présence de tous les plus grands Seigneurs de son pays, & après avoir dit plusieurs choses de sa valeur à sa louange, commanda qu'il fust honoré comme sa propre personne de tous ceux qui désiroient avoir sa grace : ce que chacun fit de-là en avant, mais plus que les autres les deux Seigneurs qui avoient esté en la compagnie de Saladin en sa maison. La grandeur de la soudaine gloire où Messire Thorel se vit, lui osta quelque peu hors de l'entendement les choses de Lombardie, & mesmement pource

qu'il esperoit qu'assurément ses lettres seroient venues ès mains de son oncle. Or y avoit-il au camp, ou bien en l'armée des Chrestiens, le jour qu'ils furent pris de Saladin, un gentilhomme Provençal qui mourut & fut enseveli, qu'on nommoit Messire Thorel de Dignes, homme qui n'estoit de grande estime, pour laquelle chose, estant Messire Thorel d'Istrie connu par toute l'armée pour sa noblesse & valeur, quiconque ouit dire, Messire Thorel est mort, crut que ce fust Messire Thorel d'Istrie & non celui de Dignes, & le cas qui survint de sa prise empescha qu'on ne sçust la verité du fait; par quoi plusieurs Italiens s'en retournerent avec cette nouvelle, entre lesquels il y en eut de si présomptueux, qu'ils oserent bien dire & affermer l'avoir vu mort, & qu'ils avoient esté en son enterrement. Laquelle chose sçue par sa femme & par les parens de lui, fut occasion d'un fort grand & inestimable deuil, non-seulement à eux, mais à chacun qui l'avoit connu. Si seroit trop long à déclarer quelle fut & combien grande la douleur, la tristesse & les pleurs de sa femme, laquelle quelques mois après s'estre tourmentée continuellement, & qu'elle eust commencé à se moins douloir, estant demandée par les plus grands personnages de Lombardie, elle fut sollicitée par ses freres, & ses autres parens de se remarier : ce qu'elle ayant refusé plusieurs fois avec grands pleurs,

Digitized by Google

contrainte à la fin il lui fallut faire ce que ses parens voulurent, par telle condition qu'elle seroit sans épouser & faire les nopces jusqu'au temps qu'elle avoit promis à Messire Thorel. Cependant que les affaires de cette Dame estoient en tels termes à Pavie, advint un jour que Messire Thorel vit en Alexandrie un homme qu'il avoit vu avec les Ambassadeurs Genevois monter sur la galere qui alloit à Genes, par quoi l'ayant fait appeller lui demanda quel voyage ils avoient fait, & quand ils estoient arrivés à Genes; à qui cettui-ci dit : Monsieur, la galere à fait très-mauvais voyage, comme j'ouis dire en Crete où je demeurai, parce que quand elle fut près de la Sicile il se leva un vent de bise perilleux qui les jetta dedans les bans de Barbarie, dont il n'en échapa pas un, entre lesquels deux miens freres y perirent. Messire Thorel ajoustant foi aux paroles de cettui-ci, qui estoient veritables, & se souvenant que le terme qu'il avoit demandé finissoit de-là à peu de jours, pensant bien qu'on ne sçavoit point à peine de ses nouvelles, va croire pour certain que sa femme s'estoit remariée, dont il tomba en telle mélancolie, que perdant le manger, & s'estant alité, il delibera de mourir. Ce qu'aussitost que Saladin, qui l'aimoit grandement, entendit, il s'en vint vers lui, & après qu'il eut (par plusieurs & grandes prieres qu'il lui fit) sçu l'occasion de sa mélancolie & de sa maladie,

Digitized by Google

il le blasma fort de ce qu'il ne lui avoit dit plustost, & après le pria qu'il se reconfortast, l'assurant, si ainsi il le vouloit, qu'il feroit en sorte qu'il seroit à Pavie au terme qu'il avoit donné à sa femme, & lui dit la maniere comment. Messire Thorel ajoustant foi aux paroles de Saladin, & ayant plusieurs fois ouï dire que cela estoit possible, & qu'il s'estoit fait beaucoup de fois, commença à se conforter & à solliciter Saladin qu'il se deliberast de faire cela. Saladin commanda à un sien Nigromancien, duquel il avoit déja experimenté la science, qu'il regardast le moyen comme Messire Thorel pourroit estre porté à Pavie en une nuit sur un lit : à qui le Nigromancien répondit que cela seroit, mais qu'il falloit pour son mieux le faire dormir; & quand Saladin eut donné ordre à cela, il retourna vers Messire Thorel, & le trouvant du tout deliberé de vouloir estre à Pavie, s'il estoit possible, au terme qu'il avoit donné, sinon de mourir, il lui dit ainsi : Messire Thorel, si vous aimez affectueusement vostre femme, & que vous doutiez qu'elle soit mariée à un autre, Dieu sçait si je vous en ferois reprendre en façon que ce soit, parce que de toutes les femmes que je pense jamais avoir vues, elle est celle de qui les mœurs, les façons de faire & l'habit, laissons à part la beauté qui est une fleur caduque, me semblent plus dignes d'estre louées, & que plus on doit aimer. Ce m'eust bien esté chose agréable,

Digitized by Google

puisque la fortune vous avoit ici envoyé, que ce temps que vous & moi avons à vivre, nous eussions vescu Seigneurs ensemble du Royaume que je tiens, & si Dieu ne me vouloit faire tant de grace, au moins puisqu'il vous devoit tomber en l'entendement de mourir ou de retourner à Pavie au terme que vous avez donné, j'eusse grandement désiré de l'avoir sçû à temps, parce que je vous eusse fait conduire jusques en vostre maison avec l'honneur & compagnie que vos vertus meritent; ce que puisque Dieu n'a voulu, & que vous y voulez estre présentement, je vous envoye comme je puis en la maniere que je vous ai dit; à qui Messire Thorel dit: Sire, les effets, sans vos paroles, m'ont assez fait connoistre vostre bien-veillance, laquelle je ne meritai jamais tant, & de ce que vous me dites, je ne crois pas seulement vivant, ains en mourrai très-certain; mais puisque j'ai pris telle déliberation, je vous supplie que ce que vous me promettez de faire se fasse tost, parce que demain est le dernier jour que je dois estre attendu. Saladin dit que cela pour certain seroit fait. Et le jour suivant, attendant le Soudan de l'envoyer la nuit d'après, il fit faire dans une grande salle un très-beau & riche lit tout de matelas garnis à leur mode, de velours & de drap d'or, & fit mettre une contrepointe par dessus ouvrée à certains passemens de perles fort grosses & de pierres précieuses très-riches,

Digitized by Google

laquelle fut depuis estimée par deça un trésor infini, & deux oreillers comme il appartenoit à un tel lit; & cela fait, il commanda qu'on vestist Messire Thorel, qui estoit déja fort, d'une robe à la Sarrasinoise, la plus riche & la plus belle chose que jamais vit personne, & à la teste une de ses plus longues bandes entortillée, selon leur coutume; & estant déja l'heure avancée, il s'en alla avec plusieurs de ses Barons en la chambre où estoit Messire Thorel, & s'estant assis auprès de lui quasi en pleurant il commença à dire : Messire Thorel, l'heure qui me doit séparer de vous s'approche, & pource que je ne vous puis accompagner ni faire accompagner pour la qualité du chemin que vous avez à faire, qui ne le peut porter, il faut que je prenne congé de vous ici en cette chambre, pour lequel prendre je suis venu; par quoi avant que vous dire adieu, je vous prie pour cet amour & cette amitié qui est entre nous, qu'il vous souvienne de moi, s'il est possible, avant que nos jours finissent, & qu'après avoir donné ordre à vos affaires en Lombardie, vous me veniez voir encore une fois, afin que moi m'estant réjoui de vous avoir vu cette-ci, puisse par l'autre satisfaire au plaisir qu'il me faut aujourd'hui perdre par vostre haste; & en attendant que cela advienne, je vous prie qu'il ne vous ennuye de me visiter par lettres, & me requerir des choses qui plus

vous plairont, car je le ferai assurément plus volontiers pour vous que pour homme qui vive. Messire Thorel ne put retenir ses larmes; par quoi pour l'empeschement d'icelles, il lui répondit en peu de paroles, qu'il seroit impossible que jamais il oubliast ses bienfaits & sa valeur, & qu'il feroit sans aucune faute ce qu'il lui commandoit, si Dieu lui en prestoit le loisir. Par quoi Saladin l'ayant tendrement embrassé & baisé, lui dit, avec plusieurs larmes: Allez à la garde de Dieu, & sortit de la chambre. Et tous les autres Barons après prirent pareillement congé de lui, & s'en vinrent avec Saladin en cette salle, où il avoit fait apprester le lit. Mais estant déja tard, & le Nigromancien attendant la dépeche, & la hastant, il vint un Medecin avec un breuvage, qu'il lui fit accroire qu'il lui donnoit pour le fortifier, & lui fit boire; puis n'arresta gueres qu'il fust endormi, & dormant ainsi il fut porté par le commandement de Saladin sur le beau lit, sur lequel il mit une couronne belle & grande qui valoit beaucoup, laquelle il marqua si apertement, qu'on connut par après qu'elle avoit esté envoyée par Saladin à la femme de Messire Thorel; après il lui mit au doigt un anneau, où il avoit enchassé une escarboucle tant luisante qu'elle sembloit une torche allumée, la valeur de laquelle à peine se pourroit estimer; puis lui fit ceindre une épée, la garniture de laquelle ne feroit

Digitized by Google

facile à priſer, & outre tout cela un fermail qu'il lui fit attacher devant ſoi, auquel il y avoit des perles, dont on ne vit jamais les pareilles, avec force d'autres pierres de prix ; & après fit mettre à ſes deux coſtés, deux fort grands baſſins d'or pleins de doubles ducats & pluſieurs cordons de perles & d'anneaux, ceintures & autres choſes qui ſeroient longues à raconter, qu'il fit mettre à l'entour de lui, & cela fait il le baiſa derechef, & dit au Nigromancien qu'il ſe dépechaſt. Par quoi incontinent Meſſire Thorel & le lit, en préſence de Saladin, furent perdus de vue, & Saladin demeura en deviſant de lui avec ſes Barons. Meſſire Thorel eſtoit déja poſé en l'Egliſe de ſaint Pierre en Ciel d'or de Pavie, comme il avoit demandé, avec tous les joyaux & habillemens ſuſdits, & ſi dormoit encore, quand après que matines furent ſonnées, le Sacriſtain entra en l'Egliſe avec de la lumiere en ſa main, & lui eſtant advenu ſoudainement de voir le riche lit, non ſeulement s'eſmerveilla, mais auſſi s'enfuit de grande peur qu'il eut. Or quand l'Abbé & les Moines virent qu'il fuyoit ainſi, ils s'en ébahirent, & lui demanderent l'occaſion pourquoi il fuyoit. Le Sacriſtain le leur dit : comment, dit l'Abbé, ſi n'es-tu deſormais ſi enfant, ni n'es ſi nouveau venu en cette Egliſe que tu te doives épouvanter ſi legerement ? Or allons nous-y-en, & voyons qui t'a fait peur. Ils allumerent alors pluſieurs

Digitized by Google

torches, & quand l'Abbé & tous ses Moines furent entrés en l'Eglise, ils virent ce lit si admirable & riche, & le Chevalier sur icelui qui dormoit; & cependant qu'ils estoient ainsi en doute & crainte sans s'oser aucunement approcher du lit, regardant les belles bagues, il advint que Messire Thorel s'éveillant, il jetta un grand soupir. Les Moines aussitost qu'ils virent ceci, & l'Abbé avec eux, s'enfuirent tous étonnés, & crians: Dieu nons soit en aide. Messire Thorel ouvrit les yeux, & connut apertement, regardant autour de soi, qu'il estoit là où il avoit demandé à Saladin, dont il fut en soi-mesme fort content. Par quoi s'estant assis, & ayant regardé particulierement ce qu'il y avoit à l'entour de soi, combien qu'il eut auparavant connu la magnificence de Saladin, maintenant elle lui sembla beaucoup plus grande, & la connut mieux qu'il n'avoit fait: & pourtant sans se remuer autrement, voyant fuir les Moines, & sçachant pourquoi, il commença à appeller l'Abbé par son nom, & à le prier qu'il n'eust point de peur, car il estoit Thorel son neveu. L'Abbé oyant cela eut plus peur qu'auparavant, comme celui qui l'avoit tenu pour mort plusieurs mois y avoit; mais quelque peu après qu'il se fut rassuré par vrais argumens, se sentant appeller & ayant fait le signe de la sainte Croix, il s'en alla à lui, à qui Messire Thorel dit: De quoi avez-vous peur, mon pere? Je

Je suis en vie, Dieu merci, & suis retourné d'outre mer ici. L'Abbé (malgré sa barbe, & son habit Arabesque) le reconnoissant, le prit par la main, & lui dit : Mon fils, tu sois le bien revenu ; mais ne t'ébahis si nous avons eu peur ; on te croit en cette ville fermement mort, tellement que je sçais bien dire que Madame Adaliette ta femme, vaincue des prieres & menaces de ses parens, est, malgré qu'elle en ait eu, remariée, & doit cejourd'hui épouser, car les nopces & tout ce qui est nécessaire pour faire la feste, est prest. Messire Thorel s'estant levé de dessus le riche lit, & ayant fait grande feste à l'Abbé & à tous les Moines, pria un chacun d'eux qu'on ne sonnast mot du monde de son retour, jusqu'à ce qu'il eust fait quelques affaires qu'il avoit. Après cela ayant fait mettre en sureté toutes ses riches bagues, il conta à son oncle tout ce qui lui estoit advenu jusqu'alors. L'Abbé joyeux de ces fortunes rendit avec lui graces à Dieu. Puis Messire Thorel dit : Avant que l'on sçache rien de mon retour, j'ai bien envie de voir quelle contenance sera celle de ma femme en ses nopces ; & par ainsi combien que ce ne soit la coutume aux religieux d'aller à telles festes, je vous prie que pour l'amour de moi vous donniez ordre que nous y allions. L'Abbé répondit qu'il le feroit volontiers. Aussitost qu'il fut jour, il envoya dire au fiancé qu'il vouloit aller avec un sien

Digitized by Google

ami à ses nopces. A quoi le Gentilhomme répondit qu'il en estoit très-content. A l'heure du disner, Messire Thorel en l'habit qu'il qu'il estoit, s'en alla avec Monsieur l'Abbé au logis du fiancé, où il fut regardé par admiration de quiconque le voyoit, mais il ne fut reconnu de personne; aussi l'Abbé disoit à tous que c'estoit un Sarrazin, que le Soudan envoyoit en ambassade devers le Roi de France. Messire Thorel fut donc assis en une table qui estoit vis-à-vis de sa femme, laquelle il regardoit avec grand plaisir, & lui sembloit bien à voir son visage qu'elle n'estoit gueres contente de ces nopces : elle le regardoit quelquesois, sans le reconnoître, car la grande barbe & l'habit estrange, aussi la ferme creance de sa mort, l'en empêchoient; mais quand il sembla à Messire Thorel qu'il estoit temps d'esprouver s'il lui souvenoit plus de lui, il mit en sa main l'anneau qu'elle lui avoit donné à son partement, & fit appeller un jeune gars qui servoit devant elle, & lui dit : Va-t'en dire à la mariée de ma part, que la coutume de mon pays est que quand un estranger est aux nopces d'une nouvelle mariée comme elle est, pour signifiance de ce qu'elle est bien aise de ce qu'il est venu disner, elle lui envoye la coupe où elle boit pleine de vin, en laquelle après que l'estranger a bu ce qu'il lui plaist, & recouvert la coupe, la mariée boit le reste. Le jeune page fit le message à la mariée, laquelle

Digitized by Google

comme bien apprise & sage, pensant que cettui-ci fust un grand personnage. pour montrer que sa venue lui estoit agreable, elle commanda qu'on lavast bien une grande coupe dorée qu'elle avoit devant soi, & quand elle seroit pleine de vin, qu'on la portast à ce Gentilhomme, & ainsi fut fait. Messire Thorel ayant mis en sa bouche l'anneau d'elle, fit en sorte qu'il le laissa cheoir en buvant dedans la coupe, sans que personne s'en apperçust, & n'y ayant gueres laissé de vin, il la recouvrit, & l'envoya à la Dame qui la prit, & afin que la coutume s'accomplist, l'ayant découverte se la mit en la bouche, & vit l'anneau, & sans dire mot le regarda; & reconnoissant que c'estoit celui qu'elle avoit donné à Messire Thorel quand il partit, elle le prit & regarda fermement celui qu'elle croyoit estre estranger, & déja le reconnoissant, cria comme si elle fust devenue furieuse, jettant par terre la table qu'elle avoit devant soi: Cettui-ci est mon seigneur & mon mari; cettui-ci est pour vrai Messire Thorel; & courant à la table où il estoit assis, sans regarder à ses habillemens de drap d'or ou à chose qui fust sur la table, estant jetté si avant qu'elle put, elle l'embrassa estroitement, & jamais ne se sçut oster de son col, pour dire ni pour faire d'aucun de sa compagnie qui là estoit, jusqu'à tant que Messire Thorel lui dit qu'elle se soustint un peu sur elle, parce qu'elle auroit

assez bon loisir de l'embrasser. Alors elle se dressa, estant déja les nopces toutes troublées, & en partie plus joyeuses que jamais pour le recouvrement d'un tel Chevalier, priant lui que personne ne se remuast. Par quoi Messire Thorel conta à tous tout ce qui lui estoit advenu du jour qu'il partit jusqu'à l'heure, concluant qu'il ne devoit déplaire au Gentilhomme, qui le croyant mort, avoit pris sa femme, si lui estant en vie il la reprenoit. Le nouveau marié combien qu'il se sentist mocqué, répondit liberalement & comme ami, qu'il pouvoit faire de ce qui estoit sien ce que bon lui sembleroit. La Dame laissa-là les anneaux & la couronne qu'elle avoit eus du nouveau marié, & mit en son doigt celui qu'elle avoit pris dedans la coupe, & pareillement la couronne que lui avoit envoyée Saladin ; & estant sortis de la maison où ils estoient, ils s'en allerent en celle de Messire Thorel avec toute la pompe des nopces, & là les parens & amis désolés, & tous les citoyens qui le regardoient quasi par miracle furent avec longue feste & grande chere tous consolés. Messire Thorel ayant fait part de ces précieuses bagues à celui qui avoit fait la dépense des nopces, pareillement à Monsieur l'Abbé & à plusieurs autres ; & ayant fait entendre par plus d'un message à Saladin son heureuse réparation, se reputant à jamais son serviteur, vécut depuis plusieurs ans avec sa femme, usant de

Digitized by Google

courtoiſie plus que jamais. Telle fut donc la fin des ennuis de Meſſire Thorel & de ceux de ſa chere Dame, & la récompenſe de leurs honneſtes & promptes courtoiſies, leſquelles pluſieurs s'efforcent de faire, qui encore qu'ils en ayent la puiſſance, le ſçavent ſi mal faire, qu'ils les font premierement plus acheter qu'elles ne valent. Par quoi ſi la récompenſe ou merite ne s'en enſuit, ni eux ni autres ne s'en doivent ébahir.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Gravelot inv. T. V. N. 23 Flipart Sculp.

Digitized by Google

NOUVELLE DIXIEME.

Le Marquis de Saluces contraint par les prieres de ses sujets à prendre femme, prit pour en avoir une à son plaisir, la fille d'un paysan, de laquelle il eut deux enfans, qu'il fit semblant de faire tuer : puis lui faisant accroire qu'elle lui faschoit, & qu'il avoit pris une autre femme, faisant revenir chez soi sa premiere fille, comme si elle eust esté sa femme : après avoir chassé sa femme en chemise, & l'ayant trouvée patiente en toutes choses, il la remit plus aimée que jamais en sa maison, lui montra ses enfans grands, & lui fit honneur, & la fit honorer comme Marquise.

La Nouvelle du Roi finie, dont chacun montra par semblant qu'elle lui avoit plu, Dioneo dit en riant : Le bon homme qui s'attendoit la nuit suivante de faire abbaisser la

Digitized by Google

queuë droite du fantosme, eust bien donné moins de deux deniers de toutes les louanges que vous donnez à Messire Thorel. Et après sçachant qu'il restoit à lui seul de parler, commença : Mes Dames, à ce que je vois, cette journée n'a esté donnée sinon à Rois & à Soudans, & à telle maniere de gens ; & par ainsi, afin que je ne m'éloigne trop de vous autres, je veux parler d'un Marquis, non pas chose qui soit magnifique, mais une folle brutalité, combien que la fin en fut bonne, laquelle je ne conseille à aucun d'ensuivre, parce que ce fut grand péché, quoi qu'il en soit advenu à cettui-ci. Il y a déja long-temps qu'entre les Seigneurs Marquis de Saluces, le plus grand de la maison fut un jeune Seigneur, nommé Gautier, lequel estant sans femme ni enfans, ne consommoit le temps à autre chose qu'à voler & chasser, & ne se soucioit aucunement de prendre femme en mariage, ni d'avoir des enfans, dont il devoit estre reputé plus sage. Laquelle chose estant très-déplaisante à ses sujets, ils le prierent tant, qu'il prit femme, afin qu'il ne demeurast sans héritier, ni eux sans Seigneur, & lui offroient de la lui trouver telle & descendue de tels pere & mere, qu'on en pourroit avoir bonne esperance, & lui grand contentement. Ausquels le Marquis répondit : Mes amis, vous me voulez contraindre à chose que j'avois du tout déliberé de ne faire jamais, considerant combien il est

Digitized by Google

difficile que l'on puisse trouver chose qui convienne bien à toutes les conditions qu'on a, combien aussi est grand le nombre de ceux qui trouvent le contraire, & combien malheureuse est la vie de celui qui se trouve lié avec femme non convenante à soi. Et de dire que vous pensez connoistre les filles par les coutumes des peres & des meres, & par tel argument me donner femme, c'est une sotise, comme ainsi soit que je ne puis entendre où vous puissiez connoistre qui soient les peres, & encore moins les secrets des meres. Et quand bien encore on les connoistroit, si voit-on le plus souvent les filles ne ressembler à pere ni à mere. Mais toutefois puisque vous me voulez ainsi lier en ces chaisnes, j'en veux estre content. Et afin que je n'aye à me plaindre d'autre que de moi, si mal en venoit, je veux moi-mesme en choisir une, vous assurant que telle que je la prendrai, si elle n'est de vous honorée comme Dame & maistresse, vous éprouverez avec votre dommage, combien il me déplaira d'avoir pris à votre requeste femme contre ma volonté. Les bonnes gens répondirent qu'ils en estoient contens, pourvu seulement qu'il s'accordast à prendre femme. Quelque temps auparavant les mœurs & conditions d'une pauvre jeune fille (qui estoit d'un village près de sa maison) avoient grandement plu au Marquis, & lui semblant belle assez, il pensa qu'il pourroit vivre avec cette-ci

Digitized by Google

en grand contentement : & par ainſi, ſans y vouloir penſer plus avant, propoſa de la vouloir épouſer ; & ayant fait venir le pere vers lui, accorda de la prendre pour femme. Cela fait, le Marquis fit aſſembler tous ſes amis & ſujets de la contrée, & leur dit : Mes amis, il vous a plu & plaiſt que je me délibere de prendre femme, & j'ai déja fait cette déliberation, plus pour vous complaire que pour deſir que j'euſſe d'eſtre marié : vous ſçavez ce que vous me promiſtes, c'eſt à ſçavoir d'eſtre contens d'honorer pour Dame quiconque je prendrois à femme; & par ainſi eſtant venu le temps que je ſuis pour vous garder ma promeſſe, & que je veux que vous me gardiez la voſtre, j'ai trouvé une jeune fille ſelon ma fantaiſie, aſſez près d'ici, laquelle j'entends prendre pour femme, & l'amener dans peu de jours en ma maiſon, & pour ce penſez comme la feſte des nopces ſera belle, & comment honorablement vous la puiſſiez recevoir, afin que je me puiſſe dire content de votre promeſſe, comme vous vous pourrez dire contens de la mienne. Les bonnes gens, très-joyeux, repondirent tous que cela leur plaiſoit grandement, & que qui qu'elle fuſt, ils la reputeroient leur Dame, & l'honoreroient comme maiſtreſſe. Après ceci tous ſe mirent en devoir de faire belle, grande & joyeuſe feſte, & le Marquis fit le ſemblable, qui fit préparer des nopces très-belles & grandes, & inviter

Digitized by Google

plusieurs de ses amis & parens, avec autres Gentilshommes, & si fit tailler & faire plusieurs robes belles & riches sur le corps d'une jeune fille, qu'il jugeoit estre de la taille de celle qu'il vouloit épouser, & encore appareilla-t'il ceintures, anneaux, & une riche & belle couronne, & tout ce qu'à nouvelle épouse est requis. Et venu le jour élu & proposé pour les nopces, le Marquis, sur les neuf heures du matin, monta à cheval, aussi firent tous ceux qui estoient venus pour l'honorer; & ayant ordonné toutes les choses nécessaires, leur dit: Seigneurs, il est temps d'aller querir l'épousée; si se mit en chemin avec toute sa compagnie, & arriverent au village où elle demeuroit. Or quand ils furent joignant la maison du pere & de la fille, ils trouverent ladite fille qui revenoit de querir de l'eau à grande haste, pour puis après s'en aller voir passer la nouvelle épouse du Marquis: laquelle incontinent que le Marquis la vit, l'appella par son nom, c'est à sçavoir Griselidis, & lui demanda où son pere estoit, auquel elle toute honteuse répondit: Monseigneur, il est à la maison. Alors le Marquis descendit de cheval, & commanda à chacun qu'on l'attendist, puis tout seul entra en la pauvre maison, où il trouva le pere d'elle, qui s'appelloit Jeannot, & lui dit: Je suis venu pour épouser ta fille Griselidis, mais je veux premierement sçavoir d'elle quelque chose en ta présence; & lors

il demanda à la fille, ſi la prenant à femme, elle s'efforceroit toujours de lui complaire, & de non ſe troubler ni ébahir d'aucune choſe qu'il lui ſçuſt faire ou dire, & ſi elle ſeroit toujours obéiſſante, & pluſieurs autres ſemblables choſes, auſquelles elle répondit à toutes qu'oui. Alors le Marquis la prit par la main, & la mena dehors, & en la préſence de toute ſa compagnie & de toute autre perſonne, la fit dépouiller nue, & s'eſtant fait apporter tous les habillemens qu'il avoit fait faire, la fit veſtir & chauſſer, & ſur les chevaux ainſi éparpillés comme ils eſtoient, fit mettre une belle couronne; & cela fait, chacun s'émerveillant de cette choſe, il dit: Seigneurs, cette-ci eſt celle que j'entens qui ſoit ma femme, ſi elle me veut pour mari. Puis ſe retournant vers elle, qui de ſoi-meſme demeuroit honteuſe, il lui dit: Griſelidis, me veux-tu pour mari? A qui elle répondit: Oui, mon Seigneur, s'il vous plaiſt; & il dit: Je te veux pour ma femme; & ainſi l'épouſa en la préſence de tous: puis la fit monter à cheval, &, honorablement accompagnée, la mena en ſa maiſon, & là firent les nopces belles & grandes, & la feſte, non autrement que s'il euſt épouſé la fille du Roi de France, & sembla bien que la jeune épouſée changeaſt avec ces habillemens de mœurs & de coutumes. Elle eſtoit, comme déja nous avons dit, belle de perſonne & de viſage; & ainſi comme elle eſtoit belle,

Digitized by Google

elle devint tant advenante & gracieuse, qu'elle ne sembloit avoir esté fille de Jeannot ni gardienne de brebis, mais de quelque noble Seigneur, dont elle faisoit esmerveiller tout homme qui premierement l'avoit connue; & davantage elle estoit tant obeissante à son mari, & si bien le servoit, qu'il se tenoit le plus content & satisfait homme du monde; & en cas semblable se montroit tant gracieuse & bénigne envers les sujets de son mari, qu'il n'y en avoit aucun qui ne l'aimast plus que soi-mesme, & qui ne l'honorast volontiers, un chacun d'eux priant Dieu pour son bien, son état & son accroissement, disant où il soit dit que le Marquis avoit fait comme homme peu sage de l'avoir prise à femme, qu'il estoit le plus avisé homme du monde, parce qu'aucun autre que lui n'eust jamais pû connoistre la grande vertu de cette-ci, cachée sous pauvres habits, & sous accoustremens de village : & en peu de temps elle sçut tellement faire, que non-seulement en son Marquisat, mais partout, avant que grand temps fust passé, elle fit parler de sa valeur & de ses bonnes œuvres, & au contraire renverser si aucune chose s'estoit dite contre son mari pour elle, quand il l'eut épousée. Elle ne fut gueres de temps avec le Marquis qu'elle devint enceinte, & au temps convenable, elle enfanta une fille, dont le Marquis fit grande feste : mais peu après, il lui entra en l'entendement une nouvelle pensée, c'est à

Digitized by Google

sçavoir, de vouloir avec longue experience, & avec choses intolerables, éprouver la patience d'elle. Et premierement il la picqua de paroles, se montrant courroucé, & disant que ses sujets se contentoient très-mal d'elle, à cause de sa basse condition, & mesmement, puisquils voyoient qu'elle portoit enfans, & de la fille qui estoit née, ne faisoient autre chose que murmurer. Lesquelles paroles oyant la Dame, sans muer de visage, ou de bon propos en aucune maniere, répondit : Monseigneur, fais de moi ce que tu crois qui te soit plus d'honneur & de consolation, car je serai de tout contente, comme celle qui connois que je suis moindre qu'eux, & que je n'estois digne de cet honneur, auquel par ta courtoisie tu m'as mise. Cette réponse fut moult agréable au Marquis, connoissant que cette-ci, pour honneur que lui ou autre lui eust fait, n'estoit aucunement devenue orgueilleuse. Peu de temps après, ayant dit à sa femme, avec paroles generales & ouvertes, que ses sujets ne pouvoient endurer cette fille qui estoit née d'elle, il avertit un sien serviteur de ce qu'il avoit à faire, & l'envoya à elle. Lequel avec assez dolente contenance, lui dit : Madame, si je ne veux perdre la vie, il me convient faire ce que Monseigneur me commande, il m'a commandé que je prenne cette vostre fille. Et après il ne dit plus mot. La Dame oyant les paroles, & voyant le visage du serviteur, ayant bonne

Digitized by Google

souvenance des paroles que le Marquis lui avoit dites, s'imagina qu'on eust commandé à ce serviteur qu'on tuast sa fille : par quoi elle soudain la prit dedans son berçeau, & l'ayant baisée, & lui ayant donné sa bénediction, combien qu'elle sentist grande douleur au cœur, sans muer de couleur, elle la mit entre les bras du serviteur, & lui dit : Tiens, fais entierement ce que le tien & mien Seigneur t'a commandé : mais ne la laisse en lieu où les bestes ou oiseaux la puissent dévorer, sinon en cas qu'il te le commandast. Le serviteur ayant pris la fille, & fait entendre à son maistre ce que la Dame lui avoit dit, le Marquis s'esmerveilla fort de sa grande constance, puis envoya ladite fille, par ledit serviteur, à Bologne, devers une sienne parente, la priant que sans jamais dire à qui elle estoit fille, elle l'élevast soigneusement. Survint un temps après que ladite Dame derechef devint enceinte, & en temps convenable accoucha d'un beau fils, chose qui fut moult chere au Marquis : mais ne lui suffisant encore ce qu'il avoit fait, lui, avec paroles plus poignantes que jamais, picqua la Dame, & lui dit un jour avec visage courroucé : Depuis que tu fis ce fils, je n'ai sçu vivre en aucune maniere avec mes sujets, si fort ils sont dépités que le neveu d'un paysan, comme est ton pere, doive après moi demeurer leur Seigneur, dont je me doute, si je ne veux estre chassé, qu'il ne me

Digitized by Google

convienne faire ce qu'une autre fois j'ai fait ; & à la fin te laisser & prendre une femme. La Dame, avec un cœur patient, l'écouta, & autre chose ne répondît, sinon : Monseigneur, pensé de te contenter & satisfaire à ton plaisir, & ne pense point à moi, car aucune chose ne m'est chere, sinon d'autant que je vois qu'elle te plaist. Bientost après le Marquis, en la maniere qu'il avoit envoyé pour prendre la fille, envoya le serviteur pour le fils. Et ayant pareillement fait semblant de l'avoir fait tuer, il l'envoya pour faire nourrir à Bologne, où il avoit envoyé la fille. De quoi la Dame ne fit autre semblant, ni n'en dit autre parole qu'elle avoit fait de la fille, dont le Marquis s'esmerveilloit fort, & affermoit en soi-mesme qu'aucune femme ne sçauroit faire ce qu'elle faisoit. Et n'eust esté qu'il la voyoit très-amoureuse de ses enfans, quand il lui plaisoit, il eust cru qu'elle faisoit cela, pource qu'elle ne s'en soucioit point, où il connut que comme sage elle le faisoit. Ses sujets croyant qu'il eust fait tuer ses enfans, le blasmoient fort, & le reputoient homme cruel, ayant très-grande compassion de la Dame, laquelle quand elle estoit avec d'autres femmes qui se plaignoient de ses enfans morts, jamais ne leur dit autre chose sinon que cela plaisoit à celui qui les avoit engendrés. Or plusieurs ans après que la fille fut née, semblant au Marquis que le temps fust venu de

devoir

devoir faire la derniere preuve de la patience de sa femme, il dit à plusieurs des siens qu'il ne pouvoit plus en aucune maniere souffrir d'avoir pour femme Griselidis, & qu'il connoissoit bien qu'il avoit fait follement, & en jeune homme, quand il l'épousa : par quoi il vouloit tant faire envers le Pape, qu'il pust estre dispensé d'en prendre une autre & laisser cette-ci ; de quoi il fut grandement repris par plusieurs gens de bien, à quoi il ne répondit autre chose, sinon qu'il falloit que cela fust. La Dame sçachant toutes ces choses, & pensant qu'elle dust retourner à la maison de son pere, & par aventure garder les brebis, comme elle avoit fait autrefois, & voyant qu'une autre femme auroit celui qu'elle aimoit de tout son cœur, sentoit en soi-mesme un grand ennui : toutefois comme elle avoit soutenu les autres injures de la fortune, ainsi elle se disposa de soutenir encore cette-ci avec un visage arresté. Peu de temps après le Marquis fit apporter sa dispense contrefaite, comme si on la lui eust envoyée de Rome, & fit entendre à ses sujets ; que par icelle le Pape l'avoit dispensé de pouvoir prendre autre femme, & laisser Griselidis : par quoi l'ayant fait appeller, il lui dit en la présence de plusieurs : Femme ; par la permission que m'a donnée notre Saint Pere le Pape, je puis prendre une autre femme & te laisser ; & parce que mes prédecesseurs ont esté

Digitized by Google

Gentilshommes & Seigneurs de ce pays, là où les tiens ont toujours esté laboureurs, j'entens que tu ne sois plus ma femme, mais que tu t'en retournes en la maison de ton pere, avec le mariage que tu m'apportas, & puis j'en prendrai une autre que j'ai déja trouvée plus convenable à moi. La Dame oyant ces paroles, non sans très-grande peine, retint ses larmes contre le naturel des femmes, & répondit : Monseigneur, je n'ai jamais manqué de reconnoistre que ma basse condition n'estoit en aucune maniere convenable à vostre noblesse, & ce que j'ai esté avec vous, je l'ai toujours reconnu de Dieu & de vous, ni jamais ne l'ai reputé mien, comme chose à moi donnée, mais seulement comme prestée ; maintenant il vous plaist de le ravoir, & il me doit plaire, & plaist de le vous rendre. Voici vostre anneau avec lequel vous m'épousastes, tenez, prenez-le. Vous me commandez que j'emporte le mariage que j'apportai céans, il ne vous faudra, pour le rendre, aucun trésorier pour me le bailler, ni à moi bourse neuve pour le mettre, & moins de sommier pour l'emporter, parce qu'il ne m'est pas sorti de l'entendement que vous me pristes nue ; & s'il vous semble chose honneste que ce corps, auquel j'ai porté deux enfans engendrés de vous, soit vu tout nud, je m'en irai nue : mais je vous prie qu'en recompense de ma virginité que je vous apportai, & ne reporte point, au moins

comme il appartenoit. Après tout ceci fait, ayant de la part du Marquis fait inviter toutes les Dames de la contrée, elle commença à attendre la feste. Et le jour des nopces venu, encore qu'elle eust ses pauvres habits sur le dos, elle reçut honorablement & avec joyeux visage, les Dames qui y vinrent. Le Marquis, lequel soigneusement avoit fait nourrir & élever ses deux enfans à Bologne par une sienne parente, qui estoit mariée en la maison d'un des Comtes de Pagano, estant la fille de l'âge d'environ douze ans, la plus belle chose qu'on vit jamais, & le fils en avoit par aventure six, avoit envoyé expressément devers son parent, le priant de vouloir venir jusques à Saluces, avec ladite fille & son petit frere, & donner ordre qu'il amenast avec lui bonne & honorable compagnie, & qu'il dist à tous qu'il amenoit cette fille pour estre femme dudit Marquis, sans déclarer autrement à personne qui elle estoit. Le Gentilhomme, pour faire ce dont le Marquis le prioit, se mit en chemin de là à peu de jours, avec la fille & le fils, & autre bonne & noble compagnie, & arriva à Saluces sur l'heure du disner, là où il trouva tous les paysans, & plusieurs autres voisins d'alentour, qui attendoient cette nouvelle mariée du Marquis. Laquelle reçue des Dames, & Griselidis venue en la salle, où les tables estoient mises, ainsi comme elle

Digitized by Google

estoit vestue, se présenta au devant d'elle, & lui dit : Madame, vous soyez la bien venue. Les Dames qui long-temps avoient prié le Marquis (mais en vain) qu'il permist que Griselidis demeurast enfermée en une chambre, ou qu'il lui fist prester une des robes qui jadis furent siennes, afin qu'elle n'allast ainsi vestue devant les étrangers, furent assises à table, & commença-t'on à les servir. La fille estoit regardée de toute personne, & disoit chacun que le Marquis avoit fait bon change. Mais Griselidis entre les autres la louoit grandement & pareillement son frere. Le Marquis, auquel sembloit entierement avoir vu ce qu'il désiroit de la patience de sa femme, voyant qu'en aucune maniere la nouveauté des choses ne la pouvoit faire changer de contenance, & estant certain que cela ne lui advenoit par faute de bon sens, parce qu'il la connoissoit grandement sage, considera qu'il estoit temps de la devoir mettre hors de l'angoisse où il pensoit bien qu'elle fust, sous un visage assuré. Par quoi l'ayant fait venir en la présence d'un chacun, il lui dit en souriant : Que te semble de nostre épousée ? Monseigneur, répondit Griselidis, il me semble tout bien, & que si elle est aussi sage comme elle est belle, ce que je crois, je ne doute point que vous ne deviez vivre avec elle le plus content homme du monde : mais je vous supplie

je puisse emporter une chemise seule sur mon mariage. Le Marquis, qui plus grande volonté avoit de pleurer que d'autre chose, montrant toutefois un visage cruel & courroucé, dit : Or, va, portes-en une chemise. Tous ceux qui estoient autour de lui, le prioient qu'il lui donnast une robe, afin qu'on ne vist celle qui avoit esté treize ans ou plus sa femme, sortir de sa maison si pauvrement comme en chemise; mais leurs prieres ne servirent de rien. Ainsi donc la Dame, après leur avoir dit adieu, sortit de la maison en chemise, déchaussée, & sans avoir aucune chose en la teste, & s'en retourna vers son pere avec les larmes & pleurs de tous ceux qui la virent. Le pauvre pere qui jamais n'avoit pu croire estre vrai que le Marquis dust reputer sa fille pour femme, & apprehendoit toujours ce qu'il voyoit arriver, lui avoit toujours gardé les habits qu'elle avoit dépouillés le matin que le Marquis l'épousa : par quoi il les lui bailla, & elle s'en revestit, puis s'adonna à faire les petits services de la maison paternelle, comme elle avoit coutume de faire, soutenant avec un grand cœur le cruel assaut de l'ennemie fortune. Quand le Marquis eut fait tout cela, il fit entendre à ses sujets qu'il avoit pris à femme une fille d'un des Comtes de Pagano, & faisant faire l'appareil grand pour les nopces, il envoya querir Griselidis pour venir vers lui. Quand elle fut venue, il

Digitized by Google

lui dit : La femme que j'ai nouvellement prise, doit arriver en peu de jours, & je veux à cette sienne premiere venue, la recueillir honorablement ; tu sçais que je n'ai aucunes femmes en la maison, qui me sçachent ajuster les chambres, ni faire plusieurs choses nécessaires & requises à une telle feste, & par ainsi, toi qui sçais mieux que nulle autre tous les meubles de la maison, ajuste tout ce que tu connois estre nécessaire, & fais inviter telles Dames que bon te semblera, & les reçois comme si tu estois Dame de céans, & après que les nopces seront faites, tu t'en pourras retourner à la maison de ton pere. Combien que ces paroles fussent tous coups de couteau au cœur de Griselidis, comme à celle qui n'avoit pu oublier l'amour qu'elle portoit au Marquis, ainsi qu'elle avoit bien oublié la bonne fortune, elle ne laissa pas de répondre : Monseigneur, je suis preste de faire ce que vous commandez, & entra avec ses pauvres habits de village en cette maison, de laquelle peu auparavant elle estoit sortie en chemise, & commença à nettoyer & à balayer les chambres, & les ajuster, & faire mettre les dossiers & les banchiers par les salles, & après, à faire apprester la cuisine ; & enfin mit les mains à toute autre chose, comme si elle eust esté la moindre servante de la maison, & jamais ne cessa, jusques à ce que tout fust accoustré & mis en ordre,

Digitized by Google

tant comme je puis, que vous ne la picquiez de telles paroles poignantes que vous avez fait celle qui fut vostre : car à peine puis-je croire qu'elle les pust soutenir, tant parce qu'elle est plus jeune, comme aussi pource qu'elle a esté nourrie délicatement, où l'autre, dès qu'elle estoit petite, fut nourrie en continuelles peines & travaux. Le Marquis voyant que Griselidis croyoit fermement que cette fille devoit estre sa femme, & que pourtant elle ne répondoit sinon honnestement & bien, la fit seoir contre lui, & dit : Griselidis, il est maintenant temps que tu sentes le fruit de ta longue patience, & que ceux qui m'ont reputé cruel, mauvais & brutal, connoissent que ce que je faisois, estoit une œuvre prévenue, voulant t'enseigner d'estre femme mariée, & à eux de la sçavoir prendre & garder, & à moi d'engendrer perpétuel repos tant que j'eusse à vivre avec toi, chose que je craignois bien qui ne m'advinst, quand je vins à me marier : par quoi pour en faire la premiere preuve, tu sçais en combien de manieres je t'ai picquée de paroles, & parce que je ne me suis point apperçu que tu te sois jamais départie en paroles ni en faits de ce qu'il m'a plu, m'estant avis avoir de toi telle consolation que je désirois, j'entens de te rendre en une heure, ce que je t'ai osté en plusieurs, & avec grande douceur reparer & restaurer les paroles que je

Digitized by Google

t'ai dites. Et par ainsi, prens d'un cœur joyeux cette-ci que tu croyois estre mon épouse, & pareillement son frere, pour tiens & miens enfans ; ce sont ceux que toi & plusieurs autres avez long-temps cru que cruellement je les eusse fait tuer, & je suis ton mari qui t'aime sur toute autre chose du monde, me donnant cette louange qu'autre que moi ne se peut tant contenter de sa femme comme je suis de toi. Et ceci dit, il la baisa & l'embrassa, & s'estant levé avec elle (qui de joie pleuroit) ils s'en allerent où la fille (toute ébahie d'ouir ces choses) estoit assise. Et l'ayant embrassée, & pareillement le fils, elle & plusieurs autres là présens, sortirent de la tromperie en laquelle ils estoient, & les Dames s'estant levées très joyeuses de table, s'en allerent avec Griselidis en la chambre, & avec meilleur augure, lui ayant devesti ses vieux drapeaux, la revestirent d'une de ses riches & belles robes, puis l'amenerent en la salle comme Dame, ainsi qu'elle sembloit bien estre aussi en ses méchans habillemens, & là faisant merveilleuse feste avec le fils & la fille, estant un chacun très-joyeux de cette chose, le plaisir & le festoyer multiplierent, & cela dura plusieurs jours. Alors chacun reputa le Marquis très-sage, combien qu'ils jugeassent trop aigres & intolerables les experiences qu'il avoit prises de sa femme, & surtout estimerent

Digitized by Google

Griſelidis eſtre très-ſage & vertueuſe Dame. Le Comte Pagano s'en retourna après certains jours à Bologne. Et le Marquis ayant tiré Jeannot, pere de ſa femme, du labourage, comme ſon beau-pere, le mit en tel état, qu'honorablement il vécut & finit ſa vieilleſſe. Et après ayant richement marié la fille, il vécut longuement & en grande conſolation avec Griſelidis, l'honorant toujours autant qu'il lui eſtoit poſſible. Que pourra-t'on dire ici, ſinon qu'auſſi bien ès pauvres maiſons peuvent pleuvoir les eſprits divins, comme ès royales de ceux qui ſeroient plus dignes de garder les pourceaux que d'avoir Seigneurie ſur les hommes ? Qui euſt jamais autre que Griſelidis, avec un viſage non-ſeulement ſec, mais fort joyeux, pû ſouffrir les rigueurs & inouies épreuves faites par le Marquis, auquel n'euſt par aventure pas eſté mal employé qu'il euſt eu affaire à une qui, quand il la chaſſa hors de ſa maiſon en chemiſe, ſe fuſt faite ſecouer le peliſſon à un autre ; car il en fuſt ſorti une belle robe. La Nouvelle de Dioneo eſtoit achevée, & les Dames en avoient déja dit ce que bon leur en ſembloit, tenant l'une un parti, & l'autre un autre ; l'une blaſmant une choſe, & l'autre trouvant en icelle quelque choſe de louable, quand le Roi hauſſa la vue vers le Ciel, & voyant que le ſoleil eſtoit déja bas à l'heure de veſpre, ſans ſe lever de ſon ſiege,

Digitized by Google

commença à parler ainſi : Mes Dames, le ſens & entendement des mortels ne conſiſte ſeulement, comme je crois que vous le connoiſſez, à avoir en mémoire les choſes paſſées, ou à connoiſtre les préſentes : mais ceux qui par l'une & l'autre de celles-ci ſçavent prévenir les futures, ſont par les ſages eſtimés de très-bon entendement. Il y aura demain, comme vous ſçavez, quinze jours que nous ſortiſmes de Florence, pour prendre quelque paſſetemps & conſolation pour la conſervation de noſtre vie & ſoutien de notre ſanté, ceſſant aucunement les mélancolies, les douleurs & les angoiſſes, qu'on voit continuellement par noſtre cité, depuis que ce temps peſtilentieux commença, ce qu'à mon jugement nous avons fait honneſtement : parce que ſi j'ai ſçu voir quelques joyeuſes Nouvelles, & par aventure attractives à concupiſcence que l'on y ait dit, & quelque bonne chere que nous ayons fait à boire & à manger, jouer & chanter (choſes toutes pour inciter foibles entendemens à choſes moins qu'honneſtes) ſi n'ai-je vu ni connu aucun acte, aucune parole, ni autre choſe, quelque que ce ſoit tant de voſtre part comme de la noſtre, qui doive eſtre blaſmée ; mais m'a toujours ſemblé y voir & ſentir une honneſteté continuelle, un continuel accord, & une fraternité privée. Ce qui certes, tant pour l'amour de vous que de nous, m'a grandement

M'atteint si fort,
Que j'en demeure en grande mélancolie.
Si en moi ami avoit
Autant de foi que de cœur & d'effet,
Jalouse point n'en serois en effet;
Mais tant de gens on voit,
(Comment qu'il soit) les amitiés soustraire,
Que chacun m'est pour suspect & contraire,
Dont je me deulx,
Et mourir veux,
Craignant de perdre en ce point ma partie.
Si donc pour Dieu chacune
Dame amoureuse avertie en courage,
De ne me faire en ceci nul outrage,
Car s'il s'en trouve aucune,
Qui par flatter, par signe, ou par langage,
Cherche ou procure en ceci mon dommage,
Et je le sçais,
J'ai ja pensé,
Que lui ferai bien sentir sa folie.
Si amour fut sans jalousie,
Je ne sçache Dame aucune,
Plus que je suis rejouie.

Aussitost que Madame Flammette eut achevé sa chanson, Dioneo, qui estoit à costé d'elle, lui dit en riant : Vraiment, Madame, vous feriez une grande courtoisie de le faire connoistre à toutes, afin que par ignorance la possession ne vous en fust ostée, puisque vous

Digitized by Google

vous en devez ainſi courroucer. Après cette chanſon, on en chanta pluſieurs autres. Et eſtant déja près de minuit, ils s'en allerent tous coucher comme il plut au Roi. Or quand le nouveau jour apparut, & que tout le monde fut levé, ayant déja le maiſtre d'hoſtel fait partir toutes leurs beſognes, ils s'en retournerent à la guide de leur ſage Roi vers Florence, où les trois hommes laiſſant les ſept Dames à Sainte Marie Nouvelle, d'où ils eſtoient partis avec elles, & elles leur ayant donné congé, ils s'en allerent à leur plaiſir; & quand bon leur ſembla, s'en retournerent à leurs maiſons.

Digitized by Google

plu ; & par ainsi afin que par trop longue accoutumance il ne puisse naistre aucune chose qui se convertist en fascherie, & aussi à ce que quelqu'un n'ait occasion de causer de ce que nous avons tant demeuré aux champs, je serois bien d'opinion, si c'estoit vostre plaisir, puisque chacun de nous a eu à son tour l'honneur qui demeure encore en moi, que ce seroit chose convenable de nous en retourner d'où nous sommes partis, considerant d'autre part, que nostre compagnie, qui déja est venue à la connoissance de plusieurs autres qui sont ici à l'entour, pourroit tellement multiplier, qu'elle nous osteroit tout nostre passe-temps. A cette cause, si vous approuvez mon conseil, je garderai la couronne qui m'a esté donnée, jusques à nostre partement, que j'entens qui soit demain, & où vous le déliberez autrement, j'ai déja homme tout prest pour l'en devoir couronner. Il y eut plusieurs dévis & déliberations entre les Dames & les hommes ; mais à la fin ils prirent le conseil du Roi pour le meilleur & plus honneste, & déliberent de le faire ainsi comme il l'avoit devisé. Au moyen de quoi il fit appeller le maistre d'hostel, & parla à lui du moyen qu'il avoit à tenir le lendemain matin : puis ayant donné congé à la compagnie, il se leva debout. Les Dames, & pareillement les autres, quand ils furent levés, s'adonnerent l'un à un

passe-temps, & l'autre à un autre, ni plus ni moins que l'on avoit accoutumé. Et après qu'il fut heure de souper, ils souperent tous en grand plaisir, puis commencerent à chanter, à sauter, & à danser. Et Madame Laurette menant une danse, le Roi commanda à Madame Flammette qu'elle dist une chanson, laquelle commença fort plaisamment à chanter ainsi.

Si amour fut sans jalousie,
Je ne sçache femme aucune,
Plus que je suis rejouie.
Si gentille jeunesse,
Pris de vertu, de cœur, ou de prudence,
Sens, bonnes mœurs, ou ornée d'éloquence,
Ou gaillarde prouesse,
En bel ami, doit Dame contenter,
Celle je suis, qui me peux bien vanter
Toutes les voir
Sous mon pouvoir,
En cil qui est mon espoir & ma vie,
Si amour fut sans jalousie.
Mais pource que j'avise,
Que comme moi les autres sont sçavantes,
Je meurs de peur de les voir décevantes,
Car quand le feu s'attise,
Autrui désir rend la chose moins sûre,
Et par ainsi ma meilleure aventure,
Par déconfort,

Digitized by Google

CONCLUSION DE L'AUTEUR.

Très-nobles Dames, pour la consolation desquelles j'ai entrepris un si long travail, je crois qu'avec l'aide qu'il a plu à la divine grace me donner par le moyen, comme je pense, de vos pitoyables prieres, & non pour mes merites, j'ai entierement achevé ce qu'au commencement du présent ouvrage je promis de faire. Pourquoi après avoir remercié Dieu premierement, & puis vous autres, il est bien temps de donner repos à la plume & à la main travaillée. Mais avant que de le leur accorder, je me délibere, comme si je me sentois déja picqué d'aucunes questions secrettes, de répondre en peu de paroles à quelque chose, que par aventure aucunes de vous ou autres pourroient dire : comme ainsi soit qu'il me semble estre plus que certain, que ces Nouvelles ne doivent pas avoir plus de privilége que les autres choses, mais qu'elles ne l'ayent, il me souvient l'avoir montré au commencement de la quatriéme journée. Or y en aura-t'il par aventure aucunes d'entre vous qui diront que j'aurai usé d'une trop grande licence en écrivant ces Nouvelles, comme d'avoir quelquefois fait dire par

Digitized by Google

les Dames, & plus souvent écouter, choses non trop convenables à dire ni à écouter aux honnestes femmes; laquelle chose je nie. Car il n'y en a point de si deshonnestes qu'en les disant avec honnestes paroles, il puisse estre mal séant à personne de les entendre ou de les dire, ce qu'il me semble avoir ici fait fort convenablement. Mais supposons qu'il soit ainsi, car je n'entens point plaider avec vous, pource que vous le gagneriez, je dis à répondre, il y a trop de raisons très-promptes pourquoi je l'ai fait. Premierement, s'il y a quelque chose moins qu'honneste en aucunes d'elles, la qualité des Nouvelles l'a ainsi requis, esquelles, si elles sont bien venues de personnes de bon jugement, il sera trop apertement connu: que si je n'eusse voulu les tirer de leur forme, je ne les pouvois raconter autrement. Et si par aventure il y a en elles quelque parcelle, ou aucune petite parole plus joyeuse qu'il n'est bien séant aux bigottes, lesquelles pesent plus les paroles que le fait, & s'efforcent plus de ressembler que d'estre bonnes, je dis qu'il ne me doit estre plus mal séant de les avoir écrites, qu'il est ordinairement aux hommes & aux femmes de dire tous les jours; trou, cheville, mortier, pilon, andouille, saucisse, & tout plein d'autres choses semblables; outre qu'il ne doit estre donné moins d'autorité à ma plume qu'au peintre, lequel sans aucune répréhension

Digitized by Google

répréhension au moins raisonnable, laissons à part qu'il fasse frapper par S. Michel, le Diable avec l'épée ou la lance, & à S. George, le Dragon où il lui plaist, qu'il fait Adam masle, & Eve femelle. & dépeint mille choses tantost d'une façon & tantost d'une autre, selon qu'il plaist à son caprice. Après tout, on peut encore reconnoistre que ces Nouvelles n'ont point esté dites à l'Eglise, les choses de laquelle doivent estre proferées avec le cœur, & avec paroles très-honnestes; combien qu'en ces Histoires il y en a qui sont faites d'une autre sorte que celles que j'ai écrites: de plus elles n'ont point esté contées ès écoles de ceux qui estoient en Philosophie, où l'honnesteté n'est pas moins requise qu'en autre part; ni pareillement entre gens d'Eglise, ni entre Philosophes en aucun lieu, mais parmi jardins, en lieu de plaisir, entre personnes jeunes, encore qu'elles soient mûres & non flexibles, pour Nouvelles; & en temps auquel les plus honnestes personnes pouvoient aller partout avec les brayes en la teste pour sauver leur vie: & ces Nouvelles, telles qu'elles sont, peuven nuire & aider, comme peuvent toutes les autres choses, selon ce que les voudront prendre les écoutans. Qui est celui qui ne confessera que le vin qui est une parfaite chose à tous les vivans, au moins comme disent les bons

Digitized by Google

yvrognes de ce temps, & plusieurs autres, ne soit nuisant à celui qui a la fiévre ? Dirons-nous qu'il est mauvais, pource qu'il nuit aux fébricitans ? Qui voudra nier que le feu ne soit très-utile, ains nécessaire à tout le monde ? Dirons-nous qu'il est mauvais, pource qu'il brusle les maisons, les villes & les chasteaux ? Les armes pareillement défendent la vie de ceux qui désirent vivre en paix, aussi tuent-elles plusieurs fois les hommes, non par la malice des armes, mais de ceux qui malheureusement s'en aident : jamais personne qui ait l'esprit malin, n'entendit sainement une bonne parole, & tout ainsi que les honnestes ne lui servent de rien, aussi celles qui ne le sont pas tant, ne peuvent contaminer l'entendement bien disposé, non plus que fait la fange, les rayons du soleil, ou les ordures terrestres, les beautés du Ciel. Quels livres, quelles paroles ou quelles lettres sont plus saines & plus dignes de réverence, que celles de la Sainte Ecriture ? & toutefois il y a eu plusieurs hommes qui les entendant mal, ont attiré à soi, sur soi, & sur autrui, perdition. Chaque chose en soi-mesme est bonne à quelque chose, & quand elle est mal adaptée, elle peut nuire en plusieurs : ainsi dis-je de mes Nouvelles. Qui voudra en tirer mauvais conseil ou mauvaise opération, elles n'en peuvent empescher personne,

Digitized by Google

ſi elles ſont mal appliquées : mais auſſi qui en voudra tirer utilité & fruit, elles ne le refuſeront point, & ne ſera jamais qu'elles ſoient dites ou trouvées autres qu'honneſtes & profitables, ſi elles ſont lues dans le temps, & par telles perſonnes, auquel & pour leſquelles elles ont eſté racontées. Qui aura à dire des patenoſtres, ou à faire la terre à ſon dévot; qu'il les laiſſe, elles ne courront après perſonne pour ſe faire lire. Quoique les bigottes ſe réputent bien autres que les autres, ſi font-elles aucunefois des choſettes en temps & lieu. Il y a pareillement de celles qui diront qu'il y a ici des Nouvelles qu'il euſt beaucoup mieux valu qu'elles n'y euſſent point eſté. J'en demeure d'accord : mais je ne pouvois ni ne devois écrire, ſinon celles qu'on racontoit, & pource que celles qui les diſoient, les devoient dire belles, & ſi j'euſſe fait autrement, je ne les euſſe pas écrites belles ; mais ſi toutefois on vouloit préſuppoſer que j'en euſſe eſté l'inventeur & l'écrivain, ce que je n'ai pas eſté, je dis qu'en ce cas je n'aurois aucune honte qu'elles ne fuſſent point toutes belles ; parce qu'il ne ſe trouve ouvrier en ce monde, hors Dieu, qui faſſe toutes choſes en perfection. Charlemagne, qui premier établit les Palatins, n'en ſçut jamais tant créer, qu'il puſt faire une armée d'eux ſeulement. Il faut trouver en la

multitude des choſes, diverſes qualités, & n'y eut jamais terre ſi bien labourée, qu'on n'y trouvaſt ortie, chardon, ronce, ou quelque buiſſon meſlé parmi les meilleures herbes. Et outre ce, puiſqu'on avoit à parler entre ſimples & jeunes femmes, comme la pluſpart de vous autres, c'euſt eſté grande ſottiſe d'aller chercher & ſe travailler pour trouver des choſes fort exquiſes, & de mettre un grand ſoin à parler tout par grande meſure. Toutefois qui ſe voudra mettre à lire ces Nouvelles, qu'il laiſſe à part celles qui picquent, & qu'il liſe celles qui délectent ; elles portent en leur intitulation, afin de ne tromper perſonne, ce qui eſt caché au dedans. Encore crois-je qu'il y en aura telle qui dira qu'il y en a de trop longues. Auſquelles je dis derechef que qui a autre choſe à faire, fait grande folie de les lire, voire quand elles ſeroient bien courtes. Et combien qu'un long temps ſoit déja paſſé depuis que je commençai à écrire, juſques à cette heure que je me vois hors de mon travail, ſi n'ai-je pourtant oublié que j'adreſſai ce mien labeur à celles qui ſont oiſives, & non aux autres : & à qui lit pour paſſer le temps, il n'y a choſe qui puiſſe eſtre trouvée longue, ſi l'on fait ce pour quoi la lecture s'employe. Les choſes courtes conviennent mieux à ceux qui étudient, leſquels travaillent non pour paſſer

le temps, mais pour l'employer à leur utilité, que non pas à vous autres femmes qui estes toujours de loisir, sinon quand vous employez le temps en vos plaisirs amoureux. Outre que pas une de vous n'allant étudier à Athénes, ni à Bologne, ou à Paris, il faut qu'on vous parle plus au long qu'à ceux qui ont subtilisé leurs esprits aux écoles. Je ne doute point qu'il n'y en ait encore de celles qui diront que les choses qui ont esté dites par moi, sont trop pleines de gausseries, & qu'il sied mal à un homme pesant & grave d'avoir écrit en telle sorte. A celles-là suis-je tenu de rendre graces, & je les leur rends, parce que mûes de bon zele, elles se sont souciées de ma réputation. Toutefois je veux aussi répondre à leur opposition. Je confesse que je suis pesant, & que j'ai esté pesé plusieurs fois en ma vie. Et pour ce, parlant à celles qui ne m'ont point pesé, je les assure que je ne suis point pesant, ains suis si leger, que je nage toujours sur l'eau sans aller au fonds. Et considerant que les prédications que font les Prédicateurs, pour reprendre le peuple de leurs péchés, sont le plus souvent aujourd'hui pleines de gausseries, de railleries & de brocards, j'ai craint que ces mesmes choses ne fussent mal séantes en mes Nouvelles, que j'ai écrites pour chasser la mélancolie des femmes. Toutefois si cela les faisoit

trop rire, les lamentations de Jeremie, ou la passion de nostre Seigneur, ou bien la repentance de la Magdeleine, les en pourront facilement guerir. Et qui doute qu'il ne s'en trouve encore de celles qui diront que j'ai une très-mauvaise langue & vénimeuse, pource que j'écris en quelque lieu la verité des beaux peres? A celles qui le diront ainsi, il leur doit estre pardonné, parce qu'il n'est pas de croire qu'autre chose les mene que juste occasion: car les beaux peres sont fort bonnes personnes, & fuyent la peine pour l'amour de Dieu, & avec ce ils meulent à éclusées, & ne le redisent point: & n'estoit qu'ils sentent tous un peu leur bouquin, leur besogne seroit plus plaisante qu'elle n'est. Je confesse néanmoins que les choses de ce monde n'ont aucune stabilité, ains sont toujours en mutation & en changement. Et ainsi il pourroit bien estre advenu de ma langue, laquelle moi ne voulant croire à mon jugement, que j'ai voulu fuir tant qu'il m'a esté possible en toutes mes choses, une mienne voisine me dit n'agueres que je l'avois la meilleure & la plus douce du monde. Et en verité quand cela fut, il n'y avoit plus gueres à écrire des susdites Nouvelles; & pource que les dessusdites en parlent d'affection, je veux que ce que j'ai dit leur suffise pour réponse. Et laissant désormais dire & croire à chacune comme bon lui

ſemble, il eſt temps de mettre fin à mes paroles, remerciant humblement celui lequel après ſi long travail nous a par ſon aide conduit à la fin tant déſirée. Et vous, gracieuſes Dames, demeurez en paix avec ſa ſainte grace, vous ſouvenant de moi, ſi par fortune la lecture de mes Nouvelles ſert à quelqu'un de quelque choſe, & ſi d'aventure il ſert à aucune d'entre vous de les avoir lues.

Fin du Decameron de Bocace.

Digitized by Google

TABLE

Des Nouvelles contenues dans les neuvieme & dixieme Journées du Décameron.

NEUVIEME JOURNÉE.

En laquelle, sous le gouvernement de Madame Emilie, chacun devise de ce que plus lui plaist 1

Madame Françoise aimée de deux hommes, l'un que l'on nommoit Rinuce, & l'autre Alexandre, n'en aimoit pas un d'eux, s'en dépestra fort finement, en faisant entrer l'un pour mort en une sépulture, & l'autre en tirer cettui-là, & ni l'un ni l'autre ne put venir à bout de son entreprise. Nouvelle I. 3

Une Abbesse se levant en haste sans chandelle pour trouver une sienne Nonnain couchée avec son ami, ainsi qu'elle avoit esté advertie, & estant elle-mesme couchée lors avec un Prestre, pensant avoir mis sur sa teste son voile plié, y avoit mis les brayes du Prestre. Ce que voyant la Nonnain, & faisant que l'Abbesse s'en apperçut, elle fut absoute, & eut plus grande commodité d'estre avec son ami qu'auparavant. Nouvelle II. 13

Digitized by Google

Maistre Simon le médecin, à la priere de Brun & de Bulfamaque, pareillement de Nello, fit accroire à Calandrin qu'il estoit gros d'enfant; lequel pour toute médecine donna aux dessusdits des chapons & de l'argent, & il fut gueri sans enfanter. Nouvelle III. 19

François Fortarigue joua à Boncouvent tout ce qu'il avoit, & pareillement l'argent de François Aniollier son maistre; puis courant après lui en chemise, & disant qu'il l'avoit derobé, le fit prendre par des paysans, vestit ses habits, monta sur le cheval de son maistre, & s'en vint à Sienne, laissant l'Aniollier en chemise, & à pied. Nouvelle IV. 27

Calandrin devenu amoureux d'une jeune garce, Brun lui fit un brevet, lui disant qu'aussitost qu'il en toucheroit la fille, elle le suivroit, laquelle s'en alla avec lui, où estant trouvé par sa femme, elle fit un terrible bruit au logis. Nouvelle V. 35

Deux jeunes hommes logerent chez un hoste, l'un desquels alla coucher avec sa fille, & sa femme par mégard avec l'autre; celui qui estoit avec la fille s'en alla après coucher avec l'hoste, & lui conta tout le fait pensant le dire à son compagnon, dont ils eurent noise ensemble; mais la mere se ravisa, & s'en alla au lit de sa fille, & là avec certaines paroles racoustra le tout. Nouvelle VI. 49

Talan de Mole songea qu'un loup déchiroit toute la

gorge & le visage à sa femme, & il dit qu'elle s'en gardast, ce qu'elle ne fit, & cela lui advint. Nouvelle VII. 59

Blondel bailla une trousse à Chiaque d'un disner, de laquelle Chiaque se vengea finement, faisant battre Blondel en diable. Nouvelle VIII. 63

Deux jeunes hommes allerent au conseil à Salomon, l'un pour demander comme il pourroit estre aimé, & l'autre comment il devoit chastier sa femme rioteuse; il répondit à l'un qu'il aimast, & à l'autre qu'il allast au pont aux oyes. Nouvelle IX. 71

Don Jean, à la priere & requeste de son compere Pierre, fit l'enchantement pour faire devenir sa femme une jument, & quand ce vint à lui attacher la queue, le compere Pierre, en disant qu'il n'y vouloit point de queue, gasta tout l'enchantement. Nouvelle X. 81

DIXIEME JOURNÉE.

En laquelle on devise sous le gouvernement de ceux qui ont fait liberalement, ou magnifiquement, quelque chose en fait d'amitié ou autre bonne œuvre 91

Un Chevalier Florentin servit le Roi d'Espagne, duquel il lui sembla estre mal récompensé. Au

Digitized by Google

moyen de quoi le Roi lui montra par experience certaine, que ce n'estoit pas sa faute, mais le malheur du Chevalier, lui faisant après de grands dons. Nouvelle I. 93

Guinot de Tacco prit pour prisonnier l'Abbé de Clugny, & le guerit d'un mal d'estomach qu'il avoit, puis le laissa aller; lequel Abbé (quand il fut de retour à Rome) réconcilia Guinot avec le Pape Boniface, qui le fit Prieur de l'Hospital. Nouvelle II. 99

Mitridanes envieux de la liberalité de Nathan, & & l'allant chercher pour le tuer, parla à lui sans le connoistre, & estant informé par lui-mesme du moyen de ce faire, il le trouva en un petit bois comme il lui avoit dit, lequel le reconnoissant en eut honte, & devint son ami. Nouvelle III. 109

Messire Gentil de Cariscendi estant venu de Modene, tira de la sépulture une femme qu'il aimoit, qu'on avoit ensevelie pour morte, laquelle après qu'elle fut revenue, enfanta un enfant masle, lequel Messire Gentil rendit après avec la mere, à Messire Nicolas Chassennemi son mari. Nouvelle IV. 121

Madame Dianore demanda à Messire Ansalde un jardin qui fust aussi beau en Janvier comme au mois de Mai: Messire Ansalde, par le moyen d'une obligation qu'il fit à un Nigromancien, le lui fit faire. Le mari accorda à la Dame qu'elle fist le plaisir de Messire Ansalde, lequel entendant

la liberalité du mari, la quitta de sa promesse; & le Nigromancien quitta pareillement Messire Ansalde sans rien vouloir prendre de lui. Nouvelle V. 135

Le victorieux Charles le vieux, amoureux d'une jeune fille, eut honte de sa folle déliberation, & maria honorablement la fille & une sienne sœur. Nouvelle VI. 145

Le Roi Pierre connoissant l'amour fervent que lui portoit Lise, l'alla voir malade, & la conforta, puis la maria à un honneste jeune Gentilhomme, & l'ayant seulement baisée au front, il se reputa toujours par après son Chevalier. Nouvelle VII. 157

Sophronia cuidant estre femme de Gisippus, estoit femme de Quintius Fulvius, & s'en alla avec lui à Rome, où Gisippus arriva quelque temps après en pauvre estat; & croyant estre déprisé de Titus, confessa avoir tué un homme afin de mourir; mais Titus le reconnoissant, s'accusa de l'avoir tué pour sauver Gisippus. Ce que voyant celui qui avoit fait le meurtre, s'accusa lui-mesme: au moyen de quoi tous trois furent délivrés par l'Empereur Octavien, & Titus donna à Gisippus sa sœur pour femme, & le fit participant de tout son bien. Nouvelle VIII. 169

Saladin en habit de Marchand fut honoré & bien reçu en la maison de Messire Thorel. Il se fit un passage outre mer. Messire Thorel y alla & donna un terme à sa femme de se remarier; il fut pris &

mené pour Fauconier au Soudan, lequel le reconnoissant & se faisant connoistre, lui fit beaucoup d'honneur. Messire Thorel devint malade, & par art magique fut porté en une nuit à Pavie, où il se trouva aux nopces qu'on faisoit de sa femme qui le reconnut, & s'en retourna avec lui en sa maison. Nouvelle IX. 201

Le Marquis de Saluces contraint par les prieres de ses sujets à prendre femme, prit pour en avoir une à son plaisir, la fille d'un paysan, de laquelle il eut deux enfans, qu'il fit semblant de faire tuer : puis lui faisant accroire qu'elle lui faschoit, & qu'il avoit pris une autre femme, faisant revenir chez soi sa premiere fille, comme si elle eust esté sa femme : après avoir chassé sa femme en chemise, & l'ayant trouvée patiente en toutes choses, il la remit plus aimée que jamais en sa maison, lui montra ses enfans grands, & lui fit honneur, & la fit honorer comme Marquise. Nouvelle X. 231

Conclusion de l'Auteur. 255

Fin de la Table.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

STORAGE

Digitized by Google

Digitized by Google

A105 767

BL HASS,-

A-5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google